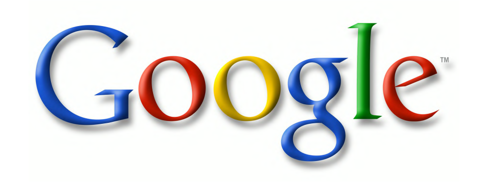


CLYTEMNESTRE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

CLYTEMNESTRE, tragédie de M. Alexandre Soumet. Prix . . . . 3 fr. 50 c.

Papier vélin. . . . 7 fr.

Du même auteur :

SAUL, tragédie. Prix . . . . . . 3 fr. 50 c.

Papier vélin . . . 7 fr.

IMPRIMERIE DE COSSON.

CLYTEMNESTRE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES;

PAR M. ALEXANDRE SOUMET,

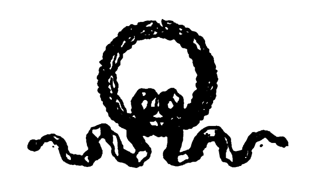
ANCIEN AUDITEUR AU CONSEIL D'ÉTAT, BIBLIOTHÉCAIRE DU ROI A SAINT-CLOUD;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS

Sur le premier Théâtre Français,

LE 7 NOVEMBRE 1822.

SECONDE ÉDITION.



PARIS,

PONTHIEU, LIBRAIRE ÉDITEUR,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N° 252.

BARBA, PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS.

1822.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
ORESTE.	MM. Talma.
PILADE.	Ligier.
ÉGYSTE.	Desmousseaux.
DYMAS.	Dumilâtre.
CLYTEMNESTRE.	Mmes. Duchesnois.
ÉLECTRE.	Bourgoin.
PHORBAS. } personnages muets.	
EUMÈNE.	
GARDES.	
PRÊTRES.	

La scène est à Argos, devant le tombeau d'Agamemnon.

CLYTEMNESTRE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

Le théâtre représente, dans le fond, une vue d'Argos et un des portiques du palais d'Égyste ; à droite s'élève le tombeau d'Agamemnon : il est entouré d'un bois funèbre ; l'entrée en est cachée aux yeux des spectateurs, et l'on peut s'y rendre en sortant du palais, sans passer sur le théâtre ; le jour commence à peine.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLECTRE, seule, enchaînée.

Soleil qui reparais sans ramener Oreste,
J'ouvre en pleurant mes yeux à la clarté céleste,
Et la nuit à son tour, témoin de mes douleurs,
Près de ce monument retrouve Électre en pleurs,
Avec des traits meurtris, et des chants lamentables,
Visitant, évoquant des mânes redoutables ;
Sans cortége de deuil, sans pompe, sans flambeau,
Prêtresse dévouée au culte d'un tombeau,
Je viens, faible et mourante, à son auguste cendre,
Demander le vengeur que m'a promis Cassandre ;

Et vers l'autel funèbre où s'adressent mes pas,
Chercher des dieux amis que je n'y trouve pas.
Ombre d'Agamemnon, prendras-tu ma défense?
Que sont-ils devenus ces jours de mon enfance,
Ces jours de mon bonheur, où, fière de mon nom,
Chargeant mes jeunes mains du laurier de Junon,
Aux bords de l'Inachus, d'un grand peuple entourée,
J'allais dans l'urne d'or puiser l'onde sacrée;
Chanter contre Ilion l'hymne des Grecs vainqueurs,
Ou des vierges d'Argos renouveler les chœurs?
La voilà, s'écriait une foule soumise;
A l'hymen de Pollux l'oracle l'a promise.
Qu'elle est heureuse... un père, en ses derniers adieux,
Sans doute au sort d'Électre intéressa les dieux.
O race de Pélops! ô changemens funèbres!
Retour fallacieux, parricides ténèbres,
Nuit sanglante où ma mère, un poignard à la main,
Égorgea son époux sur la couche d'hymen,
Et, formant d'autres nœuds à côté de sa tombe,
Aux dieux libérateurs offrit une hécatombe....
C'est aujourd'hui qu'Égyste, en cet affreux séjour,
Célèbre du forfait l'épouvantable jour.....
Allons, et que du moins ma douleur solitaire
Console Agamemnon de la pompe adultère.
Je ne puis lui porter de précieux présens;
Mais quinze ans de regrets me tiendront lieu d'encens;
Ma ceinture, un rameau trempé dans l'eau lustrale,
Orneront chastement l'enceinte sépulcrale;
J'achèverai d'offrir, en soulevant mes fers,
Ces cheveux tant de fois sur cette tombe offerts!

Mon père acceptera ces dons de l'indigence,
Mes pleurs... Toujours des pleurs, et jamais la vengeance!
Ah! c'est trop se soumettre à des affronts si grands...
Oreste, as-tu cessé de haïr nos tyrans?
Loin d'Argos, loin de moi qui te retient encore?
Ma voix, mon cœur, mes fers, toute Électre t'implore.
C'est toi, toi que j'appelle, à toi que j'ai recours;
J'attends de toi pitié, vengeance, appui, secours.
Viens, mon frère, parais dans cette cour horrible,
Que tes pas soient sanglans, ta présence terrible,
Et que d'un sceptre impie Égyste dépouillé
Lave de tout son sang le lieu qu'il a souillé.
Mais je l'entends.... Bravant la tombe redoutée,
Il poursuit de sa joie Électre épouvantée,
Et, profané par lui, l'asile du trépas
De mes persécuteurs ne me sépare pas.

(Elle entre dans le bois sacré.)

SCÈNE II.

ÉGYSTE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Non, je ne verrai plus cette fête abhorrée!

ÉGYSTE.

N'avez-vous pas choisi de Thyeste ou d'Atrée?
Sachons sur le passé régler notre avenir,
Et n'avertissons pas les dieux de nous punir.

CLYTEMNESTRE,

J'ai par un noir forfait comblé ton espérance!
Qu'y manque-t-il encor?

ÉGYSTE.

Plus de persévérance.

CLYTEMNESTRE.

Quoi! mes enfans proscrits, mon époux massacré,
Électre s'enfuyant dans ce tombeau sacré,
Ton front du roi des rois portant le diadème,
Nos nœuds, plus criminels que le meurtre lui-même,
Cette fête, ces jeux, ce funèbre banquet,
Tous les temples d'Argos ouverts à mon forfait!
Barbare, prétends-tu que des preuves plus grandes
T'assurent....

ÉGYSTE.

De vos mains on attend les offrandes.
Une fête si chère à mes ressentimens
Doit-elle se passer en vains gémissemens?
Vers l'autel préparé marchez, à mon exemple;
En cherchant ce tombeau vous vous trompez de temple;
Suivez mes pas, séchez ces pleurs capricieux,
Madame; c'est assez d'une Électre en ces lieux.
Le deuil est défendu, la joie est nécessaire
A ce jour, de nos nœuds sanglant anniversaire;
Et ma haine a besoin de chercher aux autels
Des complices sacrés parmi les immortels.
Un crime m'a du trône assuré la conquête:
Voilons ce crime heureux des pompes d'une fête;
Plaçons, pour mieux tromper des sujets odieux,
Le meurtre solennel sous la garde des dieux.

CLYTEMNESTRE.

Ah! leur voix a proscrit ma tête criminelle :
Pour détourner de moi leur justice éternelle,
Que servent la prière et les présens offerts?
Je trouve tous les dieux du parti des enfers.
Le sacrificateur fuit devant la victime,
L'air refuse un encens qu'appesantit mon crime,
Et Calchas, aux autels que je vais implorer,
Cherche avec moi des dieux qu'il craint d'y rencontrer.
Du spectre d'un époux je marche poursuivie,
Dans des songes affreux il menace ma vie.
Tantôt du sein des morts sur mes pas s'élançant,
D'une main furieuse il me jette son sang;
Tantôt, versant des pleurs, sans couronne, sans glaive,
Pâle, au bord de mon lit son image se lève,
Ou revient, réveillant mon crime dans mon sein,
Se débattre en mes bras sous le fer assassin.

ÉGYSTE.

Voilà donc cette reine à ma vengeance unie!
Je l'arme contre un roi, bourreau d'Iphigénie,
Et je souffre qu'un sang à Thyeste adressé
Soit des mains d'une femme obscurément versé!
Je fais céder ma haine à sa haine ennemie;
Elle immole, en son nom, la victime endormie;
Sans quitter le poignard qui rougissait sa main,
Elle marche sanglante à son nouvel hymen :
Et lorsque le soleil, de ce grand hyménée,
Pour la quinzième fois ramène la journée;
Lorsque le peuple en foule et de joie animé
Attend d'elle aux autels l'exemple accoutumé,

Sa terreur d'un vain songe écoute l'imposture ;
Elle se ressouvient des droits de la nature ;
Et, par d'indignes pleurs trompant un jour si beau,
Vient rassurer son âme auprès de ce tombeau.

CLYTEMNESTRE.

J'hésitais.... Je venais, dans ma terreur subite....

ÉGYSTE.

Fuyez ce monument.... votre fille l'habite!

CLYTEMNESTRE.

Lès dieux d'Agamemnon vengeront le trépas.

ÉGYSTE.

Les dieux sans vos remords ne s'en souviendraient pas.

CLYTEMNESTRE.

Comment fléchir d'un fils la haine vengeresse ?
Du bruit de ses fureurs il a rempli la Grèce ;
L'oracle me condamne à périr de sa main....

ÉGYSTE.

On pourrait prévenir cet oracle inhumain....

CLYTEMNESTRE, avec effroi.

Comment....?

ÉGYSTE.

Contre ce fils, proscrit dès son enfance,
Le mien pourrait un jour prendre votre défense.

CLYTEMNESTRE.

Plysthène.... votre fils....

ÉGYSTE.

Fruit d'un premier lien,
De sa seconde mère il sera le soutien....
Toujours inconsolable et toujours irritée,
Électre, contre nous hautement révoltée,
Flatte du nom d'Oreste un peuple mécontent,
Et détourne de nous son amour inconstant.
Électre, dans les fers, nous brave et nous outrage...

CLYTEMNESTRE.

Ses imprécations glacent tout mon courage;
Ses cris affreux font naître en mon cœur abattu....

ÉLECTRE dans le bois funèbre.

Triste objet de mes pleurs, quand m'exauceras-tu?

CLYTEMNESTRE.

Jetez sur mes remords un regard d'indulgence,
Grâce, dieux tout puissans!....

ÉLECTRE, sortant du bois funèbre.

Dieux terribles, vengeance!

ÉGYSTE, s'avançant vers le tombeau.

Tremble, esclave.

SCÈNE III.

EGYSTE, CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE.

ÉLECTRE.

A tes jeux viens-tu me convier?
Mes pleurs sont-ils un bien qu'on ose m'envier?

Auprès de ce tombeau lorsqu'Égyste s'arrête,
Égyste s'attend-il à des hymnes de fête ?
Et crois-tu dans ces lieux pouvoir impunément
Souiller l'air qu'on respire autour du monument?
Non.... Je te poursuivrai des pleurs où je me noie;
Mon pieux désespoir menacera ta joie.
Courbe un peuple servile au joug de la terreur;
De ton crime aux autels renouvelle l'horreur;
Invite tout Argos à ta fête adultère,
Et que du sang versé ta soif s'y désaltère;
Mais laisse-moi mes maux, laisse mes pleurs couler,
Laisse-moi cette tombe où l'on doit t'immoler!

CLYTEMNESTRE.

Ah! ta haine en ces lieux surpasse ma misère.
Electre, crains ton roi, prends pitié de ta mère;
C'est mon époux.... Egyste, elle est ma fille enfin...

ÉGYSTE.

Elle est fille d'Atride.

ÉLECTRE.

Il en est l'assassin.

CLYTEMNESTRE, à Électre.

Laisse-moi détacher ces fers... Qu'un sort moins triste...

ÉLECTRE.

Je quitterai mes fers sur le tombeau d'Egyste.

Sa mort réjouira des mânes apaisés.
Le jour vengeur approche, où vos liens brisés....

ÉGYSTE.

Tu viens armer les dieux contre notre hyménée....?
A celui d'un esclave Electre est destinée;
Et si ce châtiment flétrissant et soudain
N'abaisse point encor ton superbe dédain,
Au fond de ce tombeau tu me verras descendre;
J'en détruirai l'autel, j'en proscrirai la cendre,
Et, t'arrachant du sein de l'odieux séjour,
Je traînerai ton deuil aux pompes de ce jour.
Tes fers y paraîtront près de mon diadème;
Précédant la victime et victime toi-même,
Il te faudra, sans pleurs, sans cris séditieux,
Du trépas de ton père y rendre grâce aux cieux!
Clytemnestre, aujourd'hui le peuple vous contemple;
Songez qu'on vous attend sur les parvis du temple.

SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE.

CLYTEMNESTRE.

Electre....!

ÉLECTRE.

Adieu, ma mère.

CLYTEMNESTRE.

Electre....!

ÉLECTRE.

Il vous attend.

CLYTEMNESTRE.

Arrête, écoute-moi!

ÉLECTRE.

Mon père nous entend.

CLYTEMNESTRE.

Vois mes pleurs!

ÉLECTRE.

Je rejoins son ombre délaissée.

CLYTEMNESTRE.

Par-delà tes souhaits tremble d'être exaucée.
Si tu savais....!

ÉLECTRE.

D'où naît un si tardif remord?
Qui vous poursuit?

CLYTEMNESTRE.

Les dieux.

ÉLECTRE.

Que veulent-ils?

CLYTEMNESTRE.

Ma mort!
Leur voix me l'a prédit... Leurs vengeances l'ordonnent,
Et ce n'est pas à toi de croire qu'ils pardonnent.
De leur arrêt suprême en vain je me défends,
Ils ont puisé leur haine au cœur de mes enfans.
Oreste...! Cet oracle...! O terreurs légitimes!
Malheur au criminel, il croit à tous les crimes.

Si tu savais quel songe est venu me troubler.....

ÉLECTRE.

Cette nuit?

CLYTEMNESTRE.

Cette nuit. Il te fera trembler :
C'était l'heure où le jour lutte avec les ténèbres;
Le cœur préoccupé d'images moins funèbres,
Il me semblait qu'admise aux pieds des Immortels
D'Apollon désarmé j'encensais les autels.
Vers les derniers parvis de la demeure sainte
Je m'avance..Un jeune homme en occupait l'enceinte;
Suppliant comme moi, comme moi criminel,
Il demandait aux dieux un pardon solennel.
Un long voile de deuil me cachait son visage;
Il portait dans ses mains, selon l'antique usage,
Le rameau de cyprès d'un lin pur couronné;
Il me montrait le sang dont il était baigné,
Et tenait embrassé, plein d'une crainte amère,
Le trépied redoutable en s'écriant : Ma mère....!
Sous quelqu'arrêt fatal ce jeune homme accablé
M'inspirait un amour d'un peu d'effroi mêlé.
En le voyant frappé du châtiment suprême,
Electre, j'oubliais de prier pour moi-même,
Et je lui souhaitais des dieux moins ennemis,
Sans savoir quel forfait ses mains avaient commis.
Il fallait qu'il fût grand; peut-être sans exemple.
Les déesses du Styx l'attendaient hors du temple,
Et n'osaient le poursuivre en ces lieux redoutés;
Lorsqu'une femme, une ombre aux bras ensanglantés,

Menaçante, apparaît dans l'enceinte immortelle :
« Déesses! l'assassin vous échappe, dit-elle;
» Réveillez vos fureurs, suivez cet inhumain,
» A la trace du sang qui coule de sa main.
» L'empreinte de ce sang ne peut être lavée ;
» Rendez-moi, rendez-moi ma victime enlevée ;
» Qu'Apollon le rejette ; et du temple vomi
» Qu'il rencontre partout votre autel ennemi ! »
Ainsi parlait de loin cette ombre courroucée,
Et moi, pour la fléchir, sur ses pas élancée,
J'embrassais ses genoux, palpitante d'effroi.
Ce spectre.... cette femme, Electre.... C'était moi!
J'ai reconnu mes traits, défigurés, terribles,
Je portais dans mes flancs deux blessures horribles;
J'appelais, j'excitais les pâles déités,
Je pressais d'aiguillons leurs serpens irrités,
Et l'horreur qu'inspirait leur foule meurtrière
Au cœur du suppliant éteignait la prière.
Quel spectacle, ma fille! et quel présage affreux!

ÉLECTRE.

Désarmez, rappelez votre fils malheureux;
Qu'entre un barbare et lui votre remords décide;
Arrêtez dans son cœur l'oracle parricide ;
Rassemblez, rassemblez, contre de tels malheurs,
Entre le ciel et vous votre famille en pleurs.
Réconciliez-vous avec l'auguste cendre;
Faites mentir l'horreur du décret de Cassandre.
D'un sort épouvantable il vous menace ici;
Mais le cœur d'une mère a son oracle aussi!

Vous aimez votre fils, vous en serez aimée;
Electre a vu vos pleurs, Electre, désarmée,
Oublie en ce moment les maux qu'elle a soufferts,
Ne voit plus cette tombe et ne sent plus ses fers.
Je ne vois que ma mère, et, plaignant vos alarmes,
De mes propres malheurs je détourne mes larmes.
Séparez-vous d'Egyste.... et qu'un fils rappelé....

CLYTEMNESTRE.

Hélas! C'est pour jamais qu'Oreste est exilé.
Aux lois de mon époux je resterai soumise;
C'est la seule vertu qui m'est encor permise.
J'idolâtre mon fils, et j'ai dû le bannir.
Puisse-t-il dans Argos ne jamais revenir!
Puisse-t-il démentir cette voix vengeresse
Qui jadis.... C'est à toi que ma terreur s'adresse.

ÉLECTRE, montrant ses fers.

A moi....!

CLYTEMNESTRE.

Cache à mes yeux ces fers accusateurs....
Je viens de préparer des dons expiateurs.

ÉLECTRE.

Eh bien....!

CLYTEMNESTRE.

Pour les offrir, c'est en toi que j'espère.

ÉLECTRE.

Dans quel temple?

CLYTEMNESTRE.

Ici même.

ÉLECTRE.

A quels dieux ?

CLYTEMNESTRE.

A ton père.

ÉLECTRE.

Vous osez....

CLYTEMNESTRE.

J'ose avoir des remords.

ÉLECTRE.

Quel encens !
Tant qu'Egyste poursuit ses complots menaçans,
Quels vœux détourneront la main qui vous opprime ?

CLYTEMNESTRE.

Les vœux d'Electre en pleurs me pardonnant mon crime.

ÉLECTRE.

Et que demanderai-je à ces dieux ennemis ?

CLYTEMNESTRE.

Que je ne meure pas de la main de mon fils.

ÉLECTRE.

Ah ! ne me chargez point de ces présens profanes,
Madame; Atride est mort: n'éveillez point ses mânes..

CLYTEMNESTRE.

Mes dons jusqu'à ce jour, de la tombe écartés,
Deviendront innocens par tes mains présentés ;
Le ciel ne défend pas que je te les confie ;
Il les acceptera de qui les purifie.

Ne laisse point ta mère à son triste abandon,
Donne à ces dieux cruels l'exemple du pardon.
C'est assez pour ton père, assez pour la vengeance,
A tes vertus, ma fille, ajoute l'indulgence;
Ne vois point mes remords d'un œil indifférent.
Va, de tous les malheurs le crime est le plus grand!
Le crime, dont l'aspect t'irrite et t'importune,
A besoin de pitié plus qu'une autre infortune.
Je ne demande point que mes tristes présens
Soient admis sur l'autel auprès de ton encens.
Ne passe point le seuil du tombeau solitaire,
Et qu'ils soient sans honneur répandus sur la terre.
Tu dédaignes mes pleurs, tu ne m'exauces pas...
Oreste aux dieux du Styx a juré mon trépas;
Ton frère veut mon sang: par ce don funéraire,
Ne chercheras-tu pas à désarmer ton frère?
Dans Argos, à toute heure, et d'autels en autels,
Ta gémissante voix s'adresse aux Immortels;
Ne pourras-tu trouver une seule prière
Pour reculer d'un jour le trépas de ta mère?

ÉLECTRE.

Hélas!

CLYTEMNESTRE.

Dans ce tombeau ce soir je descendrai....
M'y précéderas-tu, ma fille?

ÉLECTRE.

J'y serai.

CLYTEMNESTRE.

J'accepte, dieux puissans, ce gage de clémence,
Et déjà dans mon cœur votre pardon commence.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

PILADE, ORESTE.

ORESTE.

Voilà donc cette terre où je suis rappelé
Pour punir les forfaits qui m'en ont exilé.
Oui, je la reconnais, et de loin je contemple
D'Apollon Lycien le prophétique temple;
De l'auguste Junon les autels révérés;
Les bords où l'Inacchus étend ses flots sacrés;
Argos, ville des rois; et des fils de Tantale
Derrière ce tombeau la demeure fatale....
Salut, fleuve adoré, salut, champs paternels;
Sombre palais, témoin de meurtres éternels!
Salut, berceau d'Oreste, autels, forêt, rivage,
Murs d'Argos, où ma sœur gémit dans l'esclavage!
Ah! de quels souvenirs je me sens déchiré,
J'entends encor les cris d'Atride massacré :

Je vois encor ma mère, attachée à son crime,
Regardant se débattre et mourir sa victime!
Cassandre, dont les dieux égaraient la raison,
Aux déités du Styx dévouait ma maison;
Moi, j'embrassais l'autel de nos dieux domestiques;
Electre, il m'en souvient, le long de ces portiques,
M'emporta tout en pleurs entre ses bras chéris,
Et d'une main tremblante elle étouffa mes cris.
Du glaive paternel inutile défense,
Pour des temps plus heureux elle arma mon enfance,
Et confia mes jours à Strophus mon soutien,
Strophus, père d'Oreste encor plus que le tien.
Oh! de quels tendres soins ton amitié craintive
M'entoura dans le sein d'une terre adoptive!
Du nom si doux de fils et de frère appelé,
Je ne me souvins plus que j'étais exilé.
Je vécus dans tes bras, ta pieuse constance
Attacha nos deux cœurs à la même existence;
Dans les luttes du cirque, aux travaux du guerrier,
La gloire pour nos fronts n'eut qu'un même laurier;
Et prononcés ensemble, à l'amitié fidèle,
Nos deux noms fraternels servirent de modèle.

PILADE.

Mon ami...

ORESTE.

Sur ces bords où règnent nos tyrans,
Quelle hospitalité, Pilade, je te rends....!

PILADE.

Nous y marchons guidés par la voix des oracles.
Sainte et pure amitié ! si déjà tes miracles,
Triomphant des malheurs attachés à ce nom,
Ont sauvé sur les flots le fils d'Agamemnon;
Si tu veillas sur nous du milieu de l'orage,
Fille des Immortels, achève ton ouvrage!
Sois propice, ô déesse ! à nos projets sanglans;
Du cœur troublé d'Oreste apaise les élans;
Montre-lui de son père où repose la cendre.
Sers la cause des dieux.....

ORESTE.

Leur foudre va descendre.
Tantôt, pour châtier des complots inhumains,
De vingt rois réunis ils empruntent les mains,
Et tantôt, fatigués de leur longue indulgence,
Il leur suffit d'un fer gardé pour la vengeance.
D'un coup inattendu qu'Egyste soit frappé.
Dans le sang de son fils ce fer déjà trempé,
Signalant ma valeur contre un lâche adversaire,
De l'assassin d'Atride a puni l'émissaire.
Marchons, et dans ce jour terrible et solennel,
Joignons au fils perfide un père criminel.

PILADE.

Viens-tu chercher ici la mort ou la vengeance?

ORESTE.

L'une et l'autre.

PILADE.

Avec nous le ciel d'intelligence,

Nous a montré la route, et ne permettra pas
Qu'un transport imprudent te conduise au trépas.
De nos cœurs innocens la ruse est ignorée;
Mais ces lieux sont encor pleins des leçons d'Atrée.
Devant l'infâme Égyste il faut nous présenter,
Du bruit de ton trépas un moment le flatter,
Et remettre en ses mains cette urne, cette épée
Qui doivent endormir sa prudence trompée.

ORESTE.

Non, moi seul au tyran je me présenterai.

PILADE.

Eh! que lui diras-tu?

ORESTE.

Rien, je l'immolerai.

(Montrant un poignard.)

Il mourra sous ce fer que du fils de Thyeste
Ma mère avait reçu dans une nuit funeste,
Sous ce fer, instrument d'un courroux éternel,
Que Strophus me remit, teint du sang paternel.

PILADE.

Cette nuit je te venge, et le crime s'expie.

ORESTE.

Ma sœur est dans les fers...; tarder serait impie.

PILADE.

Comment frapper Égyste ici sans le tromper?

ORESTE.

Comment le voir, Pilade, et ne pas le frapper?

PILADE.

Ton père fut surpris dans des piéges funèbres,
Marchons à la vengeance, entourés de ténèbres.

ORESTE.

Assez de noirs complots ont souillé ce séjour,
Qu'on y meure une fois à la clarté du jour!

PILADE.

Ah! crains de rendre, ami, la victoire incertaine;
Ta valeur a déjà triomphé de Plysthène;
Souffre que ma prudence assure le dessein
Qui doit tromper Egyste et lui percer le sein.
Electre cette nuit verra briser ses chaînes.
J'ai pris soin de cacher sous les roches prochaines
Ces amis dévoués, ces soldats matelots,
Echappés comme nous à la fureur des flots.
Par le bruit de ta mort à nos desseins propice,
Aveuglons l'assassin au bord du précipice;
Et forçons Eriunis à cacher ses flambeaux
Jusqu'à l'heure où, sortant de la nuit des tombeaux,
Le vengeur, enflammé d'un courroux légitime,
Apparaîtra terrible aux yeux de la victime.
Cède aux vœux de Pilade.... Entre nous concerté,
Notre projet ainsi dut être exécuté;
Pourquoi, ne prenant plus que tes fureurs pour guides,
Veux-tu, malgré mes soins.....

ORESTE.

Demande aux Euménides!

De leur courroux vengeur, en naissant surchargé,
De spectres poursuivi, de terreurs assiégé ;
Banni depuis quinze ans de la terre natale,
Rendu par un orage au palais de Tantale,
Je prolonge sans fruit, et sous leurs mains courbé,
Une lutte où ma race a toujours succombé.

PILADE.

Pour les fléchir, ami, nous quittons la Phocide.

ORESTE.

Un ascendant fatal m'entraîne au parricide ;
J'en crois les noirs transports allumés dans mon sein.
Ma mère....! on l'a prédit, j'en serai l'assassin!
Je traîne en frémissant la chaîne héréditaire
Des forfaits dont Pélops a souillé cette terre.
Mes aïeux m'ont transmis le crime avec leur sang;
Peut-on être leur fils et rester innocent?
Si déjà tant de fois ma raison s'est perdue,
Si les dieux ont nommé la victime attendue,
Et, proclamant partout leurs décrets pleins d'horreur,
A l'appui de l'oracle ont montré ma fureur,
Penses-tu que trompant leur empire....

PILADE.

Silence :
Vers ces lieux à pas lents une esclave s'avance.

ORESTE.

Ses yeux versent des pleurs; Pilade, elle a gémi.

PILADE.

Derrière ce tombeau retirons-nous, ami.

SCÈNE II.

ÉLECTRE, PILADE, ORESTE.

ÉLECTRE. Deux esclaves portent les dons funèbres dans le tombeau d'Agamemnon.

Ma mère me l'ordonne, et pour la criminelle,
On porte à ce tombeau l'offrande solennelle.
Pour elle avec terreur, au nom de ses remords,
Je viens demander grâce à la Junon des morts.
Pardonne-moi, chère ombre; une mère commande :
Obéissons, formons les vœux qu'elle demande.
Aux pleurs de la coupable intéressons les cieux;
Entrons dans cette tombe en détournant les yeux...
Non...; le crime est trop grand, ma haine trop amère.
Je ne pourrai jamais obéir à ma mère.
Qui, moi, sur cet autel, j'irais, au lieu d'encens,
D'une épouse adultère apporter les présens!
Agamemnon trahi n'aurait plus de famille!
Sa mémoire mourrait dans le cœur de sa fille!
Et je démentirais, par un jour de pitié,
Les implacables vœux de mon inimitié!
Jamais.... Si cependant.... Oreste parricide..!
Que dis-je, hélas! peut-être il meurt dans la Phocide!

L'assassin de mon père a juré son trépas....

(Oreste et Pilade paraissent devant le tombeau.)

Mais pourquoi ces deux Grecs observent-ils mes pas?
Auprès de ce tombeau quel sentiment les guide?
Viennent-ils insulter la mémoire d'Atride?

PILADE, s'avançant avec Oreste.

Elle a parlé d'Atride, il faut l'interroger.

(A Électre.)

Ce rivage est pour nous un rivage étranger;
Sur les mers de Crysha le courroux de Neptune
A poursuivi long-temps notre errante fortune.
Nous réclamons les droits de l'hospitalité.

ÉLECTRE.

Au seuil de ce palais par Egyste habité!

PILADE.

Que notre aspect ici n'ait rien qui vous surprenne.
Nous serons accueillis d'Egyste et de la reine.
Nous devons l'espérer.

ÉLECTRE.

Vous, étrangers, comment?

PILADE.

Nous venons annoncer un grand événement.

ORESTE.

Oh! combien je rougis de ce lent artifice....

ÉLECTRE.

Egyste est dans le temple; il offre un sacrifice.

Quelle nouvelle heureuse annoncez-vous ici?

PILADE.

Heureuse pour Egyste.

ORESTE.

Et pour la reine aussi.

ÉLECTRE.

Parlez! apprenez-moi....

PILADE.

Captive dans la Grèce,
Ce récit ne contient rien qui vous intéresse.
Une esclave doit fuir tous les sujets de pleurs,
Et garder sa pitié pour ses propres malheurs.

ÉLECTRE.

Vous venez dévoiler quelque fatal mystère?

PILADE.

A tout autre qu'au roi nos soins doivent le taire.

ÉLECTRE.

Ah! ce cœur désolé craint de l'approfondir.
La reine, disiez-vous, devait s'en applaudir.
Ces obscurs vêtemens montrent mon infortune;
Mais, seigneur, la pitié ne peut m'être importune.
Quel qu'il soit, tout malheur a droit de m'affliger.
Quand les vents sur nos bords jettent quelqu'étranger,
Agitée à la fois de crainte et d'espérance,
J'attends qu'il adoucisse ou comble ma souffrance.

Il est sous d'autres cieux, et par-delà les flots,
Loin des murs de Mycène et des remparts d'Argos,
Bien loin de cette cour où je suis enchaînée,
Un objet.... Mais hélas! quelle est sa destinée?
Est-il vivant encor? daigne-t-il s'informer
De ceux qu'entre les siens il a promis d'aimer?
De ses lettres, pour moi douces et mensongères,
Les vents ont emporté les promesses légères,
Vainement ce tombeau retentit de son nom....

ORESTE.

Ce tombeau, quel est-il?

ÉLECTRE.

Celui d'Agamemnon.

ORESTE.

O ciel!

PILADE.

Ah! garde-toi...!

ORESTE.

Sous cette voûte sombre,
Du vainqueur d'Ilion repose la grande ombre?

ÉLECTRE.

Quel intérêt....

PILADE.

Est-il un pays inconnu
Où le bruit de sa mort ne soit pas parvenu?

Il paye à son malheur un tribut légitime.

ORESTE.

Ce tombeau redoutable attend une victime!
Il l'aura....

ÉLECTRE.

Que dit-il, et quel égarement...?

ORESTE.

C'est toi que je cherchais, funèbre monument!

ÉLECTRE.

Quoi! d'Atride à son cœur la mémoire est donc chère?

PILADE.

Ce tombeau l'a troublé... mon ami pleure un père...

ÉLECTRE.

Je le plains.

ORESTE.

Oui, je pleure un père infortuné
Que des cruels....

ÉLECTRE.

Qu'entends-je?

ORESTE.

Ils l'ont assassiné!

PILADE.

Calme tes sens, tu rends ta perte inévitable.

ORESTE.

Regarde, oh! dieux! vois-tu ce spectre lamentable?

Debout devant la tombe il montre à ma douleur
De son front dévoilé l'immobile pâleur !
Vois-tu ses pleurs couler sur sa blessure horrible ?
Il me parle, il m'implore; espère, ombre terrible :
Les dieux nous livreront ton infâme assassin ;
Ils sont lents à punir ; ils punissent enfin.

ÉLECTRE.

Cette voix, ces projets, cette douleur funeste...

ORESTE.

Viens, marchons....

ÉLECTRE.

Quel es-tu si tu n'es point Oreste?

ORESTE, se tournant avec précipitation.

Oreste! qui m'appelle?

PILADE.

Il nous livre au trépas.

ÉLECTRE.

Laissez-le se trahir...., et ne me craignez pas.

ORESTE.

Que dit-elle, Pilade?

ÉLECTRE, se plaçant entre Oreste et Pilade.

O moitié de mon être!
Oreste, entre mes bras, peux-tu me méconnaître?
Revois ta sœur....

ORESTE, revenu à lui.

Ma sœur !

PILADE.

Electre, heureux destin !

ÉLECTRE.

De l'excès de sa joie elle expire en ton sein.

ORESTE.

Electre...! à ma tendresse ils ne t'ont point ravie !
Les bourreaux de mon père ont respecté ta vie ;
Je viens briser tes fers, punir ton oppresseur.
Electre..., mon ami...; c'est Pilade, ma sœur
Pilade qui s'unit à toutes mes misères,
Avec qui je pleurais Electre....

ÉLECTRE.

J'ai deux frères.
Oreste.... à mon amour le ciel t'a conservé ;
Le ciel me rend Oreste après l'avoir sauvé.
Ta présence, de gloire et de bonheur suivie,
Du fond de ce tombeau me rappelle à la vie.
Je croyais que le glaive avait tranché tes jours ;
Je ne t'attendais plus, je t'appelais toujours.

PILADE.

Electre....

ÉLECTRE.

Ah ! qu'à ses yeux mon âme se déploie.
Je voudrais tout Argos pour témoin de ma joie !
Le voilà ce héros, ce vengeur désiré....

PILADE.

Au nom de tous les dieux...!

ÉLECTRE, passant entre Oreste et Pilade.

J'ai si long-temps pleuré !

PILADE.

Déjà vous avez vu son trouble involontaire
De nos projets hardis dévoiler le mystère;
Déjà de ses transports vous-même avez frémi.
N'imitez point Oreste; écoutez un ami.

ORESTE.

Commande à ton amour.

ÉLECTRE.

Commande à ta colère.
Souvent je vois aussi le spectre de mon père;
Dans ce palais funeste on trouve à chaque pas
Les vestiges affreux de cet affreux trépas;
Du sang qu'on a versé tout y garde la trace;
Il faut que sous ta main un autre sang l'efface.

ORESTE.

Je l'ai promis.

ÉLECTRE.

Ce jour lugubre et solennel
Voit célébrer ici le meurtre paternel.
Egyste est dans le temple, et la pompe s'apprête.

ORESTE.

Convive inattendu, j'arrive à cette fête.

Que l'odieux Egyste y prépare l'autel;
Il sera la victime offerte au coup mortel.

ÉLECTRE.

Du temple de nos dieux par Egyste exilée,
Pour temple, pour autel, moi, j'ai ce mausolée.
J'y traîne de mes jours le pénible fardeau,
J'y viens chercher une ombre, et j'habite un tombeau.
Si tu savais, Oreste, à quel vil hyménée
Ton Electre, sans toi, se voyait condamnée!
Mais le ciel t'a conduit, tu me protégeras;
Jadis Oreste enfant s'endormait dans mes bras;
Quant tes yeux se rouvraient à la douce lumière
C'est ta sœur que tes yeux revoyaient la première;
Sous la garde d'Electre Oreste était placé,
J'entourais de mes soins ton berceau délaissé,
Et moins jeune que toi, de toi seul occupée,
Je rendais une mère à ton amour trompée.

ORESTE.

Chère Electre!

ÉLECTRE.

Tes vœux, tes jours étaient les miens....
Et lorsqu'Agamemnon revint des champs troyens,
C'est moi qui dans ses bras te guidant plein de joie....

ORESTE.

Hélas! que n'a-t-il vu sous les remparts de Troie
De ses jours éclatans s'éteindre le flambeau;
Près du tombeau d'Achille il aurait son tombeau;

Et, passant avec lui dans les royaumes sombres,
Il aurait emporté sa gloire chez les ombres.
Mais tout enveloppé de piéges criminels,
Périr en embrassant les lares paternels !
Subir l'affreux trépas qu'avait prédit Cassandre !
Du foyer domestique ensanglanter la cendre !
Voir du fond du tombeau l'exil de ses enfans !
Laisser dans son palais ses bourreaux triomphans !
Et les voir tous les ans, la tête couronnée,
Du crime insolemment célébrer la journée :
Ce destin est horrible. O Jupiter sauveur !

(Électre et Oreste s'approchent du tombeau.)

De nos vœux supplians exauce la ferveur !
Tu rendis trop long-temps notre plainte inutile ;
Quand l'aigle est étouffé dans les nœuds d'un reptile
Les plaintifs nourrissons de l'oiseau généreux
Frappent l'air et le ciel de leurs cris douloureux.
Ainsi viennent prier pour un sort plus prospère
Electre, Oreste, enfans qu'on priva de leur père.

ÉLECTRE.

O douleurs !....

ORESTE.

Une épouse enfonça le couteau.

ÉLECTRE.

A l'aspect de nos dieux.

ORESTE.

Auprès de mon berceau.

PILADE, redescendant la scène et revenant auprès d'Oreste et d'Électre.

De vos tristes regrets domptez la violence;
Pleurez, vos maux sont grands, mais pleurez en silence.
Craignez, fils malheureux, de trahir nos desseins.

ORESTE, s'approchant du tombeau.

Mon père est là, Pilade, et là ses assassins.

ÉLECTRE, se plaçant à côté de son frère.

Du fond de ce tombeau, sors, ombre infortunée.

ORESTE.

Viens, viens donner la mort comme on te l'a donnée.

ÉLECTRE.

Traîne l'infâme Egyste au monument sacré.

ORESTE.

Ombre qui veut du sang, je t'en abreuverai.
Mais ma mère, dis-moi, ma mère, épouse impie,
Que fait-elle?

ÉLECTRE.

Elle attend que le crime s'expie.

ORESTE.

Comment?

ÉLECTRE.

Des dieux vengeurs sont venus la troubler.

ORESTE.

Que lui prédisent-ils?

ÉLECTRE.

Que tu dois l'immoler.

ORESTE.

Je vois aussi les dieux, contre mon indulgence,
S'armer toutes les nuits et me crier....: « Vengeance!
» Si tu n'apaises pas le fantôme irrité,
» Du nombre des vivans tu seras rejeté.
» Plus de place aux autels, plus de dieu tutélaire!
» Nous redirons sur toi l'hymne de la colère.
» Tes cheveux sur ton front blanchiront de terreur;
» Les Parques compteront tes jours avec horreur;
» Et tu réuniras dans tes seules misères
» Tous les maux qu'ont produits les crimes de tes pères. »
Je devrais fuir....

ÉLECTRE.

Égyste, en tombant sous tes coups,
Désarmera, crois-moi, des mânes en courroux.

PILADE.

Il nous faut du tyran tromper la vigilance,
Et couvrir nos desseins d'ombres et de silence.
Nous venons au perfide annoncer le trépas
D'Oreste, dont lui-même il fit suivre les pas.
Les cendres de son fils abuseront sa haine.

ÉLECTRE.

Son fils n'est plus... Vos mains ont immolé Plysthène?

PILADE.

Oui Plysthène.... en secret parti des murs d'Argos,
Pour venir lâchement surprendre ce héros.
Les dieux ont déjoué cette trame inhumaine;
Il est tombé lui-même au pied du mont Cyllène;
Sa cendre est dans nos mains.

ORESTE.

J'ai commencé par lui
Cette offrande de sang qui s'achève aujourd'hui.

ÉLECTRE.

Pour tromper l'assassin, pour te livrer sa tête,
Je paraîtrai moi-même à son horrible fête.
Il est dans ces remparts d'héroïques sujets
Que leur amour fidèle attache à nos projets.

PILADE.

Il faut s'assurer d'eux.

ORESTE.

Agis, dispose, ordonne;
A tes soins protecteurs Oreste s'abandonne.
Va dans des cœurs amis faire parler mes droits;
Réveille leur amour pour le vrai sang des rois.
Suis ma sœur dans Argos. C'est en toi que j'espère.
Mon premier soin m'appelle au tombeau de mon père.
Je n'y puis apporter ni les dons ni l'encens;
Mais j'y consulterai des mânes gémissans,
Et j'y reconnaîtrai la place redoutable
Où ce bras doit verser tout le sang du coupable.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PILADE; TROIS GUERRIERS.

PILADE.

REJOINS au bord des eaux notre escorte fidèle,
Eumène; en peu d'instans je me rendrai près d'elle.
J'ai du palais d'Egyste observé les accès;
Tout seconde nos vœux, tout répond du succès.
Avec nous dans Argos, les cœurs, d'intelligence,
S'armeront contre Egyste au seul cri de vengeance.
Vole, et que nos guerriers évitent tous les yeux
Jusqu'à l'heure où la nuit obscurcira les cieux.
(Aux deux guerriers, qui demeurent au fond du théâtre.)
Je confie à vos soins cette cendre et ce glaive.
Sur le tyran trompé le jour fatal se lève.
D'un trépas qu'il désire on flatte ses esprits,
Et cette urne contient les cendres de son fils.
Il demande à nous voir, demande à nous entendre,
Et nous fait en ces lieux ordonner de l'attendre....
D'où vient qu'en cette tombe Oreste est demeuré?
Si dans ce lieu funèbre il était rencontré.....

Sous ce bois de cyprès l'enceinte sépulcrale
S'étend et communique au palais de Tantale;
Si Clytemnestre.... Egyste, ah! volons sur ses pas.
Mais j'aperçois Oreste, il accourt dans mes bras.
Cher Oreste.

SCÈNE II.

PILADE, ORESTE.

ORESTE.

C'est toi.

PILADE.

Quelle terreur subite!

ORESTE (1).

J'étais dans ce tombeau qu'un dieu vengeur habite;
J'y contemplais avec un saint recueillement
Les voiles déposés au fond du monument;
Et les cheveux d'Electre, et l'offrande récente
Qui remplaçait les dons de ma tendresse absente.
Après quinze ans d'exil j'allais renouveler
Mes sermens sur l'autel où le sang doit couler.
Une femme a paru dans ce lieu triste et sombre;
Pour observer ses pas je me cachais dans l'ombre.
Elle semblait venir dans ce séjour des morts,

(1) J'imprime ici ce récit avec toutes les transpositions indiquées par M. Talma. Je saisis avec empressement cette circonstance de témoigner ma reconnaissance publique à ce grand génie de notre théâtre, aussi profond dans ses vues dramatiques que dans sa manière d'en faire ressortir les effets.

Apporter ses regrets, bien moins que ses remords.
Se soutenant à peine, incertaine, agitée,
Aux marches de l'autel elle s'est arrêtée.
La lampe qui veillait, dans ce lieu de douleur,
De ses traits convulsifs éclairait la pâleur.
Elle pressait l'autel de ses mains suppliantes,
La prière expirait sur ses lèvres tremblantes;
Et du fond de son sein, de momens en momens,
Sortaient des cris plaintifs, de longs gémissemens.
Pilade, à cet aspect ma raison s'est troublée,
J'ai cru voir, dieux....! J'ai vu de la terre ébranlée,
Aux bruits sourds du Tartare, aux lueurs des éclairs,
Monter, entre elle et moi, les filles des enfers.
« Frappe, m'ont-elles dit, frappe, voilà ta mère....»
Oui, ma mère....! Soudain le spectre de mon père
S'est élancé vers elle, et, retenant ses pas,
Cherchait à l'entraîner aux gouffres du trépas.
Et moi, moi digne fils d'Atrée et de Tantale,
Témoin impatient de la lutte fatale,
J'éprouvais dans mon cœur, lassé d'être innocent,
Je ne sais quel besoin de répandre du sang.
D'un transport inconnu je ressentais l'atteinte,
Et j'allais.... : sur l'autel la lampe s'est éteinte;
Les déesses du Styx ont caché leur flambeau,
Mes pas se sont perdus dans ce vaste tombeau;
Une voix m'a crié : « Souviens-toi de ton père!
» Il t'attend cette nuit à l'autel funéraire :
» Clytemnestre y sera. » Cette effrayante voix
Dans l'enceinte funèbre a retenti trois fois.
J'en suis sorti muet, glacé, plein d'épouvante,

Et ce prodige affreux, cette femme expirante,
Ces infernales sœurs, ce spectre furieux,
Me poursuivent encore...; ils sont devant mes yeux!
Je succombe....

PILADE.

Revois Pilade et la lumière;
Reprends et ta constance et ta force première;
Reviens à toi, défends tes sens épouvantés
De ces songes cruels par eux-mêmes enfantés.
Ah! ta seule douleur est le dieu qui t'opprime;
Ta grande âme s'égare au souvenir du crime;
Et pour justifier ses transports odieux,
Rêve un malheur plus grand que le courroux des dieux.
Sois homme, affranchis-toi de ces vaines alarmes,
Egyste dans tes yeux surprendra-t-il des larmes?
Il va venir.

ORESTE.

Egyste...!

PILADE.

Ah! commande à tes sens.

ORESTE.

Egyste!

PILADE.

Qu'attends-tu de ces cris impuissans?

ORESTE.

Aux yeux de tout Argos, qu'il tombe, qu'il périsse!
Viens, Pilade....

PILADE.

Eh bien ! suis ton farouche caprice :
Achève, et livre ensemble aux coups de l'oppresseur,
Et ta tête, et la mienne, et celle de ta sœur.
Cette nuit nous frappions le tyran de Mycène,
L'urne que nous portons aurait trompé sa haine.
Ton père était vengé, les cieux étaient fléchis;
Tes sens de leurs terreurs allaient être affranchis.
Et grâce à ce trépas ta mère, pardonnée,
A mourir par tes mains n'était plus condamnée.
Je ne voulais qu'un jour; ma prudente amitié....

ORESTE.

Pardonne, cher Pilade, et rends-moi ta pitié;
Dispose d'un ami qui t'offense et s'abhorre;
Réponds-lui de lui-même, et sois Pilade encore.
Reçois-moi sur ton sein, presse-moi dans tes bras,
Seul asile où les dieux ne me poursuivent pas,
Et le seul où prenant quelque soin de ma gloire
D'Oreste furieux je perde la mémoire.

PILADE.

Nos guerriers, retirés sous les rochers voisins,
N'attendent qu'un signal pour servir nos desseins,
Et de ta feinte mort la nouvelle semée
Rassure du tyran la prudence alarmée.
Je veux que l'assassin, dans mes piéges surpris,
Puisse croire ta mort l'ouvrage de son fils.
Il t'avait à ce fils désigné pour victime;
Qu'il se flatte un moment du succès de son crime.

ORESTE.

Crois-tu qu'Égyste seul doive être ici frappé?
Qu'un remords de ma mère...

PILADE.

Oui, l'enfer t'a trompé.

ORESTE.

Pour son complice encor si son cœur s'intéresse,
S'il n'a point triomphé d'une indigne tendresse,
Contre l'oracle en vain tu prétends m'affermir,
Il s'accomplit, Pilade..!

PILADE.

Ah! tu m'as fait frémir!
Les dieux révoqueront la sentence mortelle;
Clytemnestre vivra...

ORESTE.

Ciel! Pilade, c'est elle;
C'est elle, je la vois telle que dans ces lieux
Elle m'est apparue en présence des dieux.

SCÈNE III.

ORESTE, PILADE, CLYTEMNESTRE, ÉGYSTE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Pendant les premiers vers de Clytemnestre, Oreste et Pilade se retirent dans le fond du théâtre.

Tes cruautés enfin sont-elles satisfaites?

Toujours, toujours la mort sert de pompe à nos fêtes.
La voilà, cette fête, et ce jour menaçant
Où le flambeau d'hymen s'éteignit dans le sang.
Jour à jamais affreux, fête dénaturée,
Par le trépas d'un fils te voilà consacrée!

ÉGYSTE.

Soyez reine, étouffez des regrets superflus :
Ce fils nous eût coûté quelqu'attentat de plus;
De votre sort, du mien, sa mort enfin décide...

(à Pilade.)

Est-ce vous, étrangers, qui, des champs de Phocide,
Par l'ordre de Strophus, portant ici vos pas,
Venez du fils d'Atride annoncer le trépas?

PILADE.

Oui, prince, il est encore ignoré de la Grèce;
Mais avant tous les Grecs c'est vous qu'il intéresse,
Et Strophus a voulu que sur ce bord lointain
Vous fussiez informé de ce triste destin.

ÉGYSTE.

Mais ce roi protégeait Oreste en son jeune âge,
Et jamais de sa foi ne me donna de gage.

ORESTE.

Ce sera le premier.

CLYTEMNESTRE, sans regarder les deux Grecs.

O mortelle douleur!
Qu'aisément la pitié se lasse du malheur!

Strophus s'est réjoui de cette mort affreuse!

ORESTE.

Nous croyions vous porter un nouvelle heureuse;
Les dieux maîtres des cœurs lisent dans nos secrets,
Et sur nos vœux cachés ils règlent leurs bienfaits.
On nous disait souvent que ce fils... cet Oreste,
Avait de vous haïr acquis le droit funeste;
Nous venons dissiper cette longue terreur
Qu'un fils d'Agamemnon...

CLYTEMNESTRE.

Il me glace d'horreur.

PILADE.

Ami, crains d'ajouter à la douleur amère...

ORESTE.

De la reine..!

CLYTEMNESTRE.

Etranger, n'avez-vous point de mère?

ORESTE.

Je n'en ai plus.

CLYTEMNESTRE.

D'effroi tous mes sens sont saisis!
Egyste, si c'était l'assassin de mon fils..?

PILADE.

Défendez votre cœur d'un soupçon qui nous blesse.

ÉGYSTE, à Clytemnestre.

De ces vaines douleurs réprimez la faiblesse.

(Aux deux Grecs.)

Où dit-on que ce prince a terminé son sort?

PILADE.

Le prince dont ici nous annonçons la mort
Périt hors de nos murs... au pied du mont Cyllène;
Son corps sanglant...

CLYTEMNESTRE, à Pilade.

Seigneur!

PILADE.

Je suis devant la reine.
Je n'ose...

ÉGYSTE.

Nomme-t-on l'auteur de son trépas?

PILADE.

Non, c'est quelque ennemi qu'on ne découvrit pas.

ÉGYSTE, à part.

Je le connais.

(Haut.)

Quel est le gage qui m'atteste...?

PILADE.

Nous apportons, seigneur, la dépouille d'Oreste:
Voici son glaive; il doit vous ôter tout soupçon.

ORESTE.

Vous le vîtes, madame, aux mains d'Agamemnon.

PILADE.

Voici l'urne funèbre où sa cendre repose:
Reine, dans quelles mains faut-il qu'on la dépose?

ORESTE.

Mais, dans celles d'Égyste...

ÉGYSTE.

Oui, donnez.

CLYTEMNESTRE, s'élançant vers l'urne.

Je frémis!
On ne m'arrache pas les cendres de mon fils;
Quel objet! quel objet pour les yeux d'une mère!
O dépouille d'Oreste! urne fatale et chère,
Laissez-moi la presser sur mon cœur éperdu :
Est-ce ainsi que mon fils devait m'être rendu?
Du sein des morts, Oreste, entends ma plainte amère...
Tu péris loin d'Argos... On ne vit point ta mère,
Consolant par ses pleurs tes mânes attendris,
Sur le bûcher funèbre accompagner son fils;
Et le front prosterné, défaillante et plaintive,
Recueillir dans son sein ton âme fugitive.

ÉGYSTE.

Clytemnestre.....

CLYTEMNESTRE, sans quitter l'urne.

Eh! seigneur, laissez-moi le pleurer;
Tant de malheurs, enfin, doivent vous rassurer.
De trépas en trépas vous possédez l'empire;
Oreste dans l'exil loin de mes yeux expire;
Près d'un père irrité ses mânes ont gémi,
Et j'ai parmi les morts un second ennemi.

ORESTE.

Vous déplorez son sort, vous lui donnez des larmes;
Ce fils devait pourtant exciter vos alarmes !
Vous pouviez redouter qu'armé d'un noir transport...

ÉGYSTE.

Quel était son dessein ?

ORESTE.

De vous donner la mort.

ÉGYSTE.

Ce prince fugitif, ce proscrit sans défense,
Dont Strophus par pitié vint recueillir l'enfance!
Il a pleuré son père et n'a pu le venger.

ORESTE.

O Dieux !

CLYTEMNESTRE, après avoir placé l'urne sur un socle devant le tombeau.

N'est-ce pas vous, trop funeste étranger,
Qui m'êtes apparu dans la demeure sombre,
Où d'un roi qui n'est plus j'allais désarmer l'ombre ?
C'est vous... Cette rencontre en ce lieu plein d'horreur
Avait dans tous mes sens fait passer la terreur ;
Quel dessein vous guidait dans la tombe sacrée?
Quel mortel... ou quel dieu vous en permit l'entrée ?

ÉGYSTE.

Qu'y cherchiez-vous? Pourquoi d'un regard imprudent..?

ORESTE.

Pourquoi pâlissez-vous en me le demandant ?

ÉGYSTE.

Tant d'audace à la fin doit avoir son salaire.
Ces transports, ces regards troublés par la colère.....
Quel es-tu? quel es-tu, malheureux étranger?
Gardes...

PILADE, avec la plus grande précipitation.

Ah! c'est moi seul qu'il faut interroger;
Seigneur, qu'en sa faveur ma voix vous persuade.
Il est...

CLYTEMNESTRE.

Qui?

ÉGYSTE.

Répondez.

ORESTE, portant la main sur son poignard caché.

Je suis...

PILADE.

Il est Pilade.

CLYTEMNESTRE.

Dieux!

ÉGYSTE.

Pilade!

PILADE.

Il remplit le soin cher et cruel
De rendre cette cendre au tombeau paternel;
Il ne doit point, seigneur, vous inspirer d'alarmes;
Il n'apporte en ces lieux que son deuil et ses larmes;

Du malheureux Oreste il vient voir le berceau,
Pleurer avec Electre, et fonder un tombeau.

ÉGYSTE.

Venant pleurer ici, sur une tombe vaine,
N'a-t-il pas redouté d'y rencontrer la sienne?
Pilade, ami d'Oreste, a-t-il cru qu'aujourd'hui
Ma joie avait besoin d'un témoin tel que lui?

PILADE.

Craignant de vous offrir une vue importune,
Il voulait vous cacher son nom, son infortune;
Mais ce lieu, ces objets devant lui présentés,
Les mânes d'un ami peut-être révoltés,
Ont troublé sa raison, son cœur n'a pu se taire.
Ne le punissez point, prince, de ce mystère;
Pardonnez à Pilade un transport passager.....
Son père est roi, seigneur, et saurait le venger.

ÉGYSTE.

Devait-il ignorer quelle pompe on apprête,
Et qu'oser s'y montrer c'est hasarder sa tête.....?
Mais il pleure un ami... J'excuse la chaleur
De ses emportemens causés par la douleur.

(A Oreste.)

Vous pouvez sans effroi vous voir en ma puissance,
Cette urne vous répond de ma reconnaissance.

ORESTE.

Elle vous appartient.

ÉGYSTE.

Veille sur eux, Phorbas....

(A Clytemnestre.)

Je vous laisse à vos pleurs....

(Aux gardes.)

Vous, qu'on suive mes pas.

SCÈNE IV.

PILADE, ORESTE, CLYTEMNESTRE.

PILAD .

Quittons ces lieux, suis-moi.

CLYTEMNESTRE.

Non, seigneur, qu'il demeure;
C'est Pilade, l'ami de ce fils que je pleure.

PILADE.

Madame, par pitié, n'arrêtez point nos pas....

CLYTEMNESTRE, à Oreste.

A mes embrassemens ne vous dérobez pas;
N'ajoutez point, Pilade, à l'horreur si funeste....

ORESTE.

Pilade dans son sein porte le cœur d'Oreste!

CLYTEMNESTRE.

Parlez-moi de mon fils, au nom de mon malheur....

ORESTE.

Que de fois il vous a nommée en sa douleur!
Que de fois ses transports ont appelé sa mère!

CLYTEMNESTRE.

Il voulait me revoir...?

ORESTE.

Au tombeau de son père!

CLYTEMNESTRE.

Hélas! il ignorait quels regrets, quels combats...

ORESTE.

L'ombre d'Agamemnon ne l'en instruisait pas.

CLYTEMNESTRE.

Ainsi ce songe affreux ne m'avait point trompée;
D'un parricide fer mon fils m'aurait frappée;
Son cœur, de la nature étouffant le remord...
Mais toujours la nature appelle ici la mort;
C'est ici qu'au milieu des urnes funéraires,
Les pères, les enfans, les époux et les frères,
L'un de l'autre haïs, l'un par l'autre frappés,
D'une hydre de forfaits marchent enveloppés!
C'est ici que mon fils, s'il voyait la lumière....
Pilade! croyez-vous qu'il eût tué sa mère?

ORESTE.

Sa mère...!

CLYTEMNESTRE.

Dieux cruels que je n'ose implorer,
De ce cher ennemi pourquoi me délivrer?

S'il était près de moi, ce vengeur si terrible,
S'il venait pour offrir le sacrifice horrible,
Il sentirait, pressé sur ce cœur gémissant,
Que je suis mère encore en lui donnant mon sang.
« Je lui dirais : Mon fils, tes mains m'ont immolée,
» Appelle-moi ta mère, et je meurs consolée;
» Que, prête à terminer mes destins odieux,
» Je puisse voir tes pleurs désavouer les dieux.
» Que ton âme aujourd'hui, par devoir inhumaine,
» Laisse un peu de pitié remplacer tant de haine.
» Je suis de la nature et la honte et l'effroi;
» Mais mon crime est moins grand que mon amour pour toi;
» Mais j'expire à tes pieds, mais ma bouche affaiblie
» Presse encore la main qui m'arrache la vie.
» Je bénis ce trépas qu'Oreste m'a donné. »
Pilade, quoi...! vos pleurs...: mon fils eût pardonné!
Son cœur, comme le vôtre à la pitié sensible....

ORESTE.

Oui, je trouve à présent son forfait impossible...!
Il avait pu promettre.... Horrible égarement...!
Les dieux n'ont point d'autels pour un pareil serment.
Il n'avait jamais vu les larmes de sa mère,
Et son cœur.... Ah! sortons; j'allais trahir mon père.

(Ils sortent.)

CLYTEMNESTRE, seule.

Il me fuit; c'est l'effet de mon crime, ô mon fils!

Ta haine te survit au cœur de tes amis.
Je n'ai pu te fléchir avant l'adieu suprême.

(Elle prend l'urne placée devant le tombeau.)

Que sur l'autel, du moins, je puisse aller moi-même
De tes restes sacrés offrir le triste don,
Et, ton urne à la main, demander mon pardon.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉGYSTE, DYMAS, PRÊTRES portant l'autel des Euménides et l'urne funèbre.

DYMAS.

Quoi, seigneur, ce n'est pas dans la pieuse enceinte
Que protége des morts la divinité sainte,
Que seront descendus avec solennité
L'urne auguste et le glaive en vos mains apporté?

ÉGYSTE.

A la cendre d'Oreste on garde un autre asile;
Du tombeau paternel ma vengeance l'exile.
Oui, Dymas; tu connais le temple redouté,
Par les fils de Pélops tant de fois visité,
Où le Styx a sa part de l'encens de la Grèce,
Où sur son propre autel l'Euménide est prêtresse?

DYMAS.

Ciel!

ÉLECTRE.

C'est là qu'enchaînant des mânes odieux
Je veux qu'Oreste mort retrouve encor ses dieux.
Toi, Dymas, de ces lieux écarte les profanes.

DYMAS.

D'Oreste, aux dieux du Styx vous dévouez les mânes!

ÉGYSTE.

Oui.

DYMAS.

Ne craignez-vous pas que ces dieux en courroux,
Evoqués contre lui, ne s'arment contre vous?
Tandis que Clytemnestre, à ses douleurs livrée,
Se sépare un moment de cette urne sacrée,
Osez-vous, par des vœux inconnus aux mortels,
La dévouer vous-même à d'horribles autels?
Vous chérissez Plysthène, et le courroux céleste
Pouvait frapper ce fils du même âge qu'Oreste.
Combien alors, combien n'auriez-vous pas frémi
De voir tomber sa cendre aux mains d'un ennemi;
Et d'apprendre, seigneur, qu'une voix menaçante
Formait de pareils vœux sur son ombre innocente.

EGYSTE.

Le fils d'Agamemnon dans le piége tombé,
Sous le glaive du mien, Dymas, a succombé.

DYMAS.

Quoi! Plysthène a frappé....

ÉGYSTE.

Du moins tout me l'atteste.

Je l'avais fait partir pour immoler Oreste;
Et puisqu'Oreste est mort et mes vœux accomplis,
Aux coups qu'il a portés je reconnais mon fils.
Les flots, dans son retour, l'ont retardé peut-être,
Je m'attends à toute heure à le voir reparaître;
Veille autour du palais, fais avertir Phorbas;
De Pilade, surtout, qu'on surveille les pas;
Sa présence m'irrite et trouble ma fortune:
Qu'il s'éloigne et m'épargne une vue importune.

DYMAS.

D'Oreste qui n'est plus respectons le trépas....

ÉGYSTE.

La mort d'un ennemi ne me désarme pas.
Je l'ai juré, Dymas, et cette urne abhorrée
Prendra sa place auprès de la coupe d'Atrée.

(Dymas sort.)

Prêtres, servez ma haine, et devant ce tombeau
Placez l'autel de fer et l'odieux flambeau..

(Les prêtres placent l'autel sur le devant de la scène.)

Je laisse au cœur vulgaire une faible vengeance,
Elle cesse au tombeau; la mienne y recommence.
Aucun de mes aïeux ne la porta plus loin;
Il y manque, en ces lieux, Plysthène pour témoin.
J'achève en ce moment sa tâche commencée,
Je reprends la vengeance où mon fils l'a laissée.
Tu livras la victime à mes vœux satisfaits;
Viens voir de tes présens l'usage que je fais.
Viens, mon fils, viens t'instruire aux leçons de ma haine...

D'où vient que je frémis en appelant Plysthène?
Quels noirs transports.... Atrée en envîrait l'horreur.
Tous les poisons d'Atrée ont passé dans mon cœur;
Et pourtant un effroi qu'à peine je repousse....
La vengeance souvent m'avait semblé plus douce!
Il n'importe, achevons...

(Il place l'urne sur l'autel.)

Sombres dieux de l'enfer,
Je consacre cette urne à votre autel de fer;
A tout ce qu'on redoute, à tout ce qu'on abhorre,
Je consacre cette urne et la consacre encore.
Dieux du Styx, que ce don qui vous est adressé
Conjure les malheurs dont je suis menacé.
Le perfide n'est plus: que vos fléaux sans nombre,
Se détournant de nous, s'amassent sur son ombre;
Que son aïeul Tantale, insultant son malheur,
Le force à partager le banquet de douleur;
De mes vœux contre lui, Parques, soyez complices!
Fais sortir, ô Minos! de l'urne des supplices
Quelque nouvel arrêt pour lui seul inventé,
Tel que Thyeste même aux enfers l'eût dicté.
L'offrande pour vous plaire est assez criminelle.
Acceptez, dieux du Styx, la victime éternelle,
Et planez sur sa tête au-delà du tombeau,
Comme sur cet autel s'agite ce flambeau.

(Il prend un flambeau des mains du prêtre et le promène sur l'urne. Tous les assistans détournent la tête, et l'on emporte l'autel.)

SCÈNE II.

ÉGYSTE, DYMAS.

DYMAS.

On vous trahit, seigneur.... Sous les roches sauvages
Qui protégent la plaine et bordent nos rivages,
Des ennemis cachés ont été découverts;
Vaincus par vos guerriers, ils sont tous dans vos fers;
Auprès d'eux en secret Pilade allait se rendre.

ÉGYSTE.

Qu'entends-je?

DYMAS.

Par Phorbas il s'est laissé surprendre;
Mais on ignore encor quels étaient ses projets;
Peut-être dans Argos d'infidèles sujets....

ÉGYSTE.

Qu'on l'amène à mes yeux, qu'on saisisse le traître...?

DYMAS.

Chargé de fers, seigneur, vous le voyez paraître.

SCÈNE III.

CLYTEMNESTRE, EGYSTE, PILADE, ORESTE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Quoi ! l'ami de mon fils, Pilade est arrêté ?
Egyste, où sont les droits de l'hospitalité ?
Quel nouveau crime ici par vos soins se prépare ?

(Oreste et Pilade, enchaînés, paraissent.)

ÉGYSTE, aux deux Grecs.

Voilà donc les vertus dont votre orgueil se pare !
Vous pleùriez un ami, traîtres, et vos desseins
Dans un antre écarté cachaient des assassins !

PILADE.

Ta cour est-elle donc un abri si tranquille
Que la prudence, Egyste, y devienne inutile ?
Ces guerriers, dont ici s'alarme ton effroi,
N'ont-ils pu sur ces bords suivre le fils d'un roi.
Pour ne point réveiller tes soupçons et ta haine,
Il les avait laissés dans la forêt prochaine ;
Et tu lui fais trop voir, en ce même moment,
Que l'on n'aborde point Argos impunément.

CLYTEMNESTRE, ÉGYSTE.

Cette union, leur complot, mon trouble involontaire....
Je marche environné de quelque affreux mystère.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS; ÉLECTRE, sortant du bois sacré.

ÉLECTRE.

Quel bruit soudain...? des fers aux mains des deux héros.

(À part.)

Ciel! ils sont reconnus.

ÉGYSTE.

Dans l'horreur des cachots
Que tous deux soient plongés; gardes, qu'on les entraîne.

ÉLECTRE, se précipitant aux genoux de sa mère.

Non, je ne croirai pas qu'une mère, une reine
Confonde un sang si cher avec ses ennemis;
Sont-ce là les remords que vous m'aviez promis?
Vous frémissiez au nom de votre affreux complice,
Et vous laissez traîner votre fils au supplice!

CLYTEMNESTRE.

Qui? mon fils!

ÉLECTRE.

Qu'ai-je dit....!

PILADE.

O sort qui nous poursuis!

ÉGYSTE.

Oreste en mon pouvoir!

PILADE.

Oui, frappe, je le suis;
Cette longue contrainte a fatigué mon âme.

ORESTE.

Qu'entends-je?

CLYTEMNESTRE.

Toi, mon fils?

ORESTE.

Il vous trompe, madame.

PILADE.

Tout est connu, Pilade, il faut subir mon sort.

ORESTE.

Où suis-je?

PILADE.

Adieu, ma sœur; qu'on me mène à la mort.

ÉGYSTE.

Tu seras satisfait, et ces dieux que j'atteste....

CLYTEMNESTRE.

Quoi! barbare.....

ÉGYSTE.

Il mourra.

ORESTE.

C'est moi qui suis Oreste.

CLYTEMNESTRE.

Oreste... !

PILADE, à Clytemnestre.

Repoussez ce dévoûment sacré.

(A Égyste, avec la plus grande véhémence.)

N'en crois pas un ami par son cœur égaré....

ORESTE.

Pilade... !

PILADE, à Égyste.

De Strophus crains d'armer la puissance.

ORESTE.

Ma sœur... !

PILADE.

Il a tantôt dévoilé sa naissance,
S'est avoué Pilade, et son cœur généreux
Voudrait en vain sauver un ami malheureux.

CLYTEMNESTRE.

Oh! tourment....

PILADE.

Je me livre à tes coups homicides.

ORESTE.

Euménides.... !

PILADE.

C'est moi.

ORESTE.

Sanglantes Euménides,
Venez, j'étends vers vous ces bras chargés de fers;
Faites-moi reconnaître au flambeau des enfers.
Paraissez, détrompez cet enfant de Thyeste.
Pâles divinités..... je ne suis point Oreste!
Montrez-lui tout entier le fils d'Agamemnon,
Donnez-moi des fureurs qui révèlent mon nom.

(A Égyste.)

D'Atride assassiné vois l'image vivante!
Oreste, dans les fers, te remplit d'épouvante!

ÉGYSTE.

Vous demandez la mort: vous l'obtiendrez tous deux.

CLYTEMNESTRE.

Égyste, cher époux.

ÉGYSTE.

N'invoquez plus nos nœuds.
Vous n'êtes que sa mère.

CLYTEMNESTRE.

O fortune jalouse!
Mon fils!

(Elle veut le serrer dans ses bras.)

ORESTE.

Moi, votre fils...! vous êtes son épouse;
Et ce n'est pas pour vous que j'ai repris mon nom.
Moi, votre fils; je suis le fils d'Agamemnon!

ÉGYSTE.

Et voilà donc pour qui vous me demandez grâce?
Ah! je retrouve en lui cette odieuse race
Qu'a proscrit tant de fois le céleste courroux;
Et je le reconnais à son amour pour vous.

CLYTEMNESTRE.

Mon fils!

ORESTE.

Je puis encor le devenir, madame.

CLYTEMNESTRE.

Que faut-il?

ORESTE, montrant le poignard qui a servi à tuer son père.

Un remords, mais digne de votre âme.
Connaissez-vous ce fer?

CLYTEMNESTRE.

Dieux!

ÉGYSTE.

Désarmez sa main.

ORESTE. (On le désarme.)

Redevenez ma mère en lui perçant le sein.

CLYTEMNESTRE.

J'expire.

ÉGYSTE.

Il servira contre une autre victime
Ce poignard dans tes mains tombé de crime en crime!
De nos premiers aïeux il servit le courroux,
J'en armai Clytemnestre au lit de son époux;
J'en frapperai son fils, et d'un sang que j'abhorre...

ORESTE.

Ce poignard a servi d'autres fureur encore...

ÉLECTRE.

Ciel!

ORESTE.

N'as-tu pas, dis-moi, senti quelques remords,
E vouant aux enfers la dépouille des morts?

ÉGYSTE.

Quel noir pressentiment....! quelle clarté soudaine!

ORESTE.

Égyste, n'es-tu pas le père de Plysthène.

ÉGYSTE.

Qu'entends-je! cette cendre, exécrable présent....

ORESTE.

Est celle de ton fils.... Suis-je Oreste, à présent?

CLYTEMNESTRE.

Plus d'espoir....

ÉLECTRE.

De son frère Electre est la complice;
Je savais tout; je dois partager son supplice.

ÉGYSTE.

Tu verras si les dieux m'ont appris à punir.
Séparez-les tous trois : j'irai les réunir.

PILADE, s'arrachant des bras d'Oreste.

La mort ne rompra point notre chaîne sacrée.

ÉGYSTE.

Préparez leur trépas dans les prisons d'Atrée.

SCÈNE V.

CLYTEMNESTRE, ÉGYSTE.

CLYTEMNESTRE.

Me connais-tu?

ÉGYSTE.

J'ai soif de ce sang ennemi,
Et mon serment n'était accompli qu'à demi.

CLYTEMNESTRE.

Plysthène a succombé sous un fer homicide;
Mais quel dessein guidait ses pas vers la Phocide ?

Pourquoi s'attachait-il aux traces d'un banni?
Plysthène est mort.... ce n'est qu'un assassin puni.

ÉGYSTE.

Je n'immole personne aux mânes de Plysthène,
Et la victime encor reste entière à ma haine.
Cette haine avait eu trop besoin d'éclater
Pour que la mort d'un fils y pût rien ajouter.

CLYTEMNESTRE.

Quoi! ce pur sang des dieux, tu l'oserais répandre?

ÉGYSTE.

Est-ce un droit où vous seule ici puissiez prétendre?
Est-il depuis quinze ans devenu plus sacré?
Ne puis-je joindre Oreste à son père expiré?
Ce sang, n'est-ce qu'à moi que le ciel le dénie?
L'Aulide vit jadis périr Iphigénie;
L'ordre même d'un père à l'autel l'appela.

CLYTEMNESTRE.

Oui, mais qu'est devenu celui qui l'immola....?
N'accroissons plus l'horreur du nom des Pélopides;
Rompons, rompons le cours de ces grands homicides,
Et cette chaîne enfin de malheurs odieux,
Dont le premier anneau remonte jusqu'aux dieux,
Quand j'osai t'accueillir, toi, le fils de l'inceste,
Toi qu'on avait chassé, même de chez Thyeste,
Quand, pour premier forfait te voyant sans courroux,
Je t'offris un amour qui les prédisait tous;
Quand je forçai la Grèce, en épousant tes haines,
D'avoir deux Ménélas et Léda deux Hélènes,

Réservas-tu, cruel, ce prix à mes bienfaits?
N'avons-nous fait tous deux qu'échanger des forfaits?
Crains Argos, de ce jour crains les suites amères;
Crains, au trépas d'un fils, de rencontrer des mère.
Pour y placer son cœur sous le couteau mortel,
Iphigénie en pleurs fut traînée à l'autel.
Dois-je voir de mon sang tous mes époux avides?
L'un l'immole à la gloire et l'autre aux Euménides,
Et tous deux, contre moi, semblent se réunir,
Ou pour suivre un oracle, ou pour le prévenir.
Ah dieux...! Cette douleur en Aulide éprouvée
Ta fureur dans Argos me l'aurait réservée?
Je verrais tout mon sang subir le même sort....?
Mon sein n'aurait été fécond que pour la mort....
Non, tu sais trop comment je venge ma famille;
Non; le trépas sanglant du bourreau de ma fille
Détournera le fer que tu tiens suspendu;
Mon horrible forfait ne sera point perdu.
Tu me rendras le fils que demandent mes larmes,
J'irai de son exil partager les alarmes.
Je supporterai tout, besoins, douleurs, mépris;
Ma patrie est partout où l'on sauve mon fils!
Partout où je pourrai, de remords poursuivie,
Chérir, soigner, défendre, environner sa vie!

ÉGYSTE.

Quoi! madame, en vos bras vous verriez sans horreur
Ce tigre épouvanté de sa propre fureur?
Vous oseriez vous joindre à ses sinistres guides?
Vous iriez prendre place auprès des Euménides?

Et vous croiriez vos jours heureusement remplis
Entre l'ombre du père et les fureurs du fils?
Quel est ce vain transport que je ne puis comprendre?
Ce fils... Ignorez-vous ce qu'il en faut attendre?
Avez-vous oublié l'oracle menaçant
Qui condamne sa main à verser votre sang?
Mais c'est là le trépas que votre âme souhaite,
Et Clytemnestre, enfin, ne sera satisfaite
Que lorsqu'on l'aura vue, immolée à son tour,
Donner à ce cher fils cette marque d'amour.
Je devrais...

CLYTEMNESTRE.

Qu'il m'immole, et qu'il sauve sa vie!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS; DYMAS.

ÉGYSTE.

Tout est-il prêt, Dymas? et ma juste furie...

DYMAS.

Pour le sanglant supplice on a tout préparé;
Mais un soin plus pressant veut qu'il soit différé.
D'Oreste reconnu l'étonnante nouvelle
Déjà de toutes parts dans Argos se révèle.

CLYTEMNESTRE.

Tu l'entends.

DYMAS.

Le danger n'est encor qu'incertain;
Mais d'Électre, d'Oreste on pleure le destin,
De ces infortunés on demande la grâce;
La pitié s'attendrit, la révolte menace;
Et vos guerriers, s'armant contre les factieux,
Demandent à mourir ou vaincre sous vos yeux.

ÉGYSTE.

De ces vils Argiens la rumeur populaire,
Loin de la désarmer redouble ma colère.
Viens : réprimons d'abord l'insolente pitié,
Les larmes qu'on oppose à mon inimitié.
Je m'abandonne à toi, vengeance qui m'animes,
Moi-même cette nuit j'immole mes victimes.

(A Clytemnestre.)

Puissé-je dans ces lieux, tout prêt à revenir,
N'avoir que vos enfans, Clytemnestre, à punir.

SCÈNE VII.

CLYTEMNESTRE, seule.

Ah! ta menace est vaine et mon appui leur reste.
Allons tout hasarder pour délivrer Oreste;
Qu'il parte, et qu'un vaisseau dans le port préparé
Le ravisse aux périls dont il est entouré.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

(Nuit profonde.)

CLYTEMNESTRE, ORESTE.

CLYTEMNESTRE.

J'ai séduit tes gardiens, trompé ton ennemi;
Cher Oreste, rejoins ta sœur et ton ami,
Ils t'attendent tous deux vers la rive prochaine.

ORESTE.

Quoi, ma mère, c'est vous, vous, qui brisez ma chaîne!
Et savez-vous quel dieu commande à mes esprits?
Savez-vous de vos dons quel peut être le prix?
Ah! laissez-moi mourir.... cette mort m'était chère;
Et je ne tremblais plus pour les jours de ma mère.
Au terme de mon sort me croyant parvenu,
Un pur sommeil de l'âme, un repos inconnu,
L'oubli des maux soufferts depuis que je respire
M'arrachaient à ces dieux dont j'ai subi l'empire.
De ces heures de paix rendez-moi la douceur,
Et portez vos bienfaits sur Pilade et ma sœur.

J'aurai gardé d'un fils le sacré caractère,
Heureux si de mes jours l'offrande volontaire
Apaise enfin le ciel, et si ces doux momens
Éteignent mes fureurs dans vos embrassemens !

CLYTEMNESTRE.

Toi dans mes bras ! Oreste ! ô pardon plein de charmes !
Viens, viens, laisse ton cœur s'apaiser sous mes larmes.
Le mien ne peut suffire à des momens si doux !
Quels biens à la vertu, grands dieux, réservez-vous,
Si du ciel offensé l'indulgence éternelle
Verse de tels bienfaits sur une criminelle ?

ORESTE.

Ma mère, vous m'aimez..?

CLYTEMNESTRE.

Hélas ! depuis quinze ans,
Oreste, autour de moi je cherche des enfans.

ORESTE.

Électre.....

CLYTEMNESTRE.

Un nom si cher excitait sa colère.
C'est toi que j'attendais, toi seul, pour être mère ;
Et je ne savais pas, moi-même avant ce jour,
Que le crime en un cœur pût laisser tant d'amour.

ORESTE.

Quoi ! ce fils que l'enfer de tous ses feux dévore..!

CLYTEMNESTRE.

Ne pouvait m'immoler sans me revoir encore,

Sans me voir essayer d'attendrir sa rigueur,
Sans voir sous son poignard mon cœur chercher son cœur.
Ah! qu'aux soins d'une mère Oreste s'abandonne,
Et que j'entende encor cette voix qui pardonne.
Daigne appeler encor dans nos derniers adieux
Sur ce front prosterné la clémence des dieux.....
Mon cœur, rempli par eux de mortelles alarmes...

ORESTE.

Au lieu de votre sang qu'ils acceptent vos larmes.

CLYTEMNESTRE.

Abjure à leurs autels ton horrible dessein.

ORESTE.

Grâce, dieux immortel! j'ai pleuré dans son sein.
Loin de moi des sermens que tout mon cœur déteste!

CLYTEMNESTRE.

S'ils s'étaient accomplis je n'aurais plaint qu'Oreste.
Mais le temps presse, fuis, tous mes sens alarmés...

ORESTE.

Fuir! que voulez-vous dire?

CLYTEMNESTE.

Oreste..!

ORESTE.

Et vous m'aimez,
Ma mère?

CLYTEMNESTRE.

A son époux Clytemnestre asservie...

ORESTE.

C'était pour me voir fuir que vous sauviez ma vie?

CLYTEMNESTRE.

Veux-tu la mienne, Oreste?

ORESTE.

O comble de revers!
Reprenez vos bienfaits, et rendez-moi mes fers.
Moi! fuir Égyste, ô dieux! moi, quitter cette terre,
Et ne point la rougir de son sang adultère,
Et, loin de l'assassin précipitant mes pas,
M'associer au meurtre en ne le vengeant pas!
Est-ce donc là de moi ce que votre âme espère?
Fuir, pour laisser ici l'ombre sainte d'un père
Au fond de ce tombeau gémir impunément?
Fuir, pour recommencer des siècles de tourment?
Pour aller chez des rois lassés de ma disgrâce,
Affreux représentant des malheurs de ma race,
Sans états, sans patrie, en proie au dieu vengeur,
D'un front découronné promener la rougeur?
Vous devriez vous-même en frémir la première;
Et mon père, immolé, reverra la lumière
Avant que ce tombeau, regretté si souvent,
Soit deux fois délaissé par Oreste vivant?

CLYTEMNESTRE.

Fuis, mon fils; que ce jour soit un jour d'indulgence.
Ce retard est la mort.

ORESTE.

Faites-en la vengeance

Armez mon bras, guidez mes pas désespérés,
Portons sur l'assassin des coups plus assurés.
Vous m'aimez, et l'infâme ordonne mon supplice..!
En serez-vous témoin? en serez-vous complice?
N'offrirez-vous au ciel qu'un remords impuissant?
Ne savez-vous verser que le sang innocent?
Satisfaites des dieux la justice éternelle;
C'est Égyste, c'est lui qui vous fit criminelle;
De son noir ascendant tous nos maux sont l'effet.
Cet exécrable Égyste eut besoin qu'un forfait
Rabaissât jusqu'à lui Clytemnestre égarée.
Vous étiez mère, épouse, heureuse, vénérée,
Qu'a-t-il fait succéder à ces jours triomphans?
Le meurtre d'un époux, la mort de vos enfans.
Ah ! je saurai mourir, et je lui livre Oreste;
Mais ma plaintive sœur, mais l'ami qui me reste,
Vous-même... Il n'osa pas frapper un roi vainqueur;
Le meurtre d'une femme est digne de son cœur.
Il viendra vous punir de protéger ma vie.
Qu'il meure... de nos dieux la haine est assouvie.
Plus d'enfans immolés, plus de noirs châtimens,
Plus de morts réveillés au fond des monumens,
Plus de rêves vengeurs, d'égaremens impies,
Et je ne serai plus l'Oreste des furies....
Livrez-moi l'artisan du forfait odieux;
Armez-vous d'un remords qui fléchisse les dieux.

CLYTEMNESTRE.

Jamais, jamais......

ORESTE.

Ma mère; ah! par pitié, par grâce,

Par ce sacré tombeau, par vos pieds que j'embrasse,
Par mes pleurs, par ces jours que vous me conservez,
Par Électre qui meurt, si vous ne la sauvez !

CLYTEMNESTRE.

Jamais. Cette victime à son tour m'est trop chère...

ORESTE.

Ah ! c'est le même cœur qui me priva d'un père ;
Le mien se trouble, dieux !

CLYTEMNESTRE.

Entends ces cris affreux ;
C'est Égyste en fureur ; c'est lui, fuis, malheureux ;
Fuis, Oreste, mon sang dans mes veines se glace.
Électre, ô ciel !

SCÈNE II.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE ; GUERRIERS.

ÉLECTRE.

Mon frère, est-ce ici votre place ?

ORESTE.

Ma sœur.... !

ÉLECTRE.

Laisserez-vous à l'heure du danger

Expirer l'assassin sous un fer étranger?

CLYTEMNESTRE.

Qu'entends-je ?

LECTRE.

Tout Argos, que Pilade soulève,
Déjà combat Egyste, et l'on t'apporte un glaive.
Cours, venge Agamemnon.

CLYTEMNESTRE.

Cette main l'immola.

ORESTE.

Vous me le rappelez, et l'Euménide est là!
Fuyez, fuyez Oreste, en ce moment suprême,
Et ne l'implorez pas pour d'autres que vous-même.

CLYTEMNESTRE.

Barbares

ORESTE.

Je te suis, déesse du trépas!

ÉLECTRE.

Clytemnestre, arrêtez....

CLYTEMNESTRE.

Je m'attache à ses pas.

SCÈNE III.

ÉLECTRE, seule.

Dieux d'Atride immolé, venez venger sa cendre,
Mais détournez de nous l'oracle de Cassandre.
Et toi, triste habitant de ce sombre séjour,
Objet cher et sacré, viens, viens, voici ton jour;
Frappe, combats pour nous, rassure mes alarmes,
Viens, accepte le sang que t'ont promis mes larmes.
Délivre tes enfans du dieu qui les poursuit.
Cette nuit est semblable à l'effroyable nuit
Où, par des cris de mort, Electre réveillée
Du sang du roi des rois vit ta couche souillée!
Qu'Egyste en ce palais, d'où nous fûmes proscrits,
Trouve la même mort, pousse les mêmes cris;
Que le palais, le temple, Argos en retentisse,
Qu'il trouve à ce tombeau l'autel de la justice....
Mais les airs sont frappés de lugubres clameurs;
Est-ce Egyste, est-ce toi, cher Oreste, qui meurs?
Ma mère s'offre-t-elle à ton glaive homicide?
Pour punir un forfait faut-il un parricide?
Tous mes sens.... dieux! c'est elle....

SCÈNE V.

CLYTEMNESTRE échevelée, ÉLECTRE.

CLYTEMNESTRE.

Exécrable séjour!
Nuit que doit remplacer un plus sinistre jour!
Tombeau qui repoussais l'offrande illégitime,
J'amène à ton autel la seconde victime!

ÉLECTRE.

Egyste est mort...

CLYTEMNESTRE.

Mon sein..., mes bras de sang couverts...
C'est la fête du meurtre et la nuit des enfers.
Là mon premier époux m'a déjà condamnée;
Là gémit l'ombre en pleurs d'Erope empoisonnée;
Thyeste y vient chercher l'effroyable repas :
On y rencontre un crime, un spectre à chaque pas;
Et mon fils, couronnant tant de forfait impies,
Traîne toute sa race aux autels des furies!
Il foule aux pieds les morts sur sa route entassés,
Ses bras sont teints de sang, ses cheveux hérissés;
Némésis d'aiguillons presse son cœur farouche!
Des poisons dévorans bouillonnent sur sa bouche;

Je l'ai vu, je l'ai vu, par la rage égaré,
Rouvrir le sein fumant d'Egyste massacré.
J'appelais à genoux son glaive sur sa mère.
« On nous attend tous deux au tombeau de mon père,
» M'a-t-il dit. C'est à lui d'absoudre ou de punir.
» Voici l'heure où son ombre à l'autel doit venir. »

ÉLECTRE.

Grands dieux !

CLYTEMNESTRE.

Je viens m'y rendre.

ÉLECTRE.

Ah ! fuyez sa colère ;
Il en croirait le spectre, il vous tuerait, ma mère !

CLYTEMNESTRE.

Et qu'a donc ce trépas qui doive te troubler ?
N'es-tu pas dans ces lieux pour me voir immoler ?

ÉLECTRE.

Moi

CLYTEMNESTRE.

Tes vœux, réveillant la colère céleste,
N'attendaient, n'invoquaient, ne respiraient qu'Oreste ;
Tu remplissais Argos de révolte et d'effroi ;
Tu n'avais point assez de larmes contre moi ;
Tu veillais dans la tombe à côté d'une cendre,
Comme pour empêcher mes remords d'y descendre.
Et, plus qu'Agamemnon t'armant contre mes jours,
Entre son ombre et moi je te trouvais toujours.

Arrête, sois Electre, attends ici ton frère,
Assiste, malheureuse, au trépas de ta mère !

ÉLECTRE.

Non, vous ne mourrez point; non, ce cruel trépas,
Ce sacrifice affreux ne s'accomplira pas :
Ma mère, c'est à moi de désarmer Oreste;
Les dieux pardonneront si le remords vous reste.
Je cours vers votre fils, je le fléchirai.....

SCÈNE V.

CLYTEMNESTRE, seule (1).

Non !
Nous fléchirions plutôt l'ombre d'Agamemnon !
La fléchir... et pourquoi demanderais-je grâce?
Pour épargner un crime à son affreuse race ?
Ah ! je bénis Oreste, il m'ôte mes remords ;
Je les lui laisse tous en fuyant chez les morts.
Mourons... un fils cruel assassine sa mère;
Mon crime désormais n'est qu'un crime ordinaire ;
Mon fils va m'en absoudre en me perçant le sein :
Mourons..., et que mon ombre autour de l'assassin,

(1) Mademoiselle Duchesnois supprime, à la représentation, plusieurs vers de ce monologue. Le beau talent de cette grande actrice doit cependant l'empêcher de craindre que le public trouve des longueurs dans une scène où elle montre une si profonde énergie.

Telle qu'un songe affreux me l'a représentée,
Des flambeaux à la main s'agite ensanglantée,
Et prenne à ses côtés dans ces momens d'effroi
La place que son père occupait près de moi.
Oui, mourons... la voilà cette mort redoutable,
La mort que m'annonça l'oracle épouvantable;
Au fond de cette tombe Oreste descendra;
Atrée, Agamemnon, tout l'enfer y sera.
Appuyant sur mon sein le glaive parricide,
Mon fils me traînera jusqu'à l'autel d'Atride,
Invoquera son père, et d'un bras irrité
Déchirera mes flancs.... les flancs qui l'ont porté.
Son effrayante voix devrait se faire entendre,
Pour frapper mon époux je me fis moins attendre.

(Oreste derrière le tombeau.)

Agamemnon...!

CLYTEMNESTRE.

C'est lui...

(Oreste toujours derrière le tombeau.)

Mânes d'Agamemnon...!

CLYTEMNESTRE.

De son père dans l'ombre il invoque le nom.
L'arrêt est prononcé, son bras vengeur se lève,
Une invisible main m'entraîne sous son glaive;
Je cède, et la victime offerte au coup mortel
Pour apaiser le Dieu va tomber sur l'autel.

SCÈNE VI.

PILADE, ÉLECTRE entrant précipitamment sur la scène; GARDES portant des flambeaux.

PILADE.

Pourquoi ce désespoir et ce regard funeste?
Electre, Égyste est mort...

ÉLECTRE.

Qu'avez-vous fait d'Oreste?

PILADE.

Les dieux à ce tombeau viennent de l'appeler.

ÉLECTRE.

Il y cherche sa mère, et c'est pour l'immoler.
Courons..... dieux....!

SCÈNE VII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS; ORESTE sortant du bois sacré.

ORESTE.

Laisse-moi, fantôme impitoyable...
Je n'ai que trop servi ta vengeance effroyable.

De tes bras tout sanglans pourquoi m'envelopper?
Laisse-moi fuir l'autel où je viens de frapper.
Je me meurs!

(Il tombe sans connaissance aux pieds d'Électre.)

ÉLECTRE.

Voilà donc sur ces bords homicides
Comment devait finir la race des Atrides!
Ce forfait inouï manquait à nos climats,
Et le soleil demain ne s'y levera pas.

PILADE.

A la vie, aux tourmens, son cœur vient de renaître:
Ses yeux troublés encor semblent nous reconnaître!

ÉLECTRE.

O vengeance des Dieux! ô remords superflus!

ORESTE.

J'avais cru que mes yeux ne se rouvriraient plus.

PILADE.

Il cherche à rappeler sa raison égarée.
Quel moment!

ORESTE.

Suis-je encor dans le palais d'Atrée?
Un songe épouvantable à mes sens abusés....
Ces dieux cruels...! d'où vient qu'ils se sont apaisés?
C'est Pilade, c'est toi, ma sœur, qui les désarmes;
Je dois leur indulgence à vos pieuses larmes.
Quel songe affreux, ma sœur..! quels tourmens j'ai soufferts!
De ténébreux cachots, des supplices, des fers,

Une fête en l'honneur d'un horrible hyménée,
Une femme aux autels par ses cheveux traînée,
Qui me demandait grâce, et sur qui ma fureur...
Du sang que cette main... Ciel! regarde, ma sœur.

ÉLECTRE.

O dieux!

ORESTE.

Quel est ce sang?

PILADE.

Fuis loin de cette tombe.

ORESTE.

La terre tremble et fuit... La foudre éclate et tombe.

ÉLECTRE.

De cet affreux séjour, Oreste, éloigne-toi.

ORESTE.

Dieux! la nuit des enfers se lève autour de moi;
Dans cette nuit immense où mon regard se plonge,
De tourmens en tourmens l'abîme se prolonge.
Et son horreur présente à mon œil satisfait
Une patrie enfin digne de mon forfait.
Pour contempler les traits de leur nouveau complice,
Quelles ombres en foule ont quitté leur supplice!
Pélops, Tantale, Atrée, à mes regards offerts....
Ma race n'a servi qu'à peupler les enfers....!
Mais quoi...! des pâles sœurs que me veut la colère..?
L'une agite dans l'air.... la tête de ma mère;

Sous cet horrible objet l'autre enchaîne mes pas,
Et me couvre d'un sang qui ne s'épuise pas.
Cachez, fleuves d'enfer, ma tête criminelle!
Sisyphe, écrase-moi sous ta roche éternelle!
Filles de Danaüs, cédez-moi vos tourmens:
Oreste peut suffire à tous les châtimens....
Vous m'avez vu tenir la promesse terrible;
J'ai de tant de forfaits fermé le cercle horrible;
J'ai frappé, j'ai rempli mes destins odieux....
Quel crime faut-il donc pour désarmer les dieux?

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

ATTILA,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

SE TROUVE,

A L'ÉTRANGER,

A Bruxelles, chez Lecharlier, libraire; Demat, *idem*.
A Mons, chez Leroux, libraire.
A Liége, chez Mme Collardin, libraire.
A Gand, chez Van der Kerckhove, libraire.

DANS LES DÉPARTEMENS,

A Amiens, chez Allaux, libraire.
A Bordeaux, chez Lawalle jeune et neveu; Gayet aîné, libr.
A Brest, chez Mme Auger et fils.
A Cambrai, chez Aug. Giard, libraire.
A Douay, chez Tarlier, libraire.
A Lyon, chez Targe, libraire; Feverio, *idem*.
A Marseille, chez Camoin frères, libraires.
A Nantes, chez Forest, libraire.
A Rouen, chez Bechet, au Salon littéraire.
A Valenciennes, chez Lemaître, libraire.

Quel est le [illegible]
precéda les jours et les tems! quelle voix
au néant : finis ! dit au monde : commence !
oleil : sois !

Acte 2 scène 3

ATTILA,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. HIPPOLYTE BIS;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE SECOND THÉATRE FRANÇAIS, LE 26 AVRIL 1822.

SECONDE ÉDITION.



PARIS,

BECHET AINÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 57.

A LILLE,
CHEZ LELEUX, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

M. DCCC. XXII.

DE L'IMPRIMERIE DE DAVID,
RUE DU POT-DE-FER, N° 14, F. S. G.

N. B. Les vers marqués par des guillemets ont été retranchés à la représentation pour hâter la marche de l'ouvrage. Un astérisque désigne ceux supprimés par la censure. On a rejeté à la fin de l'ouvrage les vers qui remplacent ceux dont la suppression a été ordonnée.

PERSONNAGES. MM

ATTILA, roi des Huns.	JOANNY.
MÉROVÉE, roi des Francs.	DAVID.
VIGILIUS, ambass. de l'empire d'Orient.	ÉRIC-BERNARD.
MARCOMIR, frère aîné de Mérovée.	ALPHONSE GENIÉS.
MARCUS, fils de Vigilius.	PROVOST.
ARDARIC, roi des Gépides.	AUGUSTE.
GENEVIÈVE.	Mlle GEORGES.
ELPHÈGE, épouse de Mérovée.	Mlle GUÉRIN.
ROIS BARBARES, SOLDATS HUNS.	
GUERRIERS FRANCS, BARDES, etc.	

La scène se passe aux champs catalauniques. Le théâtre représente la tente du roi des Huns, où se trouvent un trophée d'armes, quelques drapeaux et des siéges en bois grossièrement travaillés.

Dans le fond, on voit le camp des Huns, dont les tentes bordent la Marne; et au delà du fleuve, le camp des Francs et des Romains.

ATTILA,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

VIGILIUS, MARCUS.

MARCUS.

Du plus puissant des rois voici donc l'humble tente?
Que la simplicité m'en paraît insultante!
Les chefs qui du tyran guident les légions
Sont gorgés des trésors de trente nations :
Leurs immenses palais, dans leur magnificence,
Rivalisent d'éclat avec Rome et Byzance ;
Leur faste éblouissant fatigue tous les yeux ;
Tandis qu'aux champs gaulois leur maître impérieux,
Des monstres des forêts empruntant sa parure,
Habite avec orgueil sous cette tente obscure,

Et prouve qu'Attila confond, dans son dédain,
Et tout l'or de la terre, et tout le genre humain.

VIGILIUS.

Pourquoi votre courroux, bouillant comme votre âge,
N'est-il froid et muet que pour mon propre outrage?
Ami de Théodose, et son ambassadeur,
A ce rang de mon nom j'ajoute la splendeur;
Et depuis plus d'un mois, refusant de m'entendre,
Attila jusqu'à nous n'a point daigné descendre.
Ainsi, foulant aux pieds les plus augustes droits,
Il me traite, mon fils, comme il traite les rois.
Aujourd'hui cependant, las de son mépris même,
M'honorant tout à coup d'une faveur suprême,
Dans sa tente Attila mande Vigilius;
J'accours, il est absent: c'est un affront de plus.
Eh! que peut respecter un conquérant barbare,
Qui d'un titre effroyable impudemment se pare;
Qui, dès qu'il voit briller une femme à sa cour,
Rugit, et sent du tigre et la rage et l'amour;
Qui croit, dans son coupable et sauvage délire,
Jusqu'aux plaines du ciel étendre son empire;
Qui, le fer à la main, moissonne les mortels;
Insulte au Dieu vivant jusque sur ses autels;
Aux rêves des devins prête une oreille avide;
Quelquefois magnanime, et plus souvent perfide,
Punit l'assassinat de son glaive assassin;
S'apprête à vous frapper quand il vous tend la main;
Pardonne, s'il méprise; immole, s'il estime;

Et, franchissant d'un pas tous les degrés du crime,
N'occupe seul un trône, autrefois partagé,
Que tout couvert du sang de son frère égorgé?

MARCUS.

Oui, voilà le fléau que Dieu, dans sa colère,
Du séjour de la foudre a jeté sur la terre.
Un immense désert suit ses pas dévorans;
Tout périrait sous lui, sans la valeur des Francs.
Ce peuple voyageur, qu'arrête ici sa gloire,
Que poussa vers ces bords le flot de la victoire,
A l'honneur seul pour maître, et pour guide un grand roi,
Mérovée; à ce nom la terre est sans effroi.
Son bras, cher aux humains, à leur cause fidèle,
Suffit pour raffermir le monde qui chancelle.
Quand j'admirai ce prince au palais des Césars,
Sur lui Rome surprise attachait ses regards.
Son air majestueux, sa superbe jeunesse,
Dans ses mœurs je ne sais quelle noble rudesse,
Tout, par une flatteuse et douce illusion,
Semblait rendre à nos vœux César ou Scipion;
En sauvant l'univers, son heureuse vaillance
Saura bien mieux encor prouver la ressemblance.
Il vaincra.

VIGILIUS.

Cependant, s'il ne triomphait pas?
Ce jour doit éclairer le plus grand des combats;
Il faut que tout périsse ou que l'oppresseur tombe,
Mon fils, et le poignard peut seul ouvrir sa tombe.

MARCUS.

Les Français le vaincront : croyez-en leurs exploits.

VIGILIUS.

Les Romains d'Orient l'ont essayé trois fois;
Et trois fois, menaçant l'empire du Bosphore,
Attila nous vendit la paix qui nous dévore.
De la Chine, il s'élance aux bords du Tanaïs;
Vingt peuples sous ses pieds courbent leurs fronts soumis;
Il les arme, il s'avance, il foule avec audace
Les champs de l'Illyrie, et les plaines du Dace,
Et le sol des héros, encore empreint des pas
D'Achille, d'Alexandre et de Léonidas.
Le Danube le voit vainqueur des Thermopyles;
Le Rhin, à son aspect, roule des flots dociles;
Le Germain suit ses lois; tout cède, et devant lui
Peut-être que César, César même aurait fui.
Qui donc nous sauvera, si le fer des batailles
Doit seul hâter pour lui le jour des funérailles?
Serait-ce Mérovée et son peuple naissant,
De Rome en son déclin allié menaçant,
Dont la valeur me plaît, dont le pouvoir me blesse;
Lui qui ne s'éleva que sur notre faiblesse?
De Valentinien seraient-ce les soldats,
Alors que l'aigle pèse à leurs débiles bras?
Ætius, leur consul, est seul digne de Rome.
Mais, pour vaincre Attila, c'est trop peu d'un grand homme.
Théodose le sait; des murs de Constantin
Il commande; et son ordre est celui du destin.

Je vais faire parler et l'empire et le monde ;
Il faut que le tyran m'entende et me réponde.
S'il refuse la paix à la menace à l'or ;
Si vers Rome ou Lutèce il fait un pas encor,
Je le suis, sous l'armure et le nom d'un Gépide,
Dans ce même combat où son malheur le guide.
Comme une tour superbe, au plus fort du danger,
Je le vois qui domine, et fier de l'assiéger,
Vengeur impétueux du Bosphore et du Tibre,
Je le heurte, il s'écroule, et l'univers est libre!

MARCUS.

Retenez, retenez ces transports et ces cris :
Un geste, un mot nous perd.

VIGILIUS.

Connaissez tout, mon fils.
Huit jours sont écoulés depuis que sur ces rives
Ardaric triomphant amena deux captives.
L'une, le front brillant d'audace et de beauté,
D'un auguste bandeau soutenait la fierté ;
Et des abeilles d'or, symbole de puissance,
De la reine des Francs révélaient la présence.
De l'autre, quelques fleurs ornaient les traits touchans;
Sa main tenait encor la houlette des champs;
Bien qu'elle eût pour tout sceptre une arme pastorale,
Peut-être elle éclipsait la majesté royale.
Sereins comme un beau jour, ses yeux, ses chastes yeux
Réfléchissaient l'azur et le calme des cieux.

A son aspect superbe, à sa marche imposante,
Rome, idolâtre encore, ou la Grèce naissante,
Ignorant comme moi sa fortune et son nom,
L'aurait prise à la fois pour Minerve et Junon.
Tout à coup son regard brûle et sur moi s'arrête:
C'est l'éclair prophétique annonçant la tempête;
Et pourtant, à travers ce regard irrité,
Comme un rayon divin, brille encor la bonté.
Je veux fuir, je ne puis. La bergère s'approche,
Et, mêlant la candeur et le charme au reproche,
Son cœur descend ainsi dans l'abîme du mien:
Vous méditez un crime et vous êtes Chrétien!
A ces mots, lentement elle reprend sa place.
Et moi, jusqu'au péril élevant mon audace,
Croyant le camp français rempli de mon dessein,
J'osai, pour retenir le secret dans son sein,
Confirmer à ce peuple, où votre espoir se fonde,
Qu'en ce jour renaîtrait la liberté du monde.

MARCUS.

Mérovée est instruit! Dieu! que m'apprenez-vous!

VIGILIUS.

Cet aveu le contraint à seconder nos coups.

MARCUS.

Qui vous répond de lui?

VIGILIUS.

Le salut de la France

MARCUS.

Quel traité vous unit?

VIGILIUS.

Le plus sûr, la vengeance.

MARCUS.

Quel gage maintiendra ce traité hasardeux?

VIGILIUS.

La haine qu'Attila nous inspire à tous deux.

MARCUS.

Mon père, vous m'aimez, j'ai des droits sur votre ame;
Loin de nous ce complot, cette funeste trame,
Ou de votre pitié j'implore le trépas;
Frappez; à votre honneur je ne survivrai pas.

VIGILIUS.

A sauver les humains faut-il que je renonce!...
On vient : c'est Attila; ma haine me l'annonce.

(Marcus part désespéré à un signe de son père.)

SCÈNE II.

ATTILA, ARDARIC, VIGILIUS, GARDES.

ATTILA, à Ardaric.

Douze jours sans combats apportent trop d'ennui :
C'est le glaive à la main que je traite aujourd'hui.

Dis à l'ambassadeur que la France m'envoie
Qu'il parte, et que mon camp jamais ne le revoie.

VIGILIUS.

L'ambassadeur romain depuis long-temps, seigneur,
D'être admis à vos pieds sollicitait l'honneur :
Il vient pour implorer le repos de la terre.

ATTILA.

L'ambassadeur romain doit attendre, et se taire;
D'autres souffrent l'audace, et moi je la punis.

ARDARIC, à demi-voix.

Prince, cet étranger, ce Franc que tu bannis,
Parle d'un grand secret qu'il s'obstine à t'apprendre;
Dont tes jours.....

ATTILA.

Ardaric, je ne veux pas l'entendre;
Qu'il parte!

ARDARIC.

Eh que veux-tu qu'il redise à son roi?

ATTILA.

Que le destin du monde est de fléchir sous moi.

SCÈNE III.

ATTILA, VIGILIUS, GARDES.

ATTILA, à Vigilius.

Sans doute tu le sais; tous les Romains le savent;
Ætius cependant et ses soldats me bravent.

De la Gaule tremblante imprudens protecteurs,
Ils traînent chez les Francs leurs aigles déserteurs,
Et ravalent si bas la dignité romaine,
Que le Tibre en esclave obéit à la Seine.

VIGILIUS.

Ætius est consul, adoré des soldats,
Et son empereur seul peut désarmer son bras.

ATTILA.

Ah! qu'il s'en garde bien. Tout en vengeant l'empire,
C'est à vaincre Ætius que ma valeur aspire.

VIGILIUS.

Mais pourquoi le combattre? à l'empire allié,
Votre trône, du monde écrase la moitié;
Et vous foulez la Gaule, et vous offensez Rome,
En voulant lui ravir ce présent d'un grand homme;
Et vous avez promis aux Scythes menaçans
De détruire en dix jours ce qu'il prit en dix ans.

ATTILA.

J'y compte; et j'attendais de Rome et de Byzance,
Au lieu d'un vain courroux, quelque reconnaissance.
Ainsi, des empereurs les foudres gronderont,
Si j'ose ici venger leur éclatant affront.
La Gaule était leur bien; mais l'ont-ils conservée?
Est-ce de leur aveu qu'y règne Mérovée?
D'Orléans à Cambrai, de Cologne à Paris,
Sa bannière est debout sur votre aigle en débris.
D'une errante tribu la Gaule est la conquête:
Et quand le déshonneur pèse sur votre tête,

Quand le Franc vous dépouille, au lieu de le punir,
Avec lui, contre moi, vous allez vous unir?
Pour vous, Romains, l'opprobre est donc le bien suprême.
Mais moi je défendrai Rome contre elle-même.

VIGILIUS.

Byzance, en ces débats, garde un profond repos;
Vainement Mérovée appela nos drapeaux.

ATTILA.

Que ce soldat d'un jour a de droits à ma haine!
Il m'attend; il me brave en hardi capitaine;
Et pour avoir vu fuir quelques lâches Romains,
Il croit le sort du monde, et le mien, dans ses mains.
Je briserai bientôt son sceptre et son audace.

VIGILIUS.

Mais ce sceptre est promis à l'aîné de sa race,
Au fougueux Marcomir, qui, des Francs dédaigné,
Tomba du rang des rois sans même avoir régné;
Et qui, dans vos états, traînant son impuissance,
Contre Rome et Lutèce arma votre vaillance.
Ennemi de l'empire, il marche dans vos rangs;
Et non content, seigneur, d'être un jour roi des Francs,
Au trône des Césars il ose aussi prétendre.

ATTILA.

Qu'ont à craindre les rois que je daigne défendre?
Va, ce digne artisan de complots ténébreux
Perd son frère, son peuple, et se perd avec eux.

VIGILIUS.

Rome adopta les Francs; fiers comme nos ancêtres,
Ils semblaient nous offrir des appuis.....

ATTILA.

Dis des maîtres.
Ou Français, ou Gaulois, les soldats de Brennus,
Jusqu'au Tibre étonné jadis sont parvenus;
Et peut-être plus tard leurs neveux intrépides
Iraient graver leur gloire au front des Pyramides.
Sans lendemain pour eux, ce jour, à leurs fureurs
Arrachera l'empire et les deux empereurs.
Reporte en Orient ce que ma voix t'annonce.

VIGILIUS.

Seigneur..... mais si la guerre était notre réponse?

ATTILA.

La guerre!

VIGILIUS.

Si Byzance, en prévenant vos coups,
Avec Rome et Paris s'unissait contre vous,
Peut-être votre front perdrait quelques couronnes.
Pardonnez-moi si j'ose.....

ATTILA.

En effet, tu m'étonnes;
Je t'entends, et tu vis!

VIGILIUS.

Quoi! vous menacez!.....

ATTILA.

Toi!

VIGILIUS.

Vous voyez devant vous l'ambassadeur d'un roi.

ATTILA.

*Ces obscurs souverains qu'un coin du monde encense
Revendiqueraient-ils les droits de la puissance;
Eux, qui n'ont usurpé ses nobles attributs
Que pour me fatiguer à force de tributs?
Ce Valentinien, perdu dans la mollesse,
Aux combats a toujours dérobé sa faiblesse.
Son peuple, dans un camp, ne l'aperçut jamais.
Vil captif d'une femme, esclave en son palais,
De l'empire à sa mère il a jeté les rênes;
Ce fardeau l'accablait; il se plaît dans ses chaînes.
Et ces Romains, jadis forcenés citoyens,
Au lieu de secouer, de briser leurs liens,
Adorant en silence un si honteux servage,
Semblent dégénérer même de l'esclavage.
L'empereur Théodose, en son abaissement,
A su trouver un joug encor plus infamant.
A la honte des rois, des peuples de l'aurore,
Un eunuque préside aux destins du Bosphore,
Crysaphe, que la terre, en son mâle dédain,
Comme un monstre odieux, met hors du genre humain.
Ce même Théodose, en son aveugle rage,
Par des assassinats entretint son courage;
Jaloux de ses guerriers, de ses amis jaloux,

Il frappa comme maître, et frappa comme époux;
Et toujours par le meurtre il obtint la victoire
Sur ses rivaux d'amour, et ses rivaux de gloire.
Voilà, voilà tes chefs dans toute leur grandeur;
Juge alors de quel prix est leur ambassadeur.

VIGILIUS.

Ainsi, vous les perdrez?

ATTILA.

Peut-être le devrais-je;
Mais qu'ils ne craignent rien, mon mépris les protége.
D'ailleurs, le peuple-roi mérite des tyrans;
Je les oublie, et vais exterminer les Francs.
Toi, pars.

VIGILIUS.

J'obéirai, seigneur.....

ATTILA.

A l'instant même.

(Ici entrent Ardaric et Marcomir.)

VIGILIUS.

Je ne puis que fléchir sous votre ordre suprême,
Mais pourquoi refuser un seul jour à mes vœux?

ATTILA.

Téméraire! pourquoi? Je te l'ai dit : Je veux.
L'ambassadeur, soldats, nous quitte avant une heure;
Il ne l'est plus, s'il reste.

VIGILIUS.

(A part.)

Adieu..... Va, je demeure.

SCÈNE IV.

ATTILA, MARCOMIR, ARDARIC.

ARDARIC.

C'est Marcomir; Soissons vient de tomber sous lui.

MARCOMIR.

J'accours, prince, espérant encor vaincre aujourd'hui.

ATTILA.

Français, nous t'attendions à l'heure des batailles;
Quel brave, le premier gravissant les murailles,
Ouvrit à mes soldats le sentier de l'honneur?

MARCOMIR.

Je marchais à leur tête, ils m'ont suivi, seigneur.

ATTILA.

Mon amitié te doit un gage inviolable!
Prends ma main!

MARCOMIR.

Désormais, je suis invulnérable.

ATTILA.

Ami, le croirais-tu? L'ambassadeur romain
Voulait de tes états me fermer le chemin,
Nous ravir les lauriers que notre fer moissonne,
Priver mon front de gloire, et le tien de couronne;

Au trône qui t'appelle, et que tu ressaisis,
Laisser le ravisseur insolemment assis,
Et nous voir démentir, pour plaire au Capitole,
Marcomir sa constance, Attila sa parole.
Mais il sait que demain deux peuples de héros,
Les Scythes et les Francs, confondront leurs drapeaux;
Qu'effaçant des humains la honte héréditaire,
Dans Rome tout en feu nous vengerons la terre ;
Et que Byzance même, en s'écroulant d'effroi,
Ne laissera debout que Marcomir et moi.

MARCOMIR.

Qu'il me tarde d'unir la justice et la gloire,
Les droits de ma naissance et ceux de la victoire.
Arsenne, de mon frère assidu confident,
Qui, pour mieux me servir le flatte en le perdant,
M'apprend que des soupçons, nés parmi les rebelles,
S'attachent aux Français, qui me restent fidèles ;
Et qu'un jour de retard peut les désarmer tous,
Les perdre, ou les forcer à triompher sans nous.
Ordonnez, et ce fer, vengeur de mon injure,
Brisera sans pitié les nœuds de la nature.
Mais bien qu'en les rompant un traître m'ait proscrit,
Je le respecte encor, dans l'objet qu'il chérit.
Ton camp retient, dit-on, son épouse craintive,
Je ne vois plus la reine, et plains ma sœur captive :
Délivre-la, seigneur.

ATTILA.

Penses-tu me fléchir?

MARCOMIR.

Oui, des fers d'Attila j'espère l'affranchir;
Rends-lui la liberté, ses gardes, son cortége.

ATTILA.

Je ne puis.

MARCOMIR.

Avec moi, tout parle pour Elphège,
Sa jeunesse, ses pleurs, ses grâces, sa vertu,
Sa beauté si touchante.....

ATTILA.

Elle est belle, dis-tu?....
Elle est libre!

ARDARIC.

Qu'entends-je?

ATTILA, à part.

Ah! loin de moi ces femmes,
Qui de lâches ardeurs empoisonnent nos âmes;
Qui, dans leur noble germe, étouffent les exploits,
Et domptent d'un coup d'œil le vainqueur de cent rois;
Je n'ai que trop connu leur dangereux prestige!

ARDARIC.

Ainsi donc, tu consens....

ATTILA.

Elle est libre, te dis-je.

Et si les Francs captifs qui protégeaient ses pas
Ont cédé sans combattre....

MARCOMIR.

Ah! tu ne le crois pas!

ATTILA.

Eh bien! que de ton frère ils servent la quérelle.
Plus il est d'ennemis, plus la victoire est belle.

ARDARIC

A ce nouveau pardon mon esprit étonné,
Prince.....

ATTILA.

Je sers ma gloire, et n'ai point pardonné.
J'en atteste, Ardaric, cette femme aux oracles,
Dont je prétends punir les insolens miracles.

MARCOMIR.

Quoi, seigneur....

ATTILA.

Effrayés du sort de mes captifs,
Les Francs, hors de Lutèce erraient à pas craintifs;
Geneviève leur parle, et l'épouvante cesse.
En face d'Attila, rien ne trouble Lutèce,
Quand au fond de l'Asie, où naît l'astre du jour,
On tremble à chaque instant, au bruit de mon retour.
Enfin, elle est ici : libre dans cette enceinte,
De l'espoir de ma chute, elle charme sa plainte.
Un seul de mes regards lui portait le trépas,
Mais ils n'ont point appris à descendre si bas.

Vainement ta pitié s'arrêterait sur elle :
Pour Elphège, ta sœur, réserve tout ton zèle ;
De ses maux passagers va terminer le cours,
Mais Geneviève reste, et reste pour toujours.

SCÈNE V.

ATTILA, ARDARIC.

ATTILA.

Tantôt tu murmurais, explique-toi sans crainte

ARDARIC.

Devant ce Marcomir ta fierté s'est contrainte.

ATTILA.

En effet; et jaloux d'un triomphe de plus,
Ami, j'ai daigné feindre avec Vigilius;
Il croit que ma pitié fera grâce à l'Empire.

ARDARIC.

Mais à le renverser devant toi l'autre aspire;
Les Francs vaincus par Rome ont-ils donc à présent....

ATTILA.

Si Rome en triompha, c'est en les divisant.
Tâchons, en imitant sa prudence élevée,
De rendre Marcomir fatal à Mérovée ;
Ces frères réunis deviendraient dangereux :
Je m'arme de leur force, et la tourne contre eux.

A leur aspect, sans moi, l'Europe eût vu ses maîtres;
Les Romains ne sont plus ce qu'étaient leurs ancêtres:
Vieillis, ils n'ont gardé de leurs mœurs d'autrefois
Qu'une coupable audace à détrôner leurs rois.
Ce délassement seul les distrait de l'étude
Qu'ils font de la bassesse et de la servitude.
La couronne s'égare, et tombe sur les fronts
Que l'encens des Romains souilla de plus d'affronts.
Le soldat, qui la vend à qui se déshonore,
Égorge l'acheteur pour la revendre encore;
Et, grâce au vil trafic de ce trône à l'encan,
On marchande au forum le titre de tyran.
Pour je ne sais quel dieu, quel culte, quelle église,
Byzance, avec fureur, combat et se divise;
Le fanatisme seul y règne; et ces Romains,
Si jaloux autrefois d'opprimer les humains,
Dressent quelques autels, et sapent leurs murailles,
* Gagnent une relique, et perdent des batailles;
* Voilà l'empire! il fut l'effroi de l'univers,
* Il en est la risée, et croule sous ses fers.

ARDARIC.

» Mais la chute de Rome, et celle de Byzance,
» Des Francs, restés debout, accroîtront la puissance;
Et leur roi Marcomir pourra....

ATTILA.

Je le trompais.
Si Rome a mes dédains, ma haine est aux Français.
Et juge si contre eux cette haine est profonde:

* Ils osent conspirer la liberté du monde!
Avec ses vieux soldats, Rome imposante encor
De ce peuple au berceau crut arrêter l'essor;
Mais, tel l'arbre émondé plus fièrement s'élève,
Tels grandissaient les Francs sous le tranchant du glaive.
De leur religion le magique pouvoir
Leur fit présent d'un Dieu, qu'au moins ils peuvent voir:
Ils le trouvent partout; dans les eaux murmurantes,
Dans les âpres rochers, dans les lueurs errantes,
Dans les astres roulans, dans les chênes des bois;
L'aquilon est son souffle, et la foudre sa voix.
Sur le front du soleil ils découvrent sa gloire;
Leur temple est l'univers; leur culte, la victoire;
Et de la vie enfin ce peuple impatient
Combat, le front terrible, et meurt en souriant.
Il est digne de nous. Cette grande journée
Du monde chancelant fixe la destinée.
Le roi des Francs vaincu, je marche sans rivaux:
J'impose à l'Occident un éternel repos.
Refoulons-nous alors vers la Chine tremblante;
Renversons de nos mains sa muraille insolente,
L'empereur et l'empire; et que les mêmes fers,
Joignant un pôle à l'autre, écrasent l'univers.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ELPHÈGE seule.

L'ASTRE adoré des Francs, dans sa course ennemie,
A guidé vers ces bords les brigands de l'Asie.
Mais la vengeance approche, et demain le soleil
Oublîra de marquer l'instant de leur réveil.
Et dans leur camp fatal je me retrouve encore !
Et je dois supplier un tyran que j'abhorre !
Il le faut ; mon orgueil n'a que trop combattu :
Geneviève, tes fers tomberont !

SCÈNE II.

ATTILA, ELPHÈGE.

ATTILA.

Que veux-tu ?
Sans trouble, dans ma tente, oses-tu bien paraître ?
Ne redoutes-tu pas..... Tu devrais me connaître,
Et savoir que fuyant un charme suborneur.....

(A part.)

Mais parle, que veux-tu?.... Qu'elle est belle!

ELPHÈGE.

Seigneur,

C'était trop peu pour vous de délivrer Elphège,
Vous lui rendez encor son valeureux cortége;
Vous voulez que son char de nouveau soit orné
Des pompes dont son rang l'avait environné;
Je suis libre, et je pars; l'autre faveur est vaine,
Je pars seule : des Francs avaient suivi leur reine
Des remparts de Lutèce au camp de mon époux;
Mais, seigneur, s'ils vivaient, serais-je devant vous?
Debout, de tels guerriers seraient peut-être à craindre:
S'ils demeuraient captifs, je ne pourrais me plaindre;
Vos fers enchaîneraient leur essor belliqueux :
Une femme pourtant vous alarme plus qu'eux?

ATTILA.

Geneviève!

ELPHÈGE.

Oui, seigneur, j'ignorais que votre ame,
En bravant tant de rois, s'effrayât d'une femme;
Qu'avec vous le malheur en son obscurité
Pût mériter l'honneur d'être persécuté;
» Hélas, dans vos regards, je lis l'arrêt funeste,
» Je m'éloigne.

ATTILA

Demeure....

ELPHÈGE.

On m'attend, adieu.

ATTILA.

Reste!

ELPHÈGE.

» Pourquoi donc? je suis libre : aux murs sacrés d'Isis
» Tout m'appelle, et ma gloire, et mon peuple, et mon fils.
» Rendez-les-moi, seigneur; de vous croire parjure
» Craignez que mes soupçons ne vous fassent l'injure.
» Quand même votre armée arrêterait mes pas,
» Fidèle à vos sermens....

ATTILA.

Je ne m'en souviens pas.

ELPHÈGE.

O ciel!

ATTILA.

Je dois, je veux punir tant d'artifice.
En me la rappelant, tu sers mal ta complice;
Prêtresse du mensonge, elle en porte le prix,
Ses fers sont ma réponse aux fables de Paris.
Dans ses murs, toutes deux vous luttiez de prodiges;
Toi, par tes vains attraits, elle, par ses prestiges,
D'un éclair de courage enflammant les Français,
Vous berciez leur orgueil du rêve d'un succès.

ELPHÈGE.

Je le promets encor.... Mon âme indépendante,

En méprisant la feinte est sans doute imprudente.
L'Asie a des flatteurs, dont les serviles voix
Nourrissent de poisons la vanité des rois;
L'Empire aussi vous craint, vous hait et vous encense;
Mais j'ai reçu des Francs mon titre et la naissance:
Vous allez les combattre, et vous pourrez juger
Qu'ils ne m'ont point appris à flatter l'étranger.

ATTILA.

Leur insolence au moins t'apprit comme on l'outrage.

ELPHÈGE.

Non; mais j'aime et je hais, comme eux, avec courage.

ATTILA.

C'est donc tout leur orgueil que leur sang t'a transmis.

ELPHÈGE.

Ah! je n'en doute pas devant leurs ennemis!

ATTILA.

Esclave!

ELPHÈGE.

Un roi parjure est-il plus qu'un esclave?
Tes dons, je les souffrais, tes rigueurs, je les brave.
Que dis-je? un sort abject, les fers les plus pesans
Sont plus doux à ce cœur que tes honteux présens.

ATTILA.

Ai-je bien entendu? non je ne puis le croire.
Avant que j'eusse appris mon nom à la victoire,

Celle qui de la terre occupait les regards,
Qui parmi ses aïeux comptait quatre Césars,
Honoria m'offrit son volontaire hommage;
Un anneau, de sa foi vint m'apporter le gage.
J'étais obscur alors; mais du fond des déserts
Mes regards affamés dévoraient l'univers.
Je dédaigne à la fois Honoria, ses charmes,
Sa dot même, l'empire, et je saisis mes armes.
Depuis lors, à mes pieds rampe le genre humain;
Et je subirais, moi, ton superbe dédain!
Ah! lorsqu'on a reçu quelque injure profonde,
Il est doux, je le sens, d'être maître du monde.
Je veux qu'un peuple entier, de la terre effacé,
Atteste que sur lui mon courroux a passé.

ELPHÈGE.

Quel horrible dessein! qui l'inspire?...

ATTILA.

Toi même!

ELPHÈGE.

Moi! quel crime est le mien?

ATTILA.

Malheureuse, je t'aime!

SCÈNE III.

Les Mêmes, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE, plongée dans une profonde extase, vient se placer entre Attila et Elphège.

Révoque en ta bonté tes décrets menaçans,
Dieu, vois les nations et les rois pâlissans.
Dans tes brûlantes mains, qui sèment la tempête,
Retiens l'éclair captif et la foudre muette :
Et comme l'arc-en-ciel, précurseur d'un beau jour,
Fais briller un regard de clémence et d'amour.
Tu parles : des tyrans les lauriers se flétrissent ;
Comme le lys des champs les rois justes fleurissent.
(En voyant Attila.)
Mais où suis-je? C'est toi. Tel le fer des moissons
Renverse les épis de sillons en sillons :
Telle aux mains des Français, dans ses élans rapides,
La hache aux deux tranchans moissonna tes Gépides.

ATTILA.

Les Gépides vaincus?

GENEVIÈVE.

Tu parais interdit.
Tu le savais déjà, je te l'avais prédit.

ATTILA, à part.

En effet?..... et j'hésite à punir? par quel charme
N'ai-je point de rigueurs que sa voix ne désarme.

(Haut.)

De ce bruit mensonger révèle-moi l'auteur,
Ma justice a besoin de frapper l'imposteur ;
Qu'il tombe, je t'absous.

GENEVIÈVE.

Ton bras ne peut l'atteindre.

ATTILA.

Nomme, ou crains Attila.

GENEVIÈVE.

Je ne saurais le craindre.

ATTILA.

Quand tout tremble, quand tout m'admire...

GENEVIÈVE.

Je te plains.
Si le sang des guerriers, le cri des orphelins,
Si les pleurs maternels, les ruines fumantes,
Au seul bruit de tes pas les nations errantes,
Et l'univers sous toi retournant au chaos,
Sont aux yeux fascinés d'héroïques travaux ;
Moi, je n'y vois, hélas! que d'horribles misères,
Les vaincus, quels qu'ils soient, ne sont-ils pas tes frères?

ATTILA.

Je suis seul, sans parens. Dès qu'il m'ose braver,
Tout peuple doit périr : les Francs vont le prouver.

GENEVIÈVE.

Du sang des malheureux quelle soif te dévore?

ATTILA.

Lorsqu'on ne me craint pas, je veux que l'on m'abhorre.

GENEVIÈVE.

A tes souhaits mon cœur me défend d'obéir ;
Mais je te haïrais, si je pouvais haïr.

ATTILA.

Crois-tu donc qu'Attila fait des menaces vaines?
Résiste encor, tu meurs ; fléchis, je romps tes chaînes.
Qui t'a parlé? réponds.

GENEVIÈVE.

Quel est le roi des rois,
Qui précéda les jours et les temps? quelle voix
Dit au néant : Finis! dit au monde : Commence!
Au soleil : Sois! d'un souffle harmonieux, immense,
Qui féconda les champs, peupla d'êtres divers
Et la terre déserte, et l'abîme des mers ;
Qui, dans la fange même appelant la pensée,
Vit cette fange inerte, immobile, glacée,
S'éveiller, se sentir, jeter les yeux sur soi,
Et marcher à ces mots : Sois homme, et lève toi!
En tous temps, en tous lieux, qui frappe nos oreilles,
Nos regards, tous nos sens, de constantes merveilles?
Quel frein retient captif ce soleil radieux
Qui nous dévorerait s'il échappait des cieux?
Qui fait rouler les flots et le torrent des âges,
Mugir les aquilons et gronder les orages?
Pour rappeler sa force à l'orgueil des pervers,
Quelle main tout à l'heure a pesé l'univers ;

Renversé sous nos yeux tant de cités célèbres,
D'astres inattendus parsemé les ténèbres,
Et trouvé plus léger le globe des vivans
Que la paille qui fuit sur les ailes des vents?
Eh bien, c'est cette main, prodigue de miracles,
Qui même dans les fers me traça ses oracles;
C'est l'appui du malheur, c'est mon maître et le tien,
L'arbitre des combats et le Dieu du chrétien!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ARDARIC, GARDES.

ARDARIC.

Ton courage sommeille, et l'univers respire;
Le dirais-je? les Francs t'en disputent l'empire
Quinze mille guerriers, mes sujets, tes soldats
Sont morts.

ATTILA.

Il est donc vrai!

ARDARIC.

Surpris dans l'ombre, hélas!
Aux faibles murs de Reims, qu'ils ne purent défendre,
Ils sont morts, appelant pour consoler leur cendre
Le sang, le fer, la flamme et le fléau de Dieu;
En expirant, tel fut leur dernier cri d'adieu.
Du vainqueur d'un moment pour tempérer la joie,

Seigneur, à ma vengeance abandonne une proie,
Le captif qu'en tes mains livre la trahison.

ATTILA.

Quel est-il?

ARDARIC.

On se tait sur son rang et son nom.
Long-temps sur l'autre rive, insolemment tranquille,
Il s'arrête, et nos dards le trouvent immobile.
Mais ses gardes, soudain, d'un choc impétueux,
Dans la Marne, vers nous l'entraînent avec eux :
Il résiste, il combat; l'onde au loin se colore;
De son fer qui se brise il se défend encore,
Et, si sa force éteinte eût secondé son cœur,
De ses gardes peut-être il demeurait vainqueur.
J'ignore quel espoir dans ton camp les amène ;
Mais en touchant ces bords ils nommèrent Arsenne,
Ce Franc qui, tu le sais, veut Marcomir pour roi;
Le reste est un secret qu'ils n'apprendront qu'à toi.

ATTILA.

Tu demandes du sang pour venger tes Gépides;
(Aux gardes.)
Soldats, à l'instant même, immolez ces perfides,
Qui pour vendre leur chef désertent leur pays.
Et puisqu'en leurs complots, trop long-temps impunis,
Ils semblaient espérer Attila pour complice,
(En remettant son glaive aux gardes.)
Que ce fer les détrompe et serve à leur supplice.
Allez!

(Les gardes sortent.)

ARDARIC.

Qu'ai-je entendu, Seigneur?

ATTILA.

Ma volonté.

ARDARIC.

Le captif.....

ATTILA.

Son courage obtient sa liberté.

ARDARIC.

Tu n'apaiseras point ici le cri des braves,
Ni le sang des héros par le sang des esclaves.

ATTILA.

M'as-tu vu quelquefois dévorer des affronts?
Parle.. Alors que crains-tu? bientôt nous combattrons;
A tes ressentimens je promets le pillage,
Les vierges de Lutèce, et dix jours de carnage.
Tandis qu'à mes genoux va tomber le captif
Sur les tentes des Francs porte un œil attentif.
Si quelque cri de guerre osait s'y faire entendre,
Ils n'auront point, crois-moi, l'ennui de nous attendre.

(A Elphège et à Geneviève qui s'éloignent.)

Voici l'étranger, sors!... et vous deux, demeurez.

SCÈNE V.

ATTILA, MÉROVÉE, GENEVIÈVE, ELPHÈGE,
GARDES.

ATTILA, à Mérovée.

Approche.

ELPHÈGE, tombant sur un siége et d'une voix étouffée.

Mon époux! Je me meurs!

GENEVIÈVE, également à voix basse, et en montrant le ciel.

Espérez!

ATTILA.

Qui vois-je?

MÉROVÉE.

Un ennemi.

ATTILA.

Je ne veux pas te croire.
Tous deux d'un sang illustre, épris tous deux de gloire...

MÉROVÉE.

D'un sang illustre, moi! Quel en est le garant?

ATTILA.

Ton combat. La valeur marque le premier rang.

MÉROVÉE.

Si des rois elle était l'exclusif apanage,
Tous les Francs régneraient.

ATTILA.

Tous auraient ton courage!
Leur nocturne combat m'en a mal convaincu.

MÉROVÉE.

Ils t'en convaincront mieux lorsqu'ils t'auront vaincu.

ATTILA.

Tu me menaces, toi, qui sors de la poussière!

MÉROVÉE.

Moi, soldat, je défends l'honneur de ma bannière.

ATTILA.

Pourquoi donc en mes mains des Francs t'ont-ils livré,
Si ton rang est obscur et ton nom ignoré?
J'ai trop tôt sur leurs fronts fait tomber ma justice:
Mais comme les complots elle atteint l'artifice;
Songe avant d'achever ce fatal entretien,
Que leur sang fume encore et demande le tien.

(Effroi d'Elphège remarqué d'Attila.)

MÉROVÉE.

Leur crime, de mon sort te rendrait-il l'arbitre?
Tu prétends disposer de mes jours; à quel titre?
Fus-je assez malheureux pour naître en tes états;
M'as-tu vaincu jamais au milieu des combats;
T'ai-je vendu ma foi, ma liberté, ma vie?
Tu crois qu'un nom fameux peut seul armer l'envie;
Les complots des pervers menacent tous les rangs,
Et ne s'arrêtent point sur la tête des grands.
Ils n'étaient pas Français, mes lâches adversaires;
* C'étaient des alliés, des soldats mercenaires,
Dont je devais la haine à ma juste rigueur:
Ils cherchaient le pillage, et je cherche l'honneur!

ATTILA, à part.

Plus j'écoute ce Franc, plus je regarde Elphège,
Et plus mon cœur se livre au soupçon qui l'assiége.

(Haut.)

Reine, si de ton front j'interroge l'effroi,
Il me dit que la feinte est au-dessous de toi;
Quel est cet étranger? parle, je te l'ordonne.

ELPHÈGE, plus troublée.

Seigneur....

ATTILA.

S'il t'intéresse, Attila lui pardonne;
Il veut tromper; mais toi, qui jamais ne trompas,
Tu vas nommer.....

ELPHÈGE, hors d'elle-même.

Seigneur, je ne le connais pas.

ATTILA.

(A part.)

Tu ne le connais pas! Je perce le mystère.

(Haut.)

Ce doit être sans doute un sujet bien vulgaire,
Un soldat bien obscur, puisqu'au sein des hasards,
Il n'a pu mériter un seul de tes regards.

MÉROVÉE.

L'ennemi d'assez près, du moins, me vit paraître,
Pour qu'à jamais ses yeux puissent me reconnaître.

ATTILA.

Des Francs, le fol orgueil perce dans ses discours;
Presque toujours vaincus, ils menacent toujours.
Tel Clodion....

MÉROVÉE.

Arrête, et respecte un grand homme,
Qui long-temps avant toi brisa le joug de Rome,
Sut venger les affronts des peuples et des rois,
Et du monde opprimé reconquérir les droits.

ATTILA.

Un tyran est toujours loué de son esclave;
Ainsi, tu vanterais l'insensé qui me brave,
Ce Mérovée....

MÉROVÉE.

Il vit, il peut te résister.
Mais Clodion est mort; tu le dois respecter.
C'est encore avant toi que ce chef magnanime,
Debout, sur son esquif, du Rhin franchit l'abîme,
Et parut en vainqueur au milieu des Gaulois;
Ils attendaient ses fers, il leur donna des lois.

ATTILA.

Epargner des vaincus, c'est prouver sa faiblesse;
Descendre à leur néant, c'est flétrir sa noblesse.

MÉROVÉE.

Attila!

ATTILA.

Clodion, malgré tous ses hauts faits,
Mendia des Romains une honteuse paix.

MÉROVÉE.

Attila!.....

ATTILA.

Contre moi quelle fureur t'emporte?
Mesure ta faiblesse et mon pouvoir.

MÉROVÉE.

N'importe.

ATTILA.

Les Francs déshonorés, vaincus.....

MÉROVÉE.

N'achève pas,
Te dis-je!

ATTILA.

Que veux-tu, malheureux?

MÉROVÉE.

Ton trépas.
Qu'on me rende mon glaive, et bientôt ta furie
Cessera d'outrager mon père et ma patrie.
Tu vois le roi des Francs, le fils de Clodion!

ATTILA, froidement.

Je savais le moyen de t'arracher ton nom.

MÉROVÉE.

Elphège!

ELPHÈGE, s'avançant vers Mérovée.

Cher époux, que d'infortune!

ATTILA, l'arrêtant.

Reine!

ELPHÈGE.

Ciel!

MÉROVÉE.

Le sang du vainqueur du moins rougit ta chaîne.
Mais moi, qu'on a trahi pour plaire à Marcomir,
De ce sang odieux je n'ai pu me couvrir.
(A Attila.)
Puisque mon nom pour toi cesse d'être un mystère,
Je reprends avec lui mon rang, mon caractère,
La fierté qui convient aux guerriers malheureux :
La terre nous écoute et juge entre nous deux.
Crois-tu tous les humains créés pour l'esclavage ?
Crois-tu les Francs surpris de ta valeur sauvage?
Crois-tu, comme le Ciel, ordonner de leur sort?
Crois-tu, dis-moi, crois-tu qu'ils redoutent la mort?
Que veux-tu donc? périr, ou régner sur des tombes,
Car nous l'avons juré : nous tombons, ou tu tombes.

ATTILA.

Malheur aux Francs! quand même ils vaincraient aujourd'hui,
Un homme tel que moi perd le monde avec lui.
Mais tu ne verras point ma chute ou ma victoire.

ELPHÈGE.

C'en est donc fait!

GENEVIÈVE.

Poursuis, mets le comble à ta gloire :
Ta ruine est jurée; un poignard assassin
Doit, au prochain combat, s'enfoncer dans ton sein;
(En montrant Mérovée.)
Il t'en instruit, te sauve, et toi tu te disposes
A lui donner la mort; donne-la, si tu l'oses ___

ATTILA.

Un Sicambre peut-il s'élever jusque-là?

MÉROVÉE.

Oui, je suis Mérovée, et je sauve Attila.
De mon ambassadeur toi-même as dû l'apprendre.

ATTILA.

Tu ne demandes pas si j'ai daigné l'entendre?
Mais ma chute rangeait l'univers sous ta loi.

MÉROVÉE.

Combattre en assassin n'est pas combattre en roi.

ATTILA.

Qui trama?....

MÉROVÉE.

Je ne sais.

ATTILA.

Le coup part de Byzance.
Les lâches! ton trépas servirait ma puissance;
Cependant dis un mot, et loin de tes états
Je cours porter la foudre et l'horreur des combats.
Sois roi, sois libre; ainsi j'honore le courage.
Mais il faut qu'à l'instant ta voix me rende hommage;
Dis : Je suis vaincu.

MÉROVÉE.

Moi!

ATTILA.

Tu l'es, tu dois fléchir.

MÉROVÉE.

Prends ton fer, rends-le mien; et fais-m'en convenir.

ATTILA.

(A part.)

Son indomptable orgueil m'était connu d'avance,
Et je ne craignais rien de ma reconnaissance.

(Haut.)

Tu resteras captif.

MÉROVÉE.

Sous des fers étrangers
Le Franc garde l'honneur, et les trouve légers.

ATTILA.

(En désignant Mérovée et Elphège.)

Sors à l'instant. Soldats, séparez ces esclaves.

SCÈNE VI.

ATTILA, GENEVIÈVE.

ATTILA.

Geneviève, où sont donc ces magiques entraves,
Ces héros qui devaient m'arrêter aujourd'hui?
Aux Francs abandonnés reste-t-il quelque appui?
» Leur reine vient briguer l'honneur de ma tendresse;
» Des fils de Clodion ma fortune est maîtresse;
» L'un marche sous ma loi, l'autre porte des fers;
» Voilà tous leurs succès; voilà tous mes revers.

Enfin malgré ta fourbe et la fourbe romaine,
Mes pas vont retentir aux rives de la Seine ;
Tes oracles, dit-on, la défendent; j'y cours.

GENEVIÈVE.

Tu ne verras jamais le fleuve aux cent détours.

ATTILA.

Je te comprends : tu crois qu'affamé de carnage,
Qu'oubliant les Romains, et sourd à ton présage,
De leur ambassadeur je recevrai la mort :
J vais l'interroger; c'est te dire son sort.
C'est alors seulement que nos flèches oisives
De la Seine orgueilleuse iront chercher les rives,
Et que ce fer jaloux d'ensanglanter son cours.....

GENEVIÈVE.

Tu ne verras jamais le fleuve aux cent détours.......

ATTILA.

J'y serai dès demain : demain sur son rivage
La torche, en traits de feu, marquera mon passage.
Charge tes Francs, ton Dieu, d'en garder le chemin :
Ils m'y rencontreront les armes à la main.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

GENEVIÈVE, seule.

Jérusalem naissante, amour de ma jeunesse,

Quand te retrouverai-je, ô ma chère Lutèce?
Quand voguerai-je encor, sur ton fleuve enchanteur,
Du mont Valérien à l'île du Pasteur?
» Pourrai-je de nouveau parcourir tes montagnes,
» De mes troupeaux errans animer tes campagnes,
» Et faire retentir tes bois silencieux
» Des chants qu'au roi-prophète enseignèrent les cieux?
J'étais libre autrefois, et je suis prisonnière;
Le pauvre, avec ses maux, m'attend dans sa chaumière.
Depuis dix jours, hélas! de misère affaibli,
Il souffre en m'accusant d'un homicide oubli:
Il s'écrie, il m'appelle, il meurt; je suis absente!
Que cet affreux penser rend ma chaîne pesante!
Dieu, qui de traits de flamme arme ma faible voix,
Pour jeter des lueurs dans l'avenir des rois;
Qui livre à mes regards les secrets les plus sombres,
Du doute sur mon sort laisse flotter les ombres;
Je n'en bénis pas moins d'avance ses décrets.
Si je meurs loin de toi, Lutèce, mes regrets
Jusqu'à tes bords absens iront se faire entendre.
Avec mes derniers vœux, daigne accueillir ma cendre,
Et que ta piété m'impose un doux fardeau,
En élevant la croix sur mon humble tombeau.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARDARIC, VIGILIUS, *enchaîné;* GARDES.

VIGILIUS.

JUGE enfin d'Attila par ces indignes chaînes!

ARDARIC.

Devant moi ta colère et tes plaintes sont vaines.
Je révère en mon maître un instrument du ciel,
Je braverais ses lois s'il n'était qu'un mortel.

VIGILIUS.

Eh quoi! lorsqu'au mépris d'un rang, d'un titre auguste...

ARDARIC.

Tout ce qu'il fait est bien, tout ce qu'il veut est juste.

VIGILIUS.

O Dieu, contre un tyran seconde ma fureur!
(A part.)
Change, change ces fers en un glaive vengeur!

ARDARIC.

Insensé! ma pitié croît avec ton audace.

Est-ce bien Attila que ton néant menace?.....
Mais dis? pour le frapper du glaive ou du poignard,
Ne te faudrait-il pas soutenir son regard?
Ses yeux chargés d'éclairs, son front ceint de nuages,
Depuis quelques instans glacent tous les courages.
» Tout à l'heure un roi scythe ose arrêter ses pas :
» Permets-moi, lui dit-il, de revoir mes états.
» Ce sont les derniers mots que sa bouche prononce.
» Le maître a répondu ; la mort est sa réponse.
Il va paraître. Adieu. Je te laisse et te plains.

SCÈNE II.

ATTILA, VIGILIUS.

VIGILIUS.

Vigilius captif veut, au nom des Romains.....

ATTILA.

Que me fait ton pays et comment tu te nommes?
Mes sujets sont partout où se trouvent des hommes.
Je te donne des fers, de même j'aurais pu
Charger ton bras d'un sceptre incessamment rompu.
Celui de tes Césars.

VIGILIUS.

Des Césars!..... Quel langage!
Lorsque le chef des Francs vous portait quelque ombrage,

Vous les laissiez au trône; il tombe dans vos fers,
Vous ne le craignez plus; vous bravez l'univers.
Mais pourquoi vos soldats, d'une main sacrilége,
M'osent-ils enchaîner comme l'époux d'Elphège?

ATTILA.

Mais pourquoi dans mon camp t'ont-ils retrouvé, toi,
Lorsque d'un prompt départ je t'imposai la loi?

VIGILIUS.

Sous le poids de ces fers je n'ai rien à t'apprendre.

ATTILA.

Moi j'écoute, et, crois-moi, ne me fais pas attendre.

VIGILIUS.

Le combat qui nous sauve ou nous perd sans retour
Doit immortaliser et ces lieux, et ce jour;
Tu me l'as dit.

ATTILA.

Eh bien!

VIGILIUS.

J'en attendais l'issue.

ATTILA.

Quelle trame! mais seul tu ne l'as pas tissue!

VIGILIUS.

D'un retard innocent que peut-on soupçonner?

ATTILA.

Traître, tu ne restais que pour m'assassiner.

VIGILIUS.

Tu veux que tes fureurs paraissent légitimes ;
Mais du moins, pour me perdre, invente mieux mes crimes.

ATTILA.

Ton juge est Attila, ne va pas l'oublier.
Qui désire ma mort?

VIGILIUS.

L'univers tout entier.

ATTILA.

Je vois qui t'acheta, ton orgueil le désigne ;
C'est Théodose !

VIGILIUS.

Lui, complice?

ATTILA.

Il en est digne.
Ah! depuis trop long-temps les empereurs romains
D'un poignard tout sanglant déshonorent leurs mains :
C'est leur sceptre.

VIGILIUS.

Crois bien que si j'étais coupable,
Que si d'un crime heureux ce bras était capable,
Et qu'un roi l'eût guidé, j'ignorerais son nom.

ATTILA.

Parle, parle, il est temps, la foudre approche.

VIGILIUS.

Non.

ATTILA.

Sais-tu quel sang, quels jours ton silence hasarde?

VIGILIUS.

Qu'importe!

ATTILA.

A moi, soldats!

SCÈNE III.

Les Mêmes, MARCUS, *entouré de gardes portant le glaive nu.*

ATTILA.

Misérable, regarde!

VIGILIUS.

Ciel, Marcus!

ATTILA.

C'est ton fils! sous tes yeux effrayés
Sa tête, dans l'instant, va rouler à tes pieds.
Gardes!.....

VIGILIUS.

Arrête.

ATTILA.

Parle.

VIGILIUS.

Oui, triomphe, barbare,

Je suis à tes genoux; la nature m'égare.
Apprends.....

MARCUS, s'élançant au-devant de son père.

Ne parlez pas.

VIGILIUS.

Qu'exigez-vous, mon fils?

ATTILA.

Sauve ses jours.

MARCUS.

Sauvez votre gloire!

VIGILIUS.

A quel prix?
Mon silence vous frappe, et je pourrais me taire.

ATTILA.

C'est trop tarder. Soldats!...

MARCUS, sous les glaives.

Ne parlez pas, mon père!

VIGILIUS.

Oui, j'avais conspiré le salut des humains;
Cet aveu te suffit: tu sais tous mes desseins.
Mais ce fils vertueux, que ta fureur opprime,
Où je voyais l'honneur, n'avait vu que le crime;
Il défendait tes jours, le feras-tu périr?

ATTILA.

Gardes, retirez-vous.

VIGILIUS, *se levant.*

Je suis prêt à mourir.

ATTILA.

Crois-tu qu'un sang abject suffise à ma vengeance?
Traîne encor quelques jours ta honteuse existence.
Au palais des Césars, esclave, annonce-moi;
J'y vais aller punir ton empereur et toi.
(*Aux gardes.*)
Vous, surveillez ses pas jusqu'aux champs d'Illyrie.

MARCUS.

O clémence insultante! O jeunesse flétrie!

VIGILIUS.

Quoi! vous m'êtes rendu, mon fils, et vous pleurez!

MARCUS.

Mon père, en me sauvant, vous nous déshonorez.

SCÈNE IV.

ATTILA, GARDES.

ATTILA.

Alors que je déchire une trame perfide,
Que de mes mains je brise un poignard parricide,
Quand du ressentiment qui bouillonne en mon sein,
Ma raison me rend maître, et devant l'assassin,

Se peut-il que mon âme, au trouble abandonnée,
Craigne de voir finir trop tard cette journée?
Quel oracle funeste agite mon repos?
Geneviève.... j'entends, j'entends encor ces mots:
Les temps sont accomplis; la justice suprême
Et tout le genre humain te frappent d'anathème;
Tu crois éterniser ta vie et tes grandeurs,
Encore un pas, tu fuis; encore un an, tu meurs!...
Pour la première fois l'avenir m'importune.
Hommages des mortels, faveurs de la fortune,
Peuples, royal bandeau par le sang achetés,
Bonheur, plaisirs si courts, si rarement goûtés;
Succès toujours croissans, gloire toujours nouvelle,
Tout n'est qu'illusion : la mort seule est réelle!
Non, non, je ne crains pas un revers, ni la mort;
Le sort commande au monde, et je commande au sort.
Ce n'est point la bergère au sinistre présage,
Qui peut-être un instant fit pâlir mon courage;
Elphège!... quelle honte et quel égarement!
Je vais encor la voir; mais pour un seul moment.
Sur la terre il n'est rien que ce cœur ne haïsse;
Attila reparaît : que le monde frémisse!

SCÈNE V.

ATTILA, ELPHÈGE.

ELPHÈGE.

Qu'ordonnes-tu, seigneur? tu veux que dans le deuil,

Presque jusqu'à tes pieds j'abaisse mon orgueil.
Mes pleurs disent assez si ma peine est amère;
Mon fils depuis dix jours appelle en vain sa mère.
Je l'entends, je le vois, gémissant, éperdu.....
Je meurs, prince, je meurs, s'il ne m'est pas rendu!

ATTILA, à part.

» La douleur dans ses traits répand de nouveaux charmes;
» Je la trouve plus belle au milieu de ses larmes;
» Et les feux renaissans qu'allument tant d'appas.....
» Non, je ne l'aime plus..... Attila n'aime pas.
(Haut.)
Tu peux partir.

ELPHÈGE.

Qu'entends-je? ô mon fils, ô tendresse!
Ah! ma reconnaissance.....

ATTILA.

Arrête; elle me blesse.
Trop de joie est funeste au sortir d'un revers;
D'ailleurs songe au captif que je garde en mes fers!..

ELPHÈGE.

Prince, ne souille point ta gloire par un crime.
Tout à l'heure, à nos yeux, ton dédain magnanime
Loin de ton assassin écarta les bourreaux:
C'est plus qu'agir en roi, c'est punir en héros.
Voudras-tu, ternissant une action si belle,
Retenir mon époux qu'une troupe rebelle
En tes puissantes mains a lâchement jeté?
Non, tu ne le veux pas; rends-lui la liberté;

Permets qu'en t'admirant son peuple le revoie.

ATTILA.

Pour sortir de mon camp il lui reste une voie,
Une seule, il le sait.

ELPHÈGE.

Pour mon époux, seigneur,
Il n'en est qu'une aussi : c'est celle de l'honneur.
S'il venait réclamer sa liberté ravie ;
S'il disait : Attila, je t'ai sauvé la vie,
Tes fers chargent mon bras, tu ne m'as point vaincu ;
Brise-les, tu le dois ! que lui répondrais-tu ?

ATTILA.

Malheur à ton époux, s'il tenait ce langage !
D'un vain reste d'estime une insulte dégage ;
Et je saurais punir en vainqueur irrité,
Un esclave insolent, un captif révolté.

ELPHÈGE.

Il n'est pas ton captif, il n'est pas ton esclave.

ATTILA.

Qu'importe ce qu'il est : je punis qui me brave.

ELPHÈGE.

Et tu punis aussi qui conserva tes jours ;
Impitoyable roi, tu punis donc toujours ?

ATTILA.

Toujours lorsque je hais, toujours lorsqu'on m'offense.
Pourquoi de Mérovée embrasser la défense ?

Quels peuples sont à lui, quel palais est le sien?
Il dépouilla son frère.

ELPHÈGE.

Et qu'as-tu fait du tien?...

ATTILA.

Tu ne partiras plus.

ELPHÈGE.

Peux-tu me le défendre?

ATTILA.

Tu resteras, te dis-je, et tu dois me comprendre.

ELPHÈGE.

Noble héros, que j'aime autant que mon pays,
Toi qui m'ornas d'un sceptre, et m'enrichis d'un fils,
La mort seule éteindra notre flamme si pure,
C'est devant Attila que ma foi te le jure!

ATTILA.

Ton cœur lui reste encor.

ELPHÈGE.

Toi seul peux en douter!

ATTILA.

C'est son arrêt fatal que tu viens de porter.

ELPHÈGE.

Mérovée!..... Ah! du moins ta fureur qui le tue
D'cnnemis odieux délivrera sa vue;

Et je ne peux te fuir par les mêmes chemins :
N'es-tu donc généreux qu'envers des assassins?

ATTILA.

Des discours insolens, ou de trompeuses larmes,
D'un sexe faible et vain, voilà les dignes armes.
Ne force point ma haine à t'offrir un trépas,
Que ta fierté demande et ne désire pas.
Je te laisse, je vole où mon courroux m'appelle,
Où le fer doit punir tout un peuple rebelle;
Pour toi, fléchis ou meurs : c'est l'arrêt du destin.
Je cours vaincre; choisis!

(Il sort.)

ELPHÈGE.

Mon fils est orphelin!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ATTILA, ARDARIC.

ATTILA.

D'UN oracle, on a cru m'opposant la chimère,
Que je redouterais le ciel plus que la terre;
Que je chancellerais sur mon char triomphal;
On l'a dit; je réponds. Entends-tu ce signal
Que la Marne en tremblant répète et nous renvoie?
Il appelle au combat.

ARDARIC.

Tout palpitans de joie,
Tes soldats, fatigués d'un flétrissant repos,
Agitent dans les airs leurs glaives, leurs drapeaux;
Et de leurs souverains la phalange éclatante
Du héros qui les guide environne la tente.

ATTILA.

Ils vont me voir.

ARDARIC.

Dès lors ils vaincront. Mais, seigneur,
Qui de garder ce camp ose briguer l'honneur?
Est-ce bien Marcomir, qui déjà parle en maître,
Qui marche avant les rois, lui qui ne doit pas l'être;
Lui qui, traître une fois, peut mille fois trahir.....

ATTILA.

Il commande en mon nom; tout lui doit obéir.
Cesse de soupçonner la foi de ce transfuge;
Il n'a dans l'univers que mon camp pour refuge;
Du trône qu'il convoite il s'est déshérité :
Sa honte me répond de sa fidélité.
D'une ombre de pouvoir acceptant l'avantage,
Qu'est-il donc en effet? un volontaire otage,
Qui de ses partisans me garantit la foi,
Un sujet que je pousse au meurtre de son roi.

ARDARIC.

De la vengeance enfin si l'heure est arrivée,
Est-ce à d'autres que nous à punir Mérovée?

ATTILA.

Je l'avoûrai; ce prince, invincible au malheur,
A trouvé je ne sais quel appui dans mon cœur.
Tous les rois, qu'en son cours renversa ma fortune,
* M'ont rendu leur bassesse à jamais importune.
Les armes à la main ils reçurent de nous
Et l'opprobre, et les fers, et la mort à genoux :

Les lâches! en mourant ils me louaient encore.
De haïr Attila le roi des Francs s'honore;
Il le dit.

ARDARIC.

L'insolent! Et tu lui sers d'appui!

ATTILA.

Si j'étais son captif j'agirais comme lui,
Et saurais dans les fers porter mon diadème.
Faut-il qu'aux yeux des Francs je l'immole moi-même;
Que, d'un sang révéré défiant le pouvoir,
Contre son meurtrier j'arme leur désespoir?
Ami, contentons-nous de dompter leur vaillance
Et tandis qu'en leur camp nous détruirons la France,
Marcomir, dans le mien, ministre de la mort,
D'un rival qu'il déteste accomplira le sort.
Il le déchirera de ses mains sanguinaires;
Il n'est point de pitié dans la haine des frères.

ARDARIC.

Seigneur, et s'il l'épargne?.....

ATTILA.

Il ne le pourra pas.
Lorsque le camp français croulera sous mes pas,
Quand ma main au repos, hélas! sera réduite,
Reviens; à Marcomir peins mon armée en fuite;
Pour arrêter son peuple et m'en rendre vainqueur,
Dis-lui que du captif il faut percer le cœur;
Eteindre dans son sang une révolte altière,

Et de sa tête enfin couronner ma bannière.

ARDARIC.

Penses-tu qu'à la fois docile et furieux?....

ATTILA.

Tout forfait est facile aux cœurs ambitieux.

ARDARIC.

Mais, seigneur, s'il soupçonne un piége, un stratagème?

ATTILA.

Soudain, qu'avec son frère il périsse lui-même!

(Aux gardes.)

Les chefs peuvent entrer.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARCOMIR, FOULE DE ROIS BARBARES ET GUERRIERS HUNS.

ATTILA.

Intrépides soldats,
Vainqueurs de tant de rois, et sous tant de climats;
Vandales, dont l'armure et le sombre visage
Sont encor tout couverts des cendres de Carthage;
Hérules, Marcomans, Scythes, nobles rivaux,
Qui n'avez qu'un seul maître, et n'avez plus d'égaux,
Vous me connaissez tous, et je sais qui vous êtes.
Les périls sont vos jeux; les combats sont vos fêtes;
Vos plaisirs, le carnage; et vos trésors, du fer:

Lui seul peut aujourd'hui payer l'affront d'hier.
Dans le palais d'Odin, quinze mille Gépides
Ont soif de la vengeance, et leurs coupes sont vides.
Les Francs, que protégeaient les ombres de la nuit,
Les égorgèrent tous. Mais enfin le jour luit!
Le soleil avec nous marche d'intelligence,
Nous savons où frapper : braves amis, vengeance!
Des deux peuples rivaux réunis contre nous,
Un seul, hélas! un seul est digne de vos coups.
Ces Romains, à la honte incessamment fidèles,
Voyez-les; la terreur leur a prêté des ailes.
Pour éviter la mort qui s'attache à nos traits,
Des monts vierges encor ils vont tenter l'accès;
Et cherchant vers le ciel des routes inconnues,
Pour mieux nous échapper, se cacher dans les nues.
Aux rivages gaulois, comme aux champs byzantins,
Partout je les vainquis, sans les avoir atteints;
Et de la gloire encor s'ils tentaient la carrière,
Pour fuir, ils attendraient à peine la poussière
Qu'au signal du combat nos coursiers belliqueux
D'un pied impatient font voler devant eux.
C'est à toi, Marcomir, à toi que je confie
La garde de ce camp, ta seconde patrie,
Et le sort du captif dont le front criminel
Osa priver le tien du bandeau paternel.
Qu'il porte au moins tes fers, s'il portait ta couronne;

(A voix basse.)

Et si ce n'est assez, tu peux vouloir : ordonne.

(Aux Huns.)

Pour nous, voici le jour qui, vingt ans souhaité,
Donne au vainqueur le monde et l'immortalité.
C'était pour triompher de ces Francs intrépides
Que nous avons franchi les Palus-Méotides.
De nos frères surpris rappelons-nous le sort;
Le sang venge le sang, la mort punit la mort.
Armons-nous de fureur. Meure dans l'infamie
Qui ne me suivra point sur la rive ennemie!
Périsse l'imprudent, qui, rebelle à ma loi,
Oserait y paraître un moment avant moi!

SCÈNE III.

MARCOMIR, *seul.*

Jusqu'au trône bientôt la fortune m'élève,
Sans que la mort des Francs vienne rougir mon glaive;
Dès long-temps les Romains ramperaient sous nos pieds,
Si le fer d'Attila ne les eût oubliés.
Mais les Français, hélas! vont braver l'invincible:
La fuite, à leur valeur, est un crime impossible.
Ils mourront!.. Ah! plutôt, sauvez-vous dans mes bras.
Non, vous pleurez mon frère, et volez au trépas!
Cette image me rend à toute ma colère:
Toi seul es criminel, traître qui fus mon frère;
De ton juge irrité, l'ordre t'appelle ici.
Viens, Mérovée, accours.

SCÈNE IV.

MÉROVÉE, MARCOMIR.

MÉROVÉE.

Que veux-tu? me voici.

MARCOMIR.

Son audace une fois connaît l'obéissance.

MÉROVÉE.

Quel accueil, juste ciel, après deux ans d'absence!

MARCOMIR.

D'absence? dis d'exil. Mais qui l'a supporté?

MÉROVÉE.

Je ne t'ai point banni, prince, tu m'as quitté.
Nos nœuds furent toujours présens à ma mémoire;
Il me souvient encor de notre hymen de gloire.
Des feux, de monts en monts, rapides messagers,
D'une attaque imprévue annoncent les dangers.
Nous nous levons tous deux, à ce signal d'alarmes:
La pierre du serment voit échanger nos armes;
L'un à l'autre enlacés, nous marchons, et le sort
Par un double succès couronne un double effort.
Il t'en souvient aussi; voilà sous quels auspices,
Nos deux cœurs à la gloire offrirent leurs prémices.
» Ces liens fortunés devaient être éternels,
» Partout on célébrait nos exploits fraternels;

» Et les Bardes, en chœur, sur la harpe sonore,
» Chantaient les deux amis : il t'en souvient encore !
Clodion meurt, hélas ! et le peuple indécis,
En pleurant notre père hésite entre les fils.
De quelques jours de plus respectant l'avantage,
J'appelle sur tes droits ses vœux et son suffrage ;
C'est vainement. Choisi d'une commune voix,
Je sentis sous mes pieds s'élever le pavois ;
Et d'innombrables cris pour mon règne prospère
M'apprirent quel fardeau j'héritais de mon père.
A tes désirs trompés je devins odieux ;
Cependant du pavois je te cherchais des yeux,
Je te tendais la main : mon cœur ne pouvait croire
Que le tien m'enviât cette triste victoire.
J'étais toujours ton frère, et non pas ton rival,
Ton chef peut-être....

MARCOMIR.

Toi ! pas même mon égal
Dès qu'un peuple abusé cessa d'être fidèle,
Que le pavois frémit sous le poids d'un rebelle,
Je ne connus plus rien, si ce n'est mon péril.
C'est à ton repentir d'expier mon exil.
Suis-moi. Du peuple Franc désarme le courage,
Apprends-lui son devoir, en me rendant hommage ;
Enfin, que ta fierté commence à m'obéir,
Je cesserai peut-être alors de te haïr.

MÉROVÉE.

D'un joug déshonorant pour sauver ma patrie,

S'il n'eût fallu t'offrir que mon trône et ma vie,
Avant que ton courroux éclatât devant moi,
J'aurais rempli tes vœux; tu serais déjà roi.
Mais cette liberté qui des Francs est l'idole,
Que foudroyaient les dieux tonnans au Capitole,
Et qui, pour conserver un coin dans l'univers,
Avec nous, cinq cents ans, défendit nos déserts;
Tu veux la rendre esclave! elle ne peut pas l'être.
* Les Francs suivent un chef, et braveraient un maître.
Je sais trop qu'Attila se croit mal affermi,
Tant qu'il verra debout son dernier ennemi;
Qu'en osant être libre, on l'insulte, on l'affronte;
Nous l'osons : l'oses-tu? De la gloire ou la honte
Choisis! Il te faut seul t'avilir sous sa loi,
Ou vaincre avec mon peuple, et je marche avec toi.

MARCOMIR.

Ton peuple, il est le mien.

MÉROVÉE.

Qui t'a fait roi?

MARCOMIR.

Ta chaîne.

MÉROVÉE.

Je la porte du moins; un transfuge la traîne.

MARCOMIR.

» Qu'un vil usurpateur cesse de m'outrager :
» Je suis maître en ces lieux; et je puis me venger!

MÉROVÉE.

» Je méprise la mort, à quoi sert la menace?
* Usurpateur, qui? moi! fidèle à notre race,
* Le Franc chez nos aïeux toujours choisit ses rois;
* Mais sa volonté seule entre eux guida son choix.
* Il ne sait respecter que le front qu'il couronne.
* J'aurais pu t'obéir; son choix est fait: j'ordonne.

MARCOMIR.

» Ordonne donc, perfide, à nos bords envahis,
» D'oublier que sans moi tu perdais ton pays.

MÉROVÉE.

» Ah! c'en est trop. Entends une voix citoyenne;
» Tout t'accuse en ces lieux, ta présence et la mienne.
* Transfuge volontaire, on te voit protéger,
* Non loin de ton berceau, le camp de l'étranger.
* Condamné par nos lois, l'orgueil qui te dévore
* Veut punir ton pays de les chérir encore;
* Prétend combattre, vaincre, et qui donc? des Français;
* On a pu les trahir, mais les vaincre, jamais!
Ils seront triomphans : et le crime d'Arsenne
Trompe au moins ton espoir, et ne sert que ta haine.
Ta haine en m'entourant de traîtres, de complots,
Ta haine en me poussant avec eux dans les flots,
Ta haine, en trafiquant aujourd'hui de ma tête,
Prouve à tout l'univers que Marcomir...

MARCOMIR.

Arrête!

Ah! loin que dans ce camp j'eusse appelé tes pas,
Que ne puis-je te rendre aux dangers des combats :
J'y serais comme toi; de vengeance affamée,
Ma fureur t'atteindrait au sein de ton armée;
Et je saurais prouver en déchirant ton flanc,
Que moi seul j'étais né digne du premier rang.

MÉROVÉE.

Élève d'Attila, pour égaler ton guide,
A ta gloire, en effet, il manque un fratricide.

MARCOMIR.

Va, tu n'es plus mon frère, et je ne vois en toi
Qu'un traître, un vil sujet....

MÉROVÉE.

Je suis toujours ton roi.

MARCOMIR.

Ce titre dans ta bouche est un titre adultère,
Ton sceptre est un larcin; et ton règne éphémère,
Et nos liens du sang par toi-même rompus,
Et ton superbe orgueil, sont des crimes de plus.
Connais enfin mon cœur : perdu pour la nature,
Il ne peut que haïr, tant que ta chevelure,
Par mes mains attachée aux portes de Paris,
Ne voûra point ton nom à d'éternels mépris.

MÉROVÉE, s'élançant sur le trophée d'armes, et se saisissant d'une épée.

A cet outrage infâme on répond par le glaive.
Tu veux mourir, meurs donc, tigre!

SCÈNE V.

LES MÊMES, GENEVIÈVE.

MÉROVÉE, s'arrêtant soudain.

Ciel, Geneviève !

GENEVIÈVE.

Pâle, faible et mourante, Elphège, à vos transports,
A vos cris, s'épuisant en stériles efforts,
De sa couche funèbre, et la voix presque éteinte,
Vous conjure de fuir cette fatale enceinte ;
Elle croit vous y voir sous le fer des tyrans :
Qui pourrait soupçonner des maux encor plus grands?
La discorde a brisé vos nœuds héréditaires,
La haine vous enflamme, et vous êtes des frères!
*La France, qu'à l'envi vous deviez protéger,
* Se débat, chancelante aux mains de l'étranger :
* Il y règne; il ravage et nos champs, et nos villes;
* Il serait à nos pieds sans nos fureurs civiles.
Par vous seuls il triomphe, et tous les Français, tous,
De vous abandonnés meurent encor pour vous.
Attila les moissonne au milieu des batailles,
Il charge le vautour du soin des funérailles;
Il insulte à leur gloire, à vous, à vos aïeux.
Le fer brille en vos mains, la fureur dans vos yeux,
Est-ce pour nous venger? non; vos mains meurtrières

S'arment contre vous seuls, et vous êtes des frères!...
Le Ciel gronde, le jour nous éclaire à regret;
Le sol tremble; que vois-je? un vieillard m'apparaît!
Quels sévères regards, quel brillant diadème,
Quelle gloire! C'est lui! c'est Clodion lui-même!
Il s'avance à pas lents, se place à vos côtés,

(A Marcomir épouvanté.)

Il va parler, il parle..... Où fuyez-vous? restez!
Où sommes-nous, mon fils, quelles sont ces bannières,
Cette tente, ce camp, et ces hordes guerrières?
Ciel pur, terre féconde, oui, je vous reconnais,
Oui, vous êtes la France : où sont-ils mes Français?
Où sont-ils les drapeaux que vous deviez défendre?
Mon peuple n'est-il plus; Lutèce est-elle en cendre?
* Mon fils, du moins, mon fils a-t-il su les venger?
* Vous ne répondez point : vous servez l'étranger.
Un Attila : c'est lui qui vous traîne à sa suite.
Quels horribles exploits! tous les peuples en fuite,
Tous les palais détruits, tous les champs ravagés;
Aux marches des autels les prêtres égorgés;
Les vieillards, les enfans, qu'en vain protége l'âge,
Variant pour ce roi les plaisirs du carnage;
Et les femmes enfin que dédaignent ses coups,
Trouvant dans leurs bourreaux d'effroyables époux.
S'il triomphe jamais, le soc de la charrue
Passera sur Lutèce, à vos yeux disparue.
Seul, debout sur les Francs que perdit sa fureur,
Je vois le fratricide à lui-même en horreur,

Se fuir, errer mourant dans un désert immense,
A des débris muets redemander la France ;
Et de sa propre honte, éternel monument,
D'un nom qui ne meurt pas subir le châtiment.
Vous frémissez, mon fils, vous détournez la vue :
C'est en vain ; de ce camp partout l'aspect vous tue.
D'un perfide étranger brisez le joug fatal.
Pharamond soulevant le marbre sépulcral,
Votre pays, l'honneur, la gloire, tout vous crie :
Soyez, soyez Français !

MARCOMIR.

Oui, sauvons la patrie !

MÉROVÉE.

Mon frère !

MARCOMIR.

Dans ses bras je renais à l'honneur.
Sois roi ; de l'univers sois le libérateur.

MÉROVÉE.

Je suis ton frère, et veux consolant ta disgrace.

MARCOMIR.

Qu'Attila meure, ou fuie, et mon malheur s'efface.

MÉROVÉE.

» Marchons, ami, marchons !

GENEVIÈVE, à genoux.

Dieu fort, Dieu des chrétiens
» O toi, qui d'Israël as brisé les liens,

» Protége-nous; nos mains ne seront plus captives.
» Que du fleuve aujourd'hui les ondes fugitives,
» A l'aspect de mon roi se retirant soudain,
» Renouvellent pour lui le sentier du Jourdain,
» Que devant lui portant la foudre vengeresse,
» Aux yeux de l'étranger vainqueur il reparaisse;
» Et bientôt à tes pieds les Francs et les Gaulois,
» En brisant leurs faux dieux, adoreront tes lois.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ATTILA, Rois barbares, Guerriers huns, Gardes *portant des torches.*

ATTILA.

Oui, c'est un déshonneur qu'un succès trop facile,
Nous ne combattrons plus : point de plainte inutile.
Des Romains et du sort les Francs abandonnés,
S'égorgent froidement à nos yeux étonnés;
Ils semblent ignorer si nous avons un glaive :
Ce que nous commençons, leur désespoir l'achève;
Et plus grands que jamais, en se perçant le cœur :
Nous mourrons, disent-ils, libres et sans vainqueur!
Cependant, Genseric les poursuit de sa rage,
Il menace Paris du destin de Carthage;
Et comme sa fureur frappe au gré de leurs vœux,
Ces ombres deviendront éternelles pour eux!

(A un signe d'Attila, tous les rois se retirent au fond de la scène.)

De l'honneur que ne puis-je agrandir la carrière,
Du monde qui finit reculer la barrière,

Voir des peuples nouveaux naître devant mes pas,
Trouver de nouveaux cieux et de nouveaux combats,
Et toujours m'élevant de conquête en conquête,
De mon choc, dans la nue, allumer la tempête!
Qui m'arrête? Les Francs me cèdent l'univers;
Byzance est dans l'effroi, Rome implore mes fers;
Tout est vaincu... déjà!... Gloire, idole trop vaine,
Tu m'échappes!..... Pourquoi la fortune incertaine,
Entre la terre et moi n'a-t-elle point flotté?
Mais de quels mouvemens suis-je encore agité?
Rival du temps, je dois, devançant son ravage,
Des siècles à venir seul accomplir l'ouvrage.
D'où vient que, rappelant d'importunes clameurs,
Mon souvenir répète : Encore un an tu meurs!
Ai-je fui? les héros ne sont-ils que des hommes?
Est-il des dieux plus grands, plus fiers que nous le sommes?
Je ne sais. Ah! du moins, qu'ils ne se flattent pas
Que quelques nations échappent au trépas:
Point de pitié! Ces rois dont la foule m'assiége,
Bientôt dans le néant..... Mais que fait donc Elphège?
Elle pleure. Ardaric, du combat disparu,
Ici pour m'obéir est sans doute accouru.
Sa fureur avait soif du sang de Mérovée;
Dans son flanc, à longs traits, elle s'est abreuvée.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ARDARIC.

ATTILA.

Dis, le captif est mort?

ARDARIC.

Non, seigneur.

ATTILA.

Malheureux!

ARDARIC.

Écoute, connais tout; puis frappe, tu le peux.

ATTILA.

Que t'avais-je ordonné?

ARDARIC.

La chaleur du carnage
Dans les rangs ennemis emporta mon courage;
Les Francs s'entr'égorgeaient, les Romains avaient fui:
Tu pars, le jour s'efface, et ta gloire avec lui.

ATTILA.

Ma gloire, oses-tu dire? achève, le temps vole;
Qui menace?

ARDARIC.

Le Franc, le Romain.

ATTILA.

L'un s'immole,
L'autre fuit.

ARDARIC.

C'est devant ces mêmes légions
Qui fuyaient, qui mouraient, seigneur, que nous fuyons.

ATTILA.

Nous, fuir ! Non, Ardaric ; non, cesse de le croire.
Oracles imposteurs, Dieux jaloux de ma gloire,
Je vous brave !

ARDARIC.

Et pourtant tu frémis!..... Attila,
Crains-tu que le destin.....

ATTILA.

Le destin?..... Le voilà !

(A la vue de l'épée nue du chef, tous les rois se rapprochent de lui, en tirant leur glaive.)

Brave Théodémir, pars, gravis la colline
Qui couronne la plaine, et partout la domine ;
Pressons, enveloppons les Francs d'un mur de fer.
Dans nos esquifs légers, toi, vole, Odoacer :
Répands-toi sur les flots de la Marne sanglante,
Avec tes légions, sème au loin l'épouvante ;
Du camp des étrangers ressaisis les trésors,
Je te les donne : et toi, seconde mes efforts,
Valamir, ou plutôt sois l'éclair qui menace,
Je te suis!... Et vous, Huns, vous héros de ma race,

Dans un calme trompeur nos glaives endormis
S'éveillent, altérés du sang des ennemis.
Comme les aquilons, que vos flèches mugissent,
Avec tous les Romains, que tous les Francs périssent;
Ne vous arrêtez point; qu'ils soient tous immolés;
Vous m'entendez, amis. Je vous rejoins. Allez!

(A Ardaric.) (Aux gardes.)

Toi, reste. Vous, cherchez Marcomir et son frère;
Je les livre tous deux à ta juste colère;
Plonge cent fois l'acier dans leurs cœurs expirans:
Je veux qu'on doute un jour s'il fût jamais des Francs.

ARDARIC.

Je te retrouve! Ainsi ta rapide vengeance
Aurait dû s'assurer des traîtres de Byzance.
A leurs gardes, dit-on, ils viennent d'échapper;
Crains-les : ils frapperont qui n'osa les frapper.

ATTILA.

Que m'importe!

ARDARIC.

Seigneur, quel dédain de la vie?

ATTILA.

Par un glaive assassin, qu'elle me soit ravie,
J'y consens; je le veux. Mon esprit égaré
Conçoit Attila mort, mais non déshonoré.
Si le sort, cependant, trahissait mon attente,
Si la fuite..... Ardaric, demeure dans ma tente

ARDARIC.

Quel trouble!

ATTILA.

Vainement je voudrais le cacher;
Ami, remplis ces lieux d'un immense bûcher.

ARDARIC

Ciel!

ATTILA.

Pour mieux l'affermir sur sa base profonde,
Amasse autour de lui les dépouilles du monde,
Les trésors des vaincus, les tributs des Césars,
Mes armes, et surtout ces poudreux étendards.

ARDARIC.

Quels apprêts!

ATTILA.

Il le faut.

ARDARIC.

Eh! pourquoi donc? achève.
Tu voulais l'univers, tu l'as.

ATTILA.

O Geneviève!
Si ton Dieu me poursuit, si les Francs sont vainqueurs,

(Avec enthousiasme.)

Si je fuis..... ce bûcher, je l'embrâse, et j'y meurs!

(Il sort.)

SCÈNE III.

ARDARIC, QUELQUES HUNS *avec des torches.*

ARDARIC.

Quels sinistres adieux! se peut-il qu'une femme,
Qu'une esclave ait appris l'épouvante à son âme?
Non, d'un oracle vain le prestige est détruit:
Attila se réveille, il se lève, et tout fuit.

SCÈNE IV.

LE MÊME, ELPHÈGE.

ELPHÈGE.

N'évitez pas, seigneur, une femme mourante,
Qui dans ces sombres lieux, seule, au hasard errante,
Sans espoir, sans compagne, et pleurant son époux...

ARDARIC.

Il n'est pas mort.

ELPHÈGE.

Il vit! Oh! que m'apprenez-vous?
Souffrez qu'à votre cœur j'adresse une prière.
Vous le voyez, seigneur, ce sera la dernière...

Puisqu'il respire encor, me sera-t-il permis
De lui recommander ma mémoire et mon fils?

ARDARIC.

Ce serait vainement.

ELPHÈGE.

Je ne puis vous comprendre.

ARDARIC.

Ignores-tu l'arrêt qu'Attila vient de rendre?

ELPHÈGE.

Je tremble!

ARDARIC.

Ignores-tu quel sang tarde à couler?

ELPHÈGE.

Dieu! mon époux!.....

ARDARIC.

C'est lui que je cours immoler.

ELPHÈGE.

Nous mourrons donc ensemble; et fière de le suivre....

ARDARIC.

Il doit mourir sans toi; l'on te condamne à vivre.

SCÈNE V.

ELPHÈGE, *seule, et dans une profonde obscurité.*

Moi, vivre, cher époux! moi, vivre quand tu meurs!
Chaste amour, noble hymen, pure union des cœurs,

Dieu des Francs, liberté, bonheur, gloire, patrie,
Je vous échangerais contre l'ignominie?
Mérovée, attends-moi : je te suis au tombeau;
J'obtiendrai le trépas des mains de ton bourreau :
Mes pleurs, mon désespoir, le rendront exorable!

SCÈNE VI.

ELPHÈGE, MARCUS.

MARCUS.

O mon père! O Romains! O honte ineffaçable!
Et le tyran échappe à mon bras furieux!
Mais de lugubres cris me guidaient vers ces lieux
Qui donc est dans sa tente?

ELPHÈGE.

Elphège, sa victime.
Et toi?

MARCUS.

Je suis Marcus.

ELPHÈGE.

Qui t'amène?

MARCUS.

Le crime!
Vigilius fuyait; on vient de l'égorger:
Je suis son fils, madame, et saurai le venger.

ELPHÈGE.

Mais le Romain?.....

MARCUS.

Il fuit. Bientôt Rome éplorée
Reverra dans ses murs l'aigle déshonorée.

ELPHÈGE.

Eh bien! cours vers les Francs. Peins-leur tout mon effroi;
Dis qu'un fer meurtrier est levé sur leur roi.
» Et la flamme à la main, renversant les obstacles,
» Ils vont de Geneviève accomplir les oracles;
» Te venger, arracher un grand homme au poignard;
» Mais cours, vole, peut-être il est déjà trop tard!

MARCUS.

Tes Francs, je les ai vus succomber avec gloire.
Ce camp a retenti des cris de la victoire;
Dans sa tente, en vainqueur, Attila s'est rendu:
J'espérais l'y surprendre.

ELPHÈGE.

Enfin tout est perdu!

MARCUS.

Non, madame. Il nous reste encore la vengeance.
Du meurtre d'Attila frémit mon innocence;
Mais quand j'aurai porté le trépas dans son sein,
Ce fer, ce même fer punira l'assassin.

ELPHÈGE.

(Signe de surprise de Marcus.)

Donne ce fer vengeur!... Va, moins il semble à craindre,

Plus au cœur du tyran, ce bras est sûr d'atteindre.

(Elle prend le poignard de Marcus.)

Donne!... mais mon époux, les Francs que j'ai perdus,
Bien que vengés par moi, me seront-ils rendus?
Se ranimeront-ils à mes cris, à mes larmes?
Serai-je moins captive? O précieuses armes,

(On entend du bruit.)

Je puis mourir!..... On vient! c'en est fait!

MARCUS, l'arrêtant.

Qu'osez-vous?

ELPHÈGE.

Je veux fuir le vainqueur.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GENEVIÈVE, QUELQUES FRANCS *armés de flambeaux.*

GENEVIÈVE.

Vous fuyez votre époux!

ELPHÈGE, laissant tomber le poignard.

Ne m'abusé-je point? N'est-ce pas un vain rêve?
Mon époux est vivant, est vainqueur!... Geneviève,
Arrête!... Mais non, dis ce triomphe éclatant,
Dussé-je de bonheur mourir en t'écoutant!

GENEVIÈVE.

Qu'exigez-vous? hélas! Que ma bouche timide,

Rappelle des succès que le meurtre décide,
Où l'homme détruit l'homme....

ELPHÈGE.

Et sauve son pays,
Et sauve l'univers. Achève !

GENEVIÈVE.

J'obéis.
Vers son camp, votre époux s'élance avec son frère ;
Je le suis : du Très-Haut telle est la loi sévère.
Il vole, arrive, et voit ses malheureux soldats
Sans ordre, sans espoir, se vouer au trépas.
Le héros pousse un cri, mais un cri si terrible,
Que le Scythe vainqueur cesse d'être invincible;
Et qu'au sein du triomphe il tressaille d'effroi :
Tout est changé ; les Francs ont reconnu leur roi.
Ils accourent en foule à sa voix triomphante.
On dirait que la terre à ce cri les enfante;
Du Barde rassuré les accens belliqueux
Tonnent : et le combat recommence avec eux.
De nos Francs, que les pas, que les coups sont rapides!
Ils enivrent de sang leurs flèches homicides.
Loin de s'abandonner à d'inutiles pleurs,
Une lance à la main, le front couvert de fleurs,
On voit leurs jeunes fils, leurs vaillantes compagnes,
Rallier les Romains, épars dans les montagnes ;
Vers le champ du combat, les forcer de courir,
Et devant l'étranger leur apprendre à mourir.

Quel carnage ! Du camp la clarté dévorante,
Des flots de sang humain la plaine ruisselante,
Le fleuve épouvanté s'échappant de ses bords,
Les plaintes des mourans, l'affreux aspect des morts,
Le fracas de l'acier, les horreurs du pillage,
Et la nuit, et la flamme, Elphège, quel carnage !
Quel amas de forfaits, dont les rois altérés....
Grand-Dieu ! pardonne-leur ; et vous Terre, pleurez !

ELPHÈGE.

Nous triomphons !

GENEVIÈVE.

Du ciel les décrets s'accomplissent.
Les Scythes éperdus reculent et frémissent.
Leurs clameurs d'Attila redemandent l'appui ;
Il revient, mais mon Dieu s'est retiré de lui.
Son glaive jette au loin des lueurs menaçantes ;
Il ne rappelle pas ses phalanges absentes,
Sa rage lui suffit : presque seul contre tous,
Il semble encor lui-même, et la mort suit ses coups.
Mais devant Mérovée il s'arrête, il chancelle,
Se ranime, et s'armant d'une audace nouvelle :
Traître, dit-il, *mon nom, grâce à tes Francs, à toi,*
Fera trembler encor vingt siècles après moi.
A mes avides mains, rien ne peut te soustraire ;
Rien ne peut m'étonner, ni le Ciel, ni la Terre.
Comme il parlait encor, je me montre, il se tait ;
Je m'avance, il pâlit ; fuis, dis-je : il disparaît !....

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, MÉROVÉE, GUERRIERS FRANCS, *dont plusieurs armés de torches;* BARDES *avec des harpes,* SOLDATS ROMAINS, etc.

MÉROVÉE, après s'être jeté dans les bras d'Elphège.

Le fléau des mortels, le tyran de l'Asie,
Français, de tout son poids pesa sur la patrie.
De cent peuples vaincus exécrable assassin,
On eût dit qu'il voulait survivre au genre humain.
Rien n'arrêtait ses pas. La nation des braves
Se lève : plus de fers, de crimes, ni d'esclaves.
Il venait nous punir d'aimer la liberté,
* Aimons-la; restons grands avec impunité.
Deux cent mille ennemis dorment aux rives sombres;
Le reste, dispersé, s'est perdu dans les ombres :
Leur chef même a repris le chemin des déserts.
Qui brisa dans sa main le joug de l'univers?
Quelle voix, quels accens plus forts que la tempête,
Plus puissans que la foudre, ont tonné sur sa tête?
(En montrant Geneviève.)
Attila menaçait encore; elle a parlé
Et le pied du superbe a soudain reculé.
(Les Francs inclinent leurs lances.)
Guerriers, saluez-la! Pour vous quelle victoire!
Mais pourtant deviez-vous m'en dérober la gloire?

Fallait-il donc aussi qu'en ce jour périlleux,
Marcomir retournât au sein de ses aïeux?
Il ne combattra plus..... Qu'un bûcher funéraire
Accorde à ma douleur les cendres de mon frère!

ELPHÈGE.

Il est mort pour la France, et puisse l'avenir,
De sa fin seulement garder le souvenir!
(A Geneviève.)
O vous, pour tout un peuple, ange de délivrance....

GENEVIÈVE.

Auguste reine, eh quoi! votre reconnaissance
Du salut des Français me décerne l'honneur?
Votre hommage s'égare; il n'est dû qu'au Seigneur,
Au père des Chrétiens, que Geneviève adore.
Arbitre des humains, toi, que ma voix implore,
Dieu, couvre mon pays de tes prospérités!
Tu m'entends. Qu'ai-je vu? quels torrens de clarté
M'inondent. Devant moi les siècles se déroulent;
Appuyés sur l'erreur, que d'empires s'écroulent.
Scythes, Vandales, Goths, sur la terre entassés,
Bientôt dans le néant vous vous engloutissez.
La France survit seule à ce vaste naufrage;
Tout périt, elle reste, et grandit d'âge en âge.
De vingt peuples nouveaux les chefs religieux
Pour le Dieu de Clovis désertent les faux dieux;
L'esclavage est brisé: tous les peuples sont frères;
La défiance entre eux voit tomber ses barrières;

Dites :

C'est le devoir d'un roi de punir l'artifice.

SCÈNE V, page 31. Au lieu de :

C'étaient des alliés,

Dites :

C'étaient d'obscurs Alains,

Même SCÈNE, page 35. Au lieu de :

Mais Clodion est mort; tu le dois respecter.

Dites :

Mais le grand Clodion, tu le dois respecter.

ACTE IV, SCÈNE I, page 55. Au lieu de :

M'ont rendu leur bassesse à jamais importune.

Dites :

M'ont rendu leur faiblesse, etc.

SCÈNE IV, page 62. Au lieu de :

Les Francs suivent un chef et braveraient un maître.

Dites :

Elle règne en ces lieux, où nous la fîmes naître.

Même SCÈNE, page 62. Au lieu de :

Qu'un vil usurpateur, etc.

et les dix-neuf vers suivans, dites:

MARCOMIR.

Moi, transfuge!

MÉROVÉE.

Toi-même, à qui je vois soumis
Un camp, que foule en paix un ramas d'ennemis;
Mais nos Francs les vaincront; et le crime d'Arsenne, etc.

SCÈNE V, page 65. Après les quatre vers supprimés. Au lieu de:

Par vous seuls, il triomphe.

Dites:

Notre ennemi triomphe,

Même SCÈNE, page 66. Au lieu de:

Mon fils, du moins, mon fils a-t-il su les venger?
Vous ne répondez point: vous servez l'étranger.
Un Attila! c'est lui, etc.

Dites:

Avez-vous défendu ma gloire, mon pays?
Vous ne répondez point: vous les avez trahis!
Et c'est un Attila, etc.

ACTE V, SCÈNE VIII, page 82. Au lieu de:

Aimons-la, restons grands avec impunité.

Dites:

Aimons-la, soyons grands dans la postérité.

FIN DES VARIANTES.

SAÜL,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

SAÜL, tragédie de M. A. Soumet. Prix : 3 fr. 50 c.

Papier vélin. . . . . 7 fr.

Du même auteur :

CLYTEMNESTRE, tragédie. . Prix : 3 fr. 50 c.

Papier vélin. . . . . 7 fr.

IMPRIMERIE DE COSSON.

SAÜL,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. ALEXANDRE SOUMET,

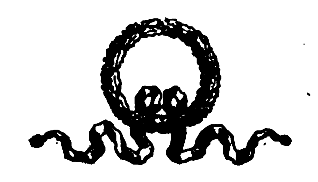
ANCIEN AUDITEUR AU CONSEIL D'ÉTAT, BIBLIOTHÉCAIRE DU ROI A SAINT-CLOUD;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS

Sur le second Théâtre Français,

LE 9 NOVEMBRE 1822.

SECONDE ÉDITION.



PARIS,

PONTHIEU, LIBRAIRE ÉDITEUR,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N° 252.

BARBA, PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS.

1822.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
SAUL, roi d'Israël.	M. Joanny.
LA PYTHONISSE D'ENDOR.	Mlle Georges Weimer.
DAVID, jeune pasteur.	Mlle Wenzel.
MICHOL.	Mlle Anaïs.
JONATHAS.	M. Alphonse Geniez.
ACHIMELECH, vieillard aveugle, âgé de 90 ans, gardien du temple de Nobé.	M. Éric-Bernard.
ABNER, capitaine des gardes.	M. Frédérick.
ITOBAL, coryphée du peuple.	M. Provost.
SÉPHORA, coryphée des compagnes de Michol.	Mlle Falcoz.
DOEG, ZABULON, ZARÈS, } personnages muets.	
LE PEUPLE.	
LES COMPAGNES DE MICHOL.	
LÉVITES.	
GARDES.	

La scène est dans le camp de Saül, au pied de la montagne de Gelboë.

SAÜL,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

Le théâtre représente le camp de Saül ; le tombeau de Samuel occupe la droite de l'acteur, la tente de Saül la gauche, et l'on aperçoit dans le lointain les montagnes d'Hermon et de Gelboë : l'obscurité de la nuit est profonde.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PYTHONISSE, seule.

Elle est placée sur un rocher et penchée vers la tente de Saül, dans l'attitude d'une personne qui regarde et écoute attentivement.

L'ENFER ne quitte plus sa victime vivante.
Des longs cris de Saül sa garde s'épouvante,
Et, détournant la tête en son muet effroi,
Jette un voile en fuyant sur ce malheureux roi.
Il est là..... De ces monts j'ai voulu redescendre
Pour contempler Saül étendu sur la cendre.

Dieu! quel affreux démon de momens en momens
Visible pour moi seule, irrite ses tourmens?
Sa fille à ses côtés prie et verse des larmes.
Que pour mes yeux sans pleurs ce spectacle a de charmes!
Depuis qu'un pacte horrible a consacré mon sort
Aux esprits de l'abîme, au culte de la mort,
Par le souffle infernal sur la terre animée,
A tout penchant humain mon âme s'est fermée.
Pythonisse d'Endor et vouée aux forfaits,
Je n'ai d'autre bonheur que le mal que je fais.
Sur le seuil des mourans, dans l'horreur des ténèbres,
On m'entend murmurer des paroles funèbres;
J'accours aux cris du meurtre, à ceux de la douleur;
Ma présence est toujours l'indice d'un malheur;
Des plus mortels poisons mes filtres se composent;
Sur un lit d'ossemens mes membres se reposent;
Et les peuples voisins s'éloignent effrayés
De mes rocs ténébreux sans cesse foudroyés.
Saül seul me consulte et brave l'anathème:
Je retrouve en Saül quelques traits de moi-même.
L'enfer l'unit à moi par un affreux lien;
Mais son démon l'accable, et je commande au mien.
On dit que Samuel à son heure suprême
Sur un autre en secret plaça le diadème.
Quel est ce roi caché marqué du sceau divin
Que mon art et Saül partout cherchent en vain?
Je le découvrirai, je le sens à ma haine.....
Les cris du réprouvé ne s'entendent qu'à peine.....
Accroître son malheur n'est plus en son pouvoir;
Si ses tourmens cessaient je viendrais le revoir.

Je le cède aux enfers..... Je m'éloigne contente.
Déjà le peuple en foule abandonne sa tente.
Je fuis..... De la clarté j'arrêtais le retour.....
Soleil, tu peux paraître et ramener le jour.

SCÈNE II.

LE PEUPLE, ITOBAL, MICHOL, JONATHAS.

ITOBAL, se précipitant hors de la tente de Saül.

Non, non; laissez-nous fuir, cette tente est maudite.

MICHOL.

O guerriers de Saül! ô peuple israélite!
O d'un prince expirant sujets infortunés!
Voyez ses deux enfans devant vous prosternés,
Qui ne soupçonnaient pas que Dieu, dans sa colère,
Pût ajouter encore au malheur de leur père!
Saül règne sur vous, et ses cruels tourmens
Ne vous dégagent point, peuple, de vos sermens.
Depuis quand la pitié vous est-elle importune?
Laissez vos cœurs s'ouvrir aux pleurs de l'infortune;
Ne fuyez point Saul..... C'est au nom d'Israël.....
Devant ce monument, tombeau de Samuel.....

ITOBAL.

Non; Saül est frappé d'un fléau qu'il mérite,
La main de Dieu s'étend sur sa tête proscrite,
L'arrache de son trône, et le traîne effrayé
Aux pieds du noir démon sous sa tente envoyé.

Et comment s'étonner que le ciel le punisse?
Il souffre en nos déserts l'impure Pythonisse;
N'a-t-il pas consulté ses secrets menaçans,
Vers ses horribles dieux détourné son encens?
N'a-t-il pas adoré, dans ses cavernes sombres,
Cette femme exécrable en pacte avec les ombres,
Et que l'affreux Python, noir esprit de l'enfer,
Visite avec la nuit sur son trépied de fer....?
Quelle haute leçon pour les maîtres du monde!
Couché depuis trois jours sur une cendre immonde,
Celui qui renversa le temple de Nobé
Aux mains du Dieu terrible à son tour est tombé.
Laissez, laissez-nous fuir son crime qui s'expie,
Et la contagion des malheurs de l'impie.

(Le jour se lève.)

JONATHAS, passant entre Itobal et Michol.

Jonathas vous implore et s'attache à vos pas.

MICHOL.

Saül est malheureux, ne l'abandonnez pas.

JONATHAS.

Israël autrefois fut sauvé par son glaive.

MICHOL.

Dieu frappe la victime et veut qu'on la relève.

JONATHAS.

Combien de fois l'objet d'un si triste abandon
Fut notre bouclier contre Tyr et Sidon.

ITOBAL.

Pour punir autrefois sa désobéissance
Samuel, dont la tombe est en notre présence,

Le retrancha du trône, et ce prêtre expirant,
Des volontés des cieux interprète et garant,
Consacra dans le temple, avec un saint mystère,
Un roi que le Seigneur cache encore à la terre.
Saül en fut instruit, et, de haine enflammé,
Dans le séjour de paix s'élança tout armé,
Terrible, et commandant à ses hordes sinistres,
Sous les regards du Dieu, d'immoler les ministres.
Vainement les éclairs du nuage sacré
Couvraient de toutes parts le monarque égaré;
Vainement vers l'autel, le long de ces portiques
Qui n'avaient retenti que de pieux cantiques,
Sous le lin, la tiare, et sous leurs cheveux blancs,
Les vieillards du Seigneur hâtaient leurs pas tremblans :
Rien ne put les soustraire à ces fureurs fatales :
On chargea de liens leurs mains sacerdotales.....
Ils expirèrent tous sous le couteau mortel :
Le sang humain remplit les vases de l'autel.
Les célestes esprits du temple se bannirent,
Les sept flambeaux sacrés d'eux-mêmes s'éteignirent;
Et sur le mont terrible où Dieu vint l'allumer,
L'holocauste éternel a cessé de fumer :
Ce Dieu depuis ce temps venge par nos défaites
La chute de Nobé, cité de ses prophètes;
Laissons à ses fureurs le monarque maudit,
Allons chercher un roi que Dieu même a prédit.

JONATHAS.

Nos pleurs le fléchiront; il n'est pas implacable.

ITOBAL.

Et comment détourner l'arrêt irrévocable?

L'arche sainte jadis, garant de nos destins,
A quitté nos remparts pour les camps philistins.
Votre père a tari la source salutaire
D'un sang qui rachetait les crimes de la terre.
Nul prêtre n'évita le glaive meurtrier;
Il n'est plus sur la terre une voix pour prier.
La parole de Dieu n'est plus dans cet empire;
Le fer a tout détruit.....

JONATHAS.

Achimelech respire.

ITOBAL.

Est-il vrai..? Dieu propice! Achimelech sauvé...!

JONATHAS.

Dans la foule des morts il ne fût point trouvé;
Et l'ange du Seigneur qu'il invoqua sans doute
Prit soin du vieil aveugle et surveilla sa route.
Après avoir franchi le fleuve des pasteurs,
Et de nos monts sacrés parcouru les hauteurs,
Ce prêtre vénérable a regagné l'asile
Du temple dévasté d'où Saül nous exile.
L'encens sur nos autels peut encor s'allumer.

ITOBAL.

Ah! conduisez nos pas, courons le désarmer,
Aux pieds d'Achimelech allons porter nos larmes.

JONATHAS.

Oui, peuple; il entendra le cri de nos alarmes:
Abner, de mes projets instruit secrètement,
A dirigé ses pas vers le saint monument.

Abner a de Nobé visité les ruines.
Voyez-vous ce vieillard qui descend des collines,
Par un enfant conduit, de la clarté privé?
C'est lui-même...

ITOBAL.

O clémence!

MICHOL.

Israël est sauvé (1).
Je retourne à Saül; en rouvrant la paupière,
Souvent c'est moi qu'il cherche et non pas la lumière;
Et tandis qu'en ces lieux t'arrête un autre soin,
Du charme de mes pleurs sa souffrance a besoin.

JONATHAS.

Oui, ma sœur, cours remplir un soin si légitime.

SCÈNE III.

ITOBAL, ACHIMELECH, DAVID, JONATHAS, LÉVITES, PEUPLE.

ALCHIMELECH, conduit par David.

Saül demande-t-il sa dernière victime?
Faible vieillard privé du céleste flambeau,
Pourquoi si loin du temple égarer mon tombeau?

(1) Pendant que Michol dit les quatre vers suivans, Achimelech descend lentement la colline placée au fond du théâtre, et qui conduit aux montagnes d'Hermon et de Gelboë.

Pourquoi ne pas frapper ma tête appesantie,
Sur l'autel où mes mains renouvelaient l'hostie?

JONATHAS.

Ah! protégez un peuple en pleurs à vos genoux;
L'ange exterminateur habite parmi nous.
D'Israël condamné le dernier jour se lève,
Et Dieu nous abandonne à la fureur du glaive.

ACHIMELECH.

Vous épargnez mes jours, peuple; ce n'est donc pas
Dans le camp de Saül qu'on a conduit mes pas?

JONATHAS.

Son fils est à vos pieds; que son crime s'oublie:
Qu'avec son Israël Dieu se réconcilie.

ACHIMELECH.

Sous la main du Très-Haut Saül enfin courbé
Ose implorer l'appui du vieillard de Nobé!

JONATHAS.

Frappé depuis trois jours de vertiges funèbres,
Depuis trois jours en proie à l'ange des ténèbres,
Pâle, expirant, meurtri, sur la terre couché,
Saül ignore encor qu'Abner vous ait cherché.
Du ciel qu'il offensa désarmez la colère.

ACHIMELECH.

D'un tel bienfait, mon fils, quel sera le salaire,
Si Saül, en rouvrant ses yeux épouvantés,
Rencontre un fils d'Aaron priant à ses côtés!

JONATHAS.

Ah! son injuste haine, en son cœur amortie,
Sans doute a reconnu quelle main le châtie.

ACHIMELECH.

Il s'arma contre Dieu...!

JONATHAS.

Ses maux l'auront changé.

ACHIMELECH.

Par aucun châtiment l'orgueil n'est corrigé.
L'orgueil de tous nos maux fut la cause première;
Il perdit le plus grand des anges de lumière;
Il a perdu Saül.

JONATHAS.

Sauvez, sauvez du moins
Ses sujets de ses maux victimes et témoins,
Pour nous depuis trois ans le ciel est sans rosée;
L'herbe des champs périt sur la terre embrasée;
Et la guerre a frappé d'Hermon jusqu'à Béthel
Un peuple que Dieu même avait dit immortel;
De ce peuple habitant de la terre promise,
Au sang dont vous sortez la garde fut commise;
L'abandonnerez-vous?

ACHIMELECH.

Moi, vous abandonner!
Un prêtre du Seigneur doit toujours pardonner.
Que de fois sur ces monts, dans leurs cavernes sombres,
De ceux qu'on immola j'ai désarmé les ombres!

Brûlant de charité, perdu sur ces hauts lieux,
Holocauste souffrant sous les regards des cieux,
Que de fois, égalant mes pleurs à votre crime,
J'ai remplacé pour vous l'éternelle victime!
Dieu condamnait son peuple, et son peuple eût péri;
Israël eût passé comme un fleuve tari,
Prince, si je n'avais, dans le saint édifice,
Rallumé de mes mains les feux du sacrifice,
Et du fond des déserts sur ces bords rappelé,
Rendu son arche sainte au temple consolé.

ITOBAL.

Quoi, l'arche sainte.....

ACHIMELECH.

Oui, peuple, elle est en ma puissance:
Les Philistins n'ont pu soutenir sa présence.
Ils ont vu leur idole à ses pieds s'abîmer;
Aucun temple ennemi n'a pu la renfermer.

ITOBAL.

O vous qui relevez notre sainte bannière,
Saül touche peut-être à son heure dernière;
L'élu de Samuel ne craint plus d'ennemis.
Quand verrons-nous ce roi depuis quinze ans promis,
Que le grand Samuel, à son heure suprême,
D'une main défaillante a consacré lui-même;
Ce roi mystérieux à la terre caché...?

ACHIMELECH.

Les fureurs de Saül vainement l'ont cherché.

C'est pour trouver ce roi qu'autrefois ses cohortes
De l'antique Nobé renversèrent les portes;
C'est pour verser son sang qu'en un jour solennel
Il vint jusqu'en son temple attaquer l'Éternel.

ITOBAL.

Quel est-il? Et pourquoi nous envier encore
Un règne qu'en espoir tant de gloire décore?

ACHIMELECH.

S'il doit régner sur vous, Dieu conduira ses pas;
Attendez sa justice, et ne l'expliquez pas.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, ABNER.

ABNER.

Je viens vous apporter d'autres sujets d'alarmes;
Israël s'épouvante et fuit au bruit des armes;
Prince, un géant superbe, indomptable ennemi,
Dans nos rangs insultés par la guerre est vomi.
Son glaive nous menace et sa voix nous défie.
Sur l'autel de Dagon il veut qu'on sacrifie,
Et jure par des noms au Seigneur odieux
De soumettre ce peuple au culte des faux dieux.
Je l'ai vu, provoquant nos tribus alarmées,
Venir planter sa lance entre les deux armées;
C'est l'affreux Goliath, et nul dans Israël
N'ose vouer son glaive à la cause du ciel,

Quand du Dieu des combats la gloire est outragée.
Nul guerrier n'ose encore.....

JONATHAS.

Elle sera vengée.
C'est à moi d'affronter un glorieux trépas,
Peuple, et le glaive en main....

ACHIMELECH.

Tu ne combattras pas.
Du destin d'Israël si le glaive dispose,
Sur un roseau brisé si sa main se repose,
Pourquoi parler du ciel, et pourquoi m'appeler?
Prince, la gloire humaine ici doit se voiler.
On a trop vu de rois sous leur palme usurpée
Méconnaître Dieu même, et croire en leur épée.
Son nom s'évanouit au bruit de leurs hauts faits;
Leur orgueil s'affranchit du joug de ses bienfaits;
Et, préparant de loin leur perte inévitable,
Oublie en triomphant le vainqueur véritable.

JONATHAS.

De vaincre Goliath vous m'enviez l'honneur!
Quel bras terrible armé du glaive du Seigneur...?
Quels bataillons venus de la sainte montagne...?

ACHIMELECH.

Prince, ne vois-tu pas l'enfant qui m'accompagne?

JONATHAS.

Ce pasteur désarmé vengerait notre affront!
Seize printemps à peine ont passé sur son front.

Inconnu dans nos camps....

ACHIMELECH.

Il se fera connaître.

JONATHAS.

Quel est ton nom?

DAVID.

David : Bethléem m'a vu naître,
L'heureuse Bethléem, d'un enfant glorieux
Dans l'avenir lointain berceau mystérieux.
Long-temps je fus pasteur; les pasteurs dans leurs veilles
Du peuple aimé de Dieu racontent les merveilles.
De mes troupeaux suivi, jeune, bien jeune encor,
Sur les bords du Cédron, dans les prés de Nachor,
J'ai prié; j'ai porté ma sainte rêverie
Des champs du Thérébinthe aux bois de Samarie;
Et bien souvent, ému par d'antiques douleurs,
Le tombeau de Rachel a vu couler mes pleurs.
Ce vieillard, qu'aujourd'hui tout Israël contemple,
A daigné me commettre aux soins pieux du temple,
Et voulut qu'en fuyant l'humble toit des pasteurs
L'arche étendît sur moi ses voiles protecteurs.
Ma main offre à sa main l'appui qu'elle réclame,
Sur l'autel des parfums je conserve la flamme;
Je tiens la harpe sainte, et l'esprit du Seigneur
Dicte à ma faible voix des hymnes de bonheur.
A l'ombre des palmiers, sous nos sacrés portiques,
Il entend ma prière, écoute mes cantiques,
Me parle de son peuple, et souvent dans les cieux,
Colombe lumineuse, il se montre à mes yeux.

JONATHAS.

Et c'est toi que le ciel pour défenseur nous donne!
Tu combattras l'impie?

DAVID.

Oui, si Dieu me l'ordonne.

JONATHAS.

Soutiendras-tu le poids de nos armes d'airain?

DAVID.

Le ciel est des combats l'arbitre souverain.
Vous voyez dans mes mains cette fronde légère,
Cette arme des forêts aux guerriers étrangère;
Le trépas qu'elle donne est terrible et soudain.
Aux regards étonnés des pasteurs du Jourdain,
Plus d'une fois, craignant son atteinte mortelle,
Le lion du désert s'est enfui devant elle....

JONATHAS.

Non, ce combat fatal....

DAVID.

Je brave ses dangers,
Et le Dieu de Jacob protége les bergers.
Pontife vénérable, est-ce moi qu'il appelle?
Daigne-t-il m'honorer d'une palme si belle?
Pour vaincre ce géant contre les cieux armé,
Mon père, est-ce David que les cieux ont nommé?

ACHIMELECH.

Oui, mon fils.

DAVID.

Bénissez ma faible adolescence;
J'appartiens au Seigneur, je marche en sa présence.

J'implore pour tout bien le don de sa faveur.
Avec le même calme et la même ferveur
Dont j'allais dans le temple où ce Dieu se révèle
Porter le pain céleste et l'offrande nouvelle,
J'irai vaincre celui qui vainquit si souvent.
Bénissez-moi, mon père, au nom du Dieu vivant.

(Il s'agenouille.)

ACHIMELECH.

David, toi qu'Israël appelle à sa défense,
Toi dont le tabernacle a protégé l'enfance,
Par les mains du vieillard qui garde ses autels,
Dieu te bénit lui-même entre tous les mortels;
Sa force est avec toi, sa gloire t'environne:
Il ne t'a point choisi sur les marches du trône;
Il t'a pris sous le chaume, humble, obscur, innocent,
Tout semblable à celui qui naîtra de ton sang.....
Pars, Goliath t'attend; la guerre te réclame.

DAVID, se relevant.

De l'ange des combats j'ai respiré la flamme.
Il m'appelle, il commande à mes sens éperdus;
Peuple, console-toi, tes vœux sont entendus.
Je vois devant mes pas la colonne enflammée
Que suivait au désert notre pieuse armée.
Ces monts se sont couverts des palmes de Jephté;
Le soleil dans les cieux s'est encore arrêté.
Viens, peuple d'Israël, apaise ton murmure,
Au géant Philistin je marche sans armure,
Et j'emporte au combat, respirant l'avenir,
Ce Dieu que tout mon cœur ne peut plus contenir.

Mes accens ne sont plus que des hymnes de gloire;
Ma vie est une offrande au Dieu de la victoire.
De ses feux immortels je me sens animé;
Je suis le glaive ardent dont l'archange est armé!

ACHIMELECH.

Eh bien, peuple.....!

JONATHAS.

O David! ô pasteur tutélaire!
Je vois que le Seigneur et t'inspire et t'éclaire;
Je ne résiste plus, commande parmi nous.
Me veux-tu pour ton frère?

DAVID.

Ah! souffrez qu'à genoux
David...

JONATHAS.

Viens dans mes bras...Sa jeunesse, ses charmes...
D'involontaires pleurs...

DAVID.

Dieu nous appelle.

LE PEUPLE.

Aux armes!

SCÈNE V.

ACHIMELECH, LÉVITES.

ACHIMELECH, sans être entendu des Lévites.

Le jour vient où ton sort te sera révélé.
Sur ton berceau, David, l'huile sainte a coulé:
Tu l'ignores toi-même; et de ce grand mystère
Je suis dans Israël le seul dépositaire.
Un oracle est mon guide, il affermit mes pas;
Que pourrait le vieillard où Dieu ne serait pas?
Lévites, approchez; vers la lice guerrière
Guidez les pas tardifs de l'aveugle en prière.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

JONATHAS, MICHOL, COMPAGNES DE MICHOL.

JONATHAS.

Dieu pour nous se déclare, et son bras triomphant
Livre un géant superbe aux traits d'un faible enfant.
On dirait que le ciel veut dans cette victoire
Nous rendre les beaux jours de notre antique histoire.

MICHOL.

Goliath est tombé. Nomme-moi son vainqueur.

JONATHAS.

David de Bethléem..... Ce nom trouble ton cœur !

MICHOL.

David....! qui? ce pasteur dont les pieux cantiques
Charment des monts sacrés les grottes prophétiques.

JONATHAS.

Qui t'a redit, ma sœur, ses prodiges touchans?

MICHOL.

Mon cœur n'ignore pas la douceur de ses chants.

JONATHAS.

Comment?

MICHOL.

Ce fut un jour qu'auprès de mes compagnes
Je cueillais pour l'autel des lis sur nos montagnes.
Tandis qu'en longs festons j'enlaçais leurs couleurs,
David nous apparut sous des palmiers en fleurs;
L'aloès embaumé, la myrrhe précieuse
Entouraient de parfums sa tête gracieuse;
Ses traits d'un feu divin s'animaient éclairés,
L'amour divin brillait dans ses yeux inspirés;
Sur une harpe sainte et de fleurs couronnée,
Il chantait le bonheur d'une âme pardonnée,
Et je crus un moment qu'un regard de ses yeux
Au pardon de mon père intéressait les cieux:
Mais bientôt, du Seigneur célébrant la puissance,
Il chanta l'univers dans ses jours d'innocence,
Les délices d'Eden, ses berceaux odorans,
Et les premiers amours de nos premiers parens.
Oh! comme autour de lui mes compagnes craintives
Tenaient à ses accens leurs âmes attentives!
J'imitai leur exemple; et, cueillis pour l'autel,
Nos lis furent laissés sous les pas d'un mortel.
J'abandonnai mon âme à cette voix si tendre;
Je me souvins des chants que je venais d'entendre,
Et David, un moment devant moi présenté,
Comme un songe céleste en mon cœur est resté.
J'espérais le revoir, mais non pas sur la terre.

JONATHAS.

Dieu de cette rencontre a béni le mystère.
Il inspire David, et ne vous défend pas
D'aller vous joindre au peuple accouru sur ses pas.

MICHOL.

Il me serait permis de chérir sa présence?

JONATHAS.

L'amour que Dieu protége est encor l'innocence:
Allez..... J'entends au loin des hymnes retentir.

SCÈNE II.

JONATHAS, ABNER sortant précipitamment de la tente de Saül.

ABNER.

De son affreux sommeil Saül vient de sortir;
Pâle, tout accablé de la lutte effroyable
Qu'a prolongé trois jours le spectre impitoyable,
Il semble encor du ciel défier la rigueur,
Et vouloir nous contraindre à douter du vainqueur.
Ses sens d'un long orage à peine s'affranchissent
Que déjà les plus fiers autour de lui fléchissent.
On osait murmurer, tout rentre dans l'effroi.
Tout tremble au seul réveil de ce terrible roi.

JONATHAS.

Sait-il qu'Achimelech, qu'un pasteur...?

ABNER.

Il l'ignore.
Et nul de ce secret n'ose l'instruire encore.

JONATHAS.

Sa révolte survit à ces grands châtimens?

ABNER.

Sa haine contre Dieu s'accroît de ses tourmens.
Vous avez sur vous-même attiré sa colère.

JONATHAS.

En sauvant Israël si j'ai pu lui déplaire,
J'irai moi-même offrir ma tête à son courroux ;
Mais il quitte sa tente, il se traîne vers nous.

ABNER, en sortant.

Que les arrêts du ciel sont terribles!

SCÈNE III.

JONATHAS, SAUL, GARDES.

(On voit Saül se traîner hors de sa tente avec effort, et s'appuyant sur les rochers du bas de la montagne.)

JONATHAS, courant à lui.

Mon père!
Appuyez-vous sur moi, revoyez la lumière,
Revoyez Gelboë, les montagnes d'Hermon,
Et ce torrent, témoin des défaites d'Ammon.
De la profonde nuit sur vous appesantie,
Rappelez vers le jour votre âme anéantie.

Ces monts, cet air si doux, ce ciel pur et brillant...

SAUL. Il vient s'asseoir sur un banc placé du côté de sa tente.

Je l'avais cru voilé d'un nuage sanglant!
Vaincu par le fléau dont je subis l'outrage,
J'avais cru la nature en proie au même orage.
Viens dans mes bras, mon fils! viens consoler mes yeux
Du jour qui les afflige et de l'aspect des cieux.

JONATHAS.

Quoi! l'aspect du soleil aigrit votre infortune!

SAUL.

C'est l'ouvrage de Dieu, sa splendeur m'importune.

JONATHAS.

Le fléau dévorant de vous s'est écarté.

SAUL.

Le monstre a disparu, son poison m'est resté.
Il m'a laissé mon crime, il m'a laissé ma haine,
Et de sa fuite enfin je m'aperçois à peine.

JONATHAS.

Vous pourriez triompher de ces noirs châtimens;
Un remords...

SAUL.

Des remords! j'aime mieux des tourmens.
Et je pardonne presqu'à des maux si terribles,
Parce qu'ils m'ont rendu les remords impossibles.
Si ma raison, mon fils, s'éteignait pour toujours...!
Si durant mes fureurs j'attentais à tes jours...!

JONATHAS.

Mon amour pour Saül m'en ferait reconnaître.

SAUL.

Périsse et soit maudit le jour qui m'a vu naître!
Périsse le soleil qui versa ses clartés
Sur ce jour d'inclémence et de calamités!

JONATHAS.

Par l'excès des douleurs votre âme est égarée;
Mon père!

SAUL.

D'une vie à tant de maux livrée,
Si j'avais en naissant repoussé le flambeau,
Si le sein de ma mère eût été mon tombeau,
Le néant contre Dieu m'eût servi de retraite,
Je serais sous la terre avec ceux qu'on regrette,
Avec les rois passés dans leur dernier séjour,
Avec l'enfant qui meurt sans avoir vu le jour.

JONATHAS.

De votre noble cœur rappelez la constance....

SAUL.

Je n'avais point à Dieu demandé l'existence.
Se plaît-il aux tourmens dont ses yeux sont témoins?
Qu'importaient à ce Dieu quelques larmes de moins?
Qu'importait à ce Dieu, que ma fureur défie,
Qu'un malheureux de moins vînt maudire la vie?
Que ne me gardait-il dans son éternité!
Pourquoi montrer Saül au monde épouvanté?

JONATHAS.

Ses desseins sont pour nous un éternel mystère.

SAUL.

Je suis compté parmi les princes de la terre.
Comment a-t-il souffert qu'un pontife expirant
Voulût me dépouiller de ce suprême rang?
Samuel, d'un pouvoir devenu mon partage,
Sur je ne sais quel front transporta l'héritage;
Il annonça qu'un roi de ses mains couronné,
Marqué de l'huile sainte et de ma pourpre orné,
Des Lévites du temple invoquant l'entremise,
Viendrait un jour régner sur la terre promise,
Me chasserait du trône, et, s'armant de mes droits,
Marcherait roi sans gloire à la tête des rois.
Où sont ses bataillons? que tarde-t-il encore?
En vain je l'ai cherché du couchant à l'aurore:
Mes pas depuis quinze ans n'ont pu le rencontrer;
Je ne demande au ciel que de me le montrer!

JONATHAS.

Pourquoi, cherchant d'Endor les autels sacriléges,
Jadis de Samuel blesser les priviléges?
Pourquoi lui préférer, père et monarque heureux,
L'impure Pythonisse et ses conseils affreux,
Et sur vous de sa haine attirant la tempête...

SAUL.

J'étais las de ce ciel qui pesait sur ma tête,
De ces enfans d'Aaron à ma perte animés,
De ce Dieu, roi jaloux des rois qu'il a nommés;

C'était peu de lui rendre un éternel hommage,
Il fallait dans un prêtre adorer son image;
De pontifes sans nombre à toute heure assiégé,
C'étaient autant de dieux par qui j'étais jugé.
Sous mes pas, disaient-ils, je creusais un abîme;
Chacun de mes penchans se rencontrait un crime;
Ils opposaient sans cesse au pouvoir souverain
Les préceptes gravés sur nos tables d'airain.
Si j'osais un moment me vanter de ma gloire,
Ils appelaient leur Dieu le dieu de la victoire,
Et, retrouvant partout et son nom et ses lois,
D'un miracle inventé flétrissaient mes exploits;
Ils sont morts, et mes jours n'en sont pas moins sinistres;
Sans atteindre le Dieu j'ai frappé les ministres.
Irrité d'un trépas qui brise enfin mes fers,
Il m'envoie à leur place un esprit des enfers,
Monstre affreux qui, changeant le jour même en ténèbres,
Enveloppe mon front de ses ailes funèbres,
Se penche sur mon cœur, et m'abreuve expirant
D'un sang impur mêlé d'un poison dévorant.
D'horribles visions sans cesse il m'environne;
Il me crie en fuyant : Saül..... descends du trône!
Je n'en descendrai pas! Le trône d'Israël
Attend en vain le roi qu'a prédit Samuel.
Dieu peut m'anéantir, il ne peut me soumettre.
Il est mon ennemi; mais il n'est plus mon maître;
Mon orgueil obstiné contre lui se débat,
Et j'ai changé du moins l'esclavage en combat.
Plus d'autels, plus de vœux, plus d'encens, plus de fête,
Jour exterminateur, lève-toi sur ma tête!

Révolte, viens remplir ce cœur désespéré.
Noir esprit des enfers à qui je suis livré,
Saül à ses tourmens saura te reconnaître;
Viens, viens courber ma tête autant qu'elle peut l'être:
Je brave tes fléaux, je t'attends sans terreur;
Et, tandis que le Dieu dont tu sers la fureur
S'applaudit d'un triomphe encore imaginaire,
Je suis demeuré libre et roi sous son tonnerre.....
Mais, mon fils, dans le trouble où s'égaraient mes sens,
J'ai cru de tout un peuple entendre les accens:
Viens aider, Jonathas, ma confuse mémoire.
A-t-on fait éclater des hymnes de victoire?

JONATHAS.

Oui, mon père.

SAUL.

Et quel est le sang qu'on a versé?
Quel ennemi sans moi vient d'être terrassé?

JONATHAS.

Goliath.

SAUL.

Ce géant dont ma valeur trompée
Jamais dans les combats ne rencontra l'épée;
Durant mes longs tourmens tes mains l'ont abattu?
Ton courage me plaît.

JONATHAS.

Je n'ai point combattu.

SAUL.

Comment?

JONATHAS.

L'ordre du ciel, un pasteur...

SAUL.

Quel mystère !
Tu me parles du ciel; as-tu trahi ton père?

JONATHAS.

Vous trahir... De nos maux pour arrêter le cours,
Il m'a fallu, mon père, implorer le secours.....

SAUL.

De qui?

JONATHAS.

D'Achimelech.

SAUL.

D'un prêtre.....! jour funeste!

JONATHAS.

Il ne vient point armé de la fureur céleste.
Aveugle, sans défense, et par les ans courbé,
Il a quitté pour nous les débris de Nobé;
Et David, un pasteur, l'enfant qui l'accompagne,
Descendu comme lui de la sainte montagne,
David qui vient, dit-il, changer votre destin,
A terrassé l'orgueil du géant philistin.

SAUL.

Je ne m'étonne plus que le ciel dans sa rage
Trois jours de mes fureurs ait prolongé l'orage.
Un pontife en mon camp! j'en étais averti;
A force de tourmens je l'avais pressenti.
Perfide, à mon amour gardais-tu ce salaire?
Me deviens-tu toi-même un présent de colère?

Ce prêtre... Ce pasteur, que ta pitié défend,
Ils mourront...

JONATHAS.

Quoi, mon père, un vieillard, un enfant!

SAUL.

Que vient chercher ici ce pontife en démence?
Croit-il que les enfers me parlent de clémence?
Qu'il meure, dans son sang que ce fer soit plongé.
Je rougis maintenant de m'être cru vengé.
Vieillard séditieux, pontife téméraire,
L'enfer même à mes coups ne pourrait te soustraire...
Qui m'arrête...

JONATHAS.

Saül, mon père.....

SAUL.

J'avais cru.....
Oui la terre a tremblé; le jour a disparu.
Déjà l'arrêt fatal dans les airs se prononce.
Fuis, mon fils! il vient.....

JONATHAS.

Ciel!

SAUL.

C'est ainsi qu'il s'annonce.
Il vient, te dis-je....; fuis... O tourmens trop connus!
Dans des liens brûlans mes pas sont retenus.
Jonathas, par pitié, fuis ce spectacle horrible;
La lutte, je le sens, sera longue et terrible;
Fuis ses pas, fuis sa voix que j'entends retentir,
Fuis ce cercle de feu dont je ne puis sortir.

SAUL.

La crainte du trépas...

DAVID.

Il irait au supplice et ne répondrait pas.
Mais que ce cœur changé s'ouvre à plus d'indulgence;
Que votre repentir ne soit pas la vengeance;
De vos projets sanglans le ciel même blessé.....

SAUL.

Le ciel ne peut vouloir qu'un prophète offensé
Fasse au gré d'un caprice et de ses anathèmes
Sur la tête des rois flotter les diadèmes...
Comment tromper, David, son oracle cruel?

DAVID.

En cherchant à fléchir l'ombre de Samuel.
Que pourraient contre lui vos phalanges guerrières?
Nous en triompherons, seigneur, par nos prières.

SAUL.

Un étranger viendrait dépouiller Jonathas!

DAVID.

Celui que vous craignez, ce prince sans états,
Ce mortel inconnu, cause de tant d'alarmes,
Peut-être ne vit plus, et Dieu verra nos larmes...
Et, rentré dans ses droits aux yeux de l'Éternel,
Jonathas gardera le sceptre paternel.

SAUL.

Tu crois que, recouvrant ses droits héréditaires...

DAVID.

Dieu comprend les enfans dans le pardon des pères.

SAUL.

Jonathas régnera... ! Que je l'entende encor.

DAVID.

N'allez plus consulter les oracles d'Endor.
Abandonnez cet antre aux impures victimes
Que nous chassons du temple en leur jetant nos crimes.
Craignez la Pythonisse et ses horribles dieux.

SAUL.

Je fuirai de son art le piége insidieux.
Au pied de ce tombeau, pour fléchir le prophète,
Je veux de ton hymen lui dédier la fête.
Pour cet hymen, mon fils, va, fais tout préparer.
(Il l'embrasse.)

DAVID.

Puisse-t-il du Seigneur ne plus se séparer !

SCÈNE V.

SAUL, seul.

A lui je m'abandonne... Eh ! de mes jours si sombres,
Quel flambeau sans David eût éclairci les ombres ?
D'un bonheur éternel David est le garant ;
Mon fils héritera de mon suprême rang.

Mon sceptre est reconquis..., ma révolte oubliée.
J'abaisse devant toi ma tête humiliée,
Puissant Dieu d'Israël... Rentré dans tous mes droits,
J'adore en suppliant la main qui fait les rois.
Ma race sous tes yeux refleurit immortelle.

SCÈNE VI.

LA PYTHONISSE, SAUL.

LA PYTHONISSE.

Saül...!

SAUL.

Quel cri soudain!

LA PYTHONISSE.

Saül...!

SAUL.

Grand Dieu! c'est elle!

LA PYTHONISSE.

Oui, me voici... Mon art te serait-il suspect?
Pour la première fois tu fuis à mon aspect.

SAUL.

Moi fuir!

LA PYTHONISSE.

Quel vain effroi dans tes yeux se fait lire?

SAUL.

Je ne connais d'effroi que celui que j'inspire.

Je te croyais cachée en ton affreux séjour.
Que fais-tu parmi nous à la clarté du jour?
Qui t'y retient? quel est le crime qu'on projette?
Quel monarque imprudent te choisit pour sujette?
Quelle terre en son sein t'appelle et ne sent pas
Les germes des moissons expirer sous ses pas?

LA PYTHONISSE.

Je quitte pour toi seul mon antre solitaire;
De mon trépied de fer je monte sur la terre,
Et, pour te secourir et venger ton affront,
Au soleil des vivans j'expose ici mon front.

SAUL.

Fuis... Jadis des devins j'exterminai la race,
Crains à mes yeux lassés de ne plus trouver grâce.
Fuis, porte ailleurs ton art et tes cruels secours.

LA PYTHONISSE.

Je ne puis de Saül m'expliquer les discours.
Suis-je la Pythonisse? Est-ce moi qu'on insulte?
Mon antre a-t-il perdu la voix qu'on y consulte?
Python déshonoré n'a-t-il plus son autel?
Le dieu disparaît-il sous l'affront d'un mortel?
Mes philtres, mes poisons, mes cruels maléfices,
La mort même présente à tous mes sacrifices,
Tant de forfaits commis, tant d'oracles rendus,
Tant de rois de leur trône à ma voix descendus,
Ne t'instruisent-ils pas de ma toute-puissance?
Sais-tu quels sont mes droits à ta reconnaissance?

SAUL.

Tu n'en as qu'à ma haine, et j'ai rompu mes fers.
J'ai dérobé mon âme au souffle des enfers.
Pars, et n'espère plus, dans ta noire démence,
Qu'entre Saül et Dieu la guerre recommence.

LA PYTHONISSE.

Elle a recommencé... Crains ses funestes dons;
Sais-tu de quels bienfaits il scelle ses pardons?
Quoi, ces trois jours affreux n'ont pu te faire entendre
Quelles sont les faveurs que tu dois en attendre?
Quoi, tandis que la foudre erre autour de tes pas,
Le vieillard de Nobé ne t'épouvante pas?
C'est lui qui, vers son Dieu levant des mains serviles,
T'a maudit dans nos champs, t'a maudit dans nos villes;
C'est lui qui chaque jour, farouche et menaçant,
Offrait contre Saül l'holocauste de sang.

SAUL.

N'importe... Il est absous du mal qu'il voulait faire.
David devient mon fils.

LA PYTHONISSE.

C'est lui qu'on me préfère!
David prend aujourd'hui, de tes tourmens vainqueur,
L'empire qu'autrefois j'exerçais sur ton cœur.

SAUL.

Il me répond du ciel... son hymen se prépare.

LA PYTHONISSE.

Cet hymen de David pour jamais nous sépare.

Adieu... je te confie à sa jeune vertu.
Je suis assez vengée.

SAUL.

Arrête! que dis-tu?
Arrête....!

LA PYTHONISSE.

Désormais que te font mes oracles?
N'as-tu pas ton David? n'as-tu pas ses miracles?
Cours lui donner ta fille, et reçois mes adieux:
J'avais en ta faveur consulté tous mes dieux,
Et d'un nom que l'enfer s'obstinait à me taire,
J'avais, après quinze ans, découvert le mystère.
Je connaissais ce roi que tu cherches toujours,
A qui furent promis et ton trône et tes jours.
Oui, je le connaissais...

SAUL.

Ciel! que viens-je d'entendre?

LA PYTHONISSE.

J'emporte mon secret.

SAUL.

Parle, c'est trop attendre.
Quel est son nom...?

LA PYTHONISSE.

Lui-même ici t'en instruira.
Que dis-je! au monde entier ton malheur l'apprendra.
Il est prêt à quitter l'ombre qui le recèle,
Pour un trône où déjà ton ivresse chancelle.

Trompé dans ton amour et ton ressentiment,
Toi-même de ta chute as pressé le moment.
Tu lui donnes ta fille, et ta puissance expire.

SAUL.

Quoi! David!!

LA PYTHONISSE.

C'est à lui qu'on livra ton empire.
L'usurpateur sacré du rang qu'on te ravit,
Ce mortel odieux, exécrable, est David.

SAUL.

Tant d'horreur...! je succombe, et mon âme accablée...

LA PYTHONISSE.

La vérité tardive enfin s'est dévoilée.
Opposant à tes droits ses droits ambitieux,
David..! et tu souffrais qu'il te parlât des cieux!
Tu rêvais des remords que je conçois à peine;
Tu formais d'autres vœux que les vœux de la haine.
Et tu montrais, aux yeux de ton peuple étonné,
Saül par un enfant surpris et gouverné!

SAUL.

Ah! cet enfant divin m'entretenait de gloire,
C'était à mes côtés l'ange de la victoire.
Il avait fait briller, au seul nom du Seigneur,
Dans la nuit de mon âme un rayon de bonheur.
Ses chants consolateurs endormaient ma souffrance;
Des lèvres de David descendait l'espérance.
Dans quels maux je retombe, et de quel coup frappé...!
Non, ce n'est point David, ta haine m'a trompé.

Je n'en crois plus un art dont frémit la nature.
Toujours pour me trahir féconde en imposture,
De tes fureurs sur moi tu versas le poison.
Chacun de mes malheurs fut marqué de ton nom ;
Et ta voix, pour m'ôter un appui tutélaire,
Fait parler Samuel au gré de ta colère.
David mon ennemi..! lui qui sauve mes jours !
Je te retrouve encor ce que tu fus toujours.
Tu viens, m'environnant d'une horreur imprévue.....

LA PYTHONISSE.

Te sauver du serpent qui fascine ta vue.
De ses replis mortels prêt à t'envelopper,
Il charme la victime avant de la frapper.
Dieu triomphe et se rit de ta crédule joie :
On doit s'épouvanter du bonheur qu'il envoie.
Sur David au berceau l'huile sainte a coulé ;
David l'ignore encor.

SAUL.

Qui te l'a révélé ?

LA PYTHONISSE.

L'enfer...!

SAUL.

Eh bien, cherchons jusqu'au sein de la terre
Un témoin mieux instruit de ce fatal mystère.
On dit que dans ton antre, aux lueurs des flambeaux,
Eclate un chant magique entendu des tombeaux.
Au culte de la mort dès long-temps consacrée,
La mort tremble et se lève à ta voix abhorrée.

LA PYTHONISSE.

Oui.

SAUL.

Forçons Samuel lui-même à s'expliquer.
Viens... j'en croirai son ombre... Oses-tu l'évoquer?

LA PYTHONISSE.

Evoquer Samuel!

SAUL.

En as-tu la puissance?

LA PYTHONISSE.

Si ma mort est le prix de mon obéissance,
Si des gouffres de feu s'entr'ouvrant sous mes pas...

SAUL.

Espères-tu finir par un autre trépas?
Je ne m'attendais point à cet indigne obstacle.

LA PYTHONISSE.

Mais toi, soutiendras-tu l'horreur de ce spectacle?
Lorsque je donnerai le terrible signal,
Oseras-tu rester dans le cercle infernal?
Verras-tu, sans mourir, le Dieu qui me tourmente
Porter l'appel magique à ma bouche écumante?
Mots affreux que la terre abhorre et n'entend pas,
Langage de l'enfer lorsqu'il parle au trépas.

SAUL.

La tombe est là! marchons... mais tu crains d'y descendre.
Ta voix de Samuel n'ose éveiller la cendre...

Tu me trompais... ton sang va couler sous mon bras.

LA PYTHONISSE.

Tu veux voir Samuel; tremble, tu le verras !
Que le ciel sur mon front menace, éclate et tombe!
Tu veux voir Samuel, viens, entrons dans sa tombe.
Viens, dans mes sens troublés Python règne en vainqueur,
Et l'aiguillon brûlant est déjà sur mon cœur;
De noirs enchantemens si ton œil est avide,
Le sépulcre n'a pas de spectre plus livide;
J'emploîrai tout, sermens, cris, magique flambeau,
Et tous les dieux d'Endor passent dans ce tombeau.
Farouche, l'œil en feu, terrible, échevelée,
Frappant du pied la terre à ma voix ébranlée,
Arrosant la poussière et le cercueil brisé,
D'un sang tiède et fumant dans mes veines puisé,
Je forcerai la mort à quitter ses ténèbres.
Prêtez-moi vos secours, enchantemens funèbres!
Montrez-lui que Saül, par l'enfer châtié,
Ne connaît de l'enfer qu'une faible moitié.
Et toi, dieu que je sers, si la main d'une amante
S'offrit toujours à toi d'un sang nouveau fumante;
Si ma bouche, toujours soufflant ton noir poison,
Au plus affreux blasphème a préféré ton nom;
Pour les philtres puissans que demandait ta rage,
Si j'allai recueillir seule, après un orage,
Les ossemens des morts dérobés aux bûchers,
Et les feux du tonnerre empreints sur nos rochers,
Encor ce dernier crime et ce dernier miracle,
Accours, et que la mort confirme mon oracle.

SAUL.

J'applaudis aux fureurs où ton cœur s'est livré ;
Mais c'est dans ce tombeau que je te jugerai.

(*Ils entrent dans le tombeau de Samuel.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

JONATHAS, ABNER.

JONATHAS.

Entends-tu ces concerts et ces hymnes touchans?
On offre au Dieu de paix les prémices des champs;
Des roses de Saron la tête couronnée,
Les vierges d'Israël, vers la fête ordonnée,
Guident la jeune épouse et portent dans leur main
Les flambeaux consacrés et les voiles d'hymen.
La foule au loin se presse et proclame, ravie,
Un grand nom replacé sur le livre de vie,
La gloire de mon père, et dans ce jour heureux,
Une vierge donnée au sauveur des Hébreux,
Cortége auguste et saint qu'Achimelech préside.

(Pendant ce discours le cortége s'avance sur deux files.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS; ACHIMELECH conduit par DAVID, les LÉVITES, MICHOL, les COMPAGNES DE MICHOL, PEUPLE.

DAVID, dans le fond du théâtre.

Oh! qu'une fois encor je vous serve de guide!
Quel que soit de mon sort le changement soudain,
Je suis toujours pour vous le pasteur du Jourdain.
Lorsque du roi Saül la fille m'est donnée,
Qu'un témoin tel que vous flatte mon hyménée!
Laissez-moi vous conduire et diriger vos pas
Vers ces attraits si doux que vous ne voyez pas.

ACHIMELECH, à Michol.

Vos mains avaient jeté des lis sur son passage,
Ce jour vient confirmer leur innocent présage.
O fille de Saül! ce n'était pas en vain
Que le ciel vous guidait vers ce pasteur divin.
Hymen cher au Seigneur..... alliance prospère....

MICHOL.

Mes yeux à vos côtés cherchent en vain mon père;
Loin de nous, Jonathas, qui peut le retenir?
N'a-t-il pas aujourd'hui son enfant à bénir?

JONATHAS.

Accomplissons ses vœux d'un cœur soumis et tendre,
O ma sœur! c'est ici que nous devons l'attendre;

Et lui-même a voulu que devant ce tombeau
De votre heureux hymen s'allumât le flambeau.

ACHIMELECH.

Oh! que ne puis-je voir la redoutable enceinte
Où repose la mort dans sa majesté sainte!
L'ombre de Samuel qu'on invoque à genoux
Est un médiateur entre le ciel et nous.
De sa vertu sublime il nous légua l'exemple :
Placez ici l'autel, cette tombe est un temple.

(On place l'autel au milieu du théâtre. David et Michol se tiennent à côté d'Achimelech, et tous les personnages se tournent vers le tombeau de Samuel.)

JONATHAS, à Michol.

Du séjour des élus, crois-tu que Samuel...

MICHOL.

Les cieux ne lui font pas oublier Israël.
Samuel, que ton ombre à nos vœux soit propice.

DAVID.

Nous plaçons notre hymen sous ton auguste auspice.

MICHOL.

La prière toujours fut sacrée en ce lieu.

DAVID.

Ton peuple est notre peuple, et ton Dieu notre Dieu.

(Un éclair se fait voir dans le tombeau.)

JONATHAS, avec effroi.

Ciel! ma sœur, de quels feux la tombe se colore!

MICHOL.

C'est du jour de pardon la consolante aurore.

JONATHAS.

N'entends-tu pas au loin ces voûtes murmurer?

MICHOL.

C'est une voix du ciel qui nous dit d'espérer.

(Le tonnerre se fait entendre, le jour s'obscurcit subitement, et le tombeau vomit des flammes pendant le discours de Jonathas.)

JONATHAS.

Non, ma sœur; l'espérance, en parlant à la terre,
Emprunte une autre voix que celle du tonnerre....
Le jour fuit, le tombeau s'est ouvert...

MICHOL.

Ciel!

DAVID.

Grand Dieu!

SCÈNE III.

LA PYTHONISSE sortant du tombeau et soutenant SAUL, qu'elle laisse tomber au pied de l'autel sans connaissance. LES PRÉCÉDENS.

LA PYTHONISSE.

Vous attendiez Saül, je vous le rends... Adieu.

(Elle s'enfuit vers les montagnes. Jonathas, David et Michol courent vers Saul.)

ABNER.

O crime sans exemple! ô fureur sacrilége!

ACHIMELECH.

La mort même, la mort n'a plus de privilége!

MICHOL.

Mon père!

DAVID.

Oh! que mes soins puissent le secourir!
Saül...!

JONATHAS.

Ses yeux troublés viennent de se rouvrir.

SAUL.

Où suis-je..? de la mort j'ai vu le noir royaume...
Un éclair m'a montré la pâleur du fantôme...
L'horrible Pythonisse...

JONATHAS.

Ah! revenez à vous.

DAVID.

Saül!

MICHOL.

Voyez David en pleurs à vos genoux.

SAUL, achevant de reprendre ses sens.

David! David! celui que la fureur céleste..!
Quelle est autour de moi cette pompe funeste?
Emportez cet autel, éteignez ces flambeaux.
(A Achimelech.)
Tu croyais ton secret caché dans les tombeaux:
Je l'en ai fait sortir; et mon heureuse audace
M'a fait connaître enfin l'ennemi de ma race.
Je tiens en mon pouvoir ce fantôme de roi.
Samuel l'a nommé.

JONATHAS.

De ses sens désolés, Dieu, calmez la tempête....!

SAUL.

Le monstre est sous mes pieds, le monstre est sur ma tête.
Il me presse, il attache avec des cris affreux
Sa morsure infernale à mes flancs douloureux.
Ses pieds, ses mains de fer sur moi s'appesantissent;
Je ne puis arracher les nœuds qui m'investissent.
Ah! mon fils! je succombe, et le monstre est vainqueur;
A la flamme éternelle il a livré mon cœur.

(Il tombe sur un rocher au pied du tombeau de Samuel.)

Tout un dieu me poursuit, tous ses fléaux m'écrasent,
Tous ses fléaux vengeurs dans mes veines s'embrasent!

JONATHAS.

Mon père!

SAUL.

Prends ce glaive aux forfaits réservé.....
La terre des vivans rejette un réprouvé.
Frappe! je suis maudit.

JONATHAS.

Prodige épouvantable!

SAUL.

Arrache-moi, mon fils, à ce Dieu redoutable!
Frappe, et chasse à la fois de mon cœur déchiré
Ma vie et les poisons dont il est dévoré.
Mais avant de frapper cherche mes deux victimes;
Ce cœur pour tant de maux n'a pas assez de crimes.

Va, cours, qu'à ma vengeance elles viennent s'offrir :
Je veux d'un œil mourant les regarder mourir.
(Il s'évanouit.)

JONATHAS, se jetant sur le corps de son père.

Saül.....! mais il succombe au mal qui le possède;
L'anéantissement à ses fureurs succède.
Oh! que devient son âme en un repos pareil?
Et que rencontre-t-elle au fond de ce sommeil?
Plus d'espoir de pardon, plus de grâce à prétendre!
(On entend les sons lointains des harpes.)
Mais dans les airs au loin quels sons se font entendre?
Est-ce la harpe d'or dont l'ardent séraphin
Accompagne l'offrande et les hymnes sans fin?
A mes vœux supplians Dieu n'est-il plus contraire?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, ABNER.

ABNER.

Ces accords sont les chants de David.

JONATHAS.

De mon frère?

ABNER.

Suivi d'un peuple immense, il porte ici ses pas;
Le démon des fureurs ne l'épouvante pas.
Il vient sur le fantôme essayer d'autres armes,
Rendre une âme au Seigneur, rendre un père à vos larmes;
Il vient changer Saül.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, DAVID, PEUPLE, LÉVITES portant des instrumens.

JONATHAS, courant vers David.

Qu'il tremble d'approcher!
David! ah! ce n'est pas à toi de le chercher!
Garde-toi, garde-toi de réveiller mon père!

DAVID.

Celui qui du néant fit jaillir la lumière
Peut aussi, sur Saül à ma voix arrêté,
Changer sa nuit profonde en céleste clarté.
Peuple, adorez le Dieu que mon regard contemple!
Et prêtez à ma voix les harpes du saint temple.

(On entend le bruit des harpes.)

Hymne de prière.

Le voilà ce roi conquérant,
La terre devant lui semblait manquer d'espace;
Le Seigneur le renverse et passe.
Priez, peuple, Dieu seul est grand!

(La symphonie.)

« Le voilà sans appui, sans flatteurs, sans cortége,
» Sans que son glaive le protége,
» Perdu dans la nuit du trépas;
» De ses prospérités je cherche en vain le nombre;
» Le char de son triomphe est passé comme une ombre.

» Il avait dit à Dieu : Je ne vous connais pas! »

(La symphonie.)

Seigneur, viens séparer le pécheur de son crime,
Assez de ce géant tu courbas la hauteur;
Tu frappas le triomphateur.
Relève, ô mon Dieu! la victime.
Elle a crié vers toi du fond de ses douleurs.
Même en nous punissant tu nous chéris encore.
Lève-toi sur Saül comme une douce aurore,
Et dis-lui : J'ai compté tes pleurs.
Que son âme renouvelée,
Du fond des tombeaux rappelée,
Se réveille en ton sein pour des jours de bonheur.
Grâce! Dieu tout-puissant! que nos larmes l'obtiennent;
La colombe a besoin des airs qui la soutiennent,
Notre âme a besoin du Seigneur.

(La symphonie.)

SAUL.

Quel réveil! L'ange affreux contre Saül armé
A me quitter ainsi n'est point accoutumé.
Une voix consolante, et du ciel descendue...
Autrefois dans Rama je l'avais entendue.

JONATHAS.

C'est un ange de paix que Dieu daigne envoyer.

SAUL.

Saül en ce moment pourrait presque prier.

JONATHAS.

O céleste clémence! ô bonté souveraine!

SAUL.

N'était-il dans mon cœur d'autre enfer que ma haine?
Pourrais-je encore prétendre... Ah! monarque insensé,
Quel pacte peux-tu faire avec le sang versé?

DAVID.

Hymne de réconciliation.

(On entend le bruit des harpes.)

Oui, ton Dieu veut ta délivrance,
Lorsque tu crains son abandon.
Au nombre des vertus il plaça l'espérance:
Sa justice toujours marche avec le pardon.
« A peine le remords commence
» Que de la céleste clémence
» Rayonne sur nos fronts le jour paisible et doux:
» Sors de tes ombres éternelles,
» Aigle tombé, reprends tes ailes:
» Viens, laissons en fuyant ton crime loin de nous.
» Viens, Saül, l'esprit saint qui m'enlève à la terre,
» Sur ta tête, à ma voix, ne descend pas en vain.»
Déjà ton cœur se désaltère
Aux sources de l'amour divin.
Cet amour, immortelle flamme,
Lumière de la vie, existence de l'âme,
Manquait à tes jours ténébreux.
J'ai brisé ta chaîne fatale;
Tu dormais dans l'ombre infernale,
Tu te réveilles dans les cieux.

(La symphonie.)

JONATHAS.

Vous voyez le pasteur de la sainte colline...

SAUL.

Ah ! ne me prive pas de cette voix divine !
Jamais, depuis le jour où Saül, jeune encor,
En Galilée, au pied du chêne du Thabor,
Vit passer dans les airs trois anges de lumière,
Jamais des pleurs si doux n'ont mouillé ma paupière;
L'ineffable pardon vient d'être prononcé,
Mes maux ont disparu comme un songe effacé.
Dieu m'a cherché lui-même, et mon âme nouvelle
Semble se perdre en lui pour renaître immortelle.

JONATHAS.

Du géant philistin voilà l'heureux vainqueur;
Il dompta Goliath...

SAUL.

Il a changé mon cœur.
A son divin pouvoir qu'Israël rende hommage.
Mais, David, ce bonheur dont tu nous peins l'image
Est-il fait pour Saül... ? dans l'ombre de l'oubli
Faudra-t-il que mon nom demeure enseveli ?
Ton Dieu m'a défendu la gloire, les conquêtes.

DAVID.

Hymne de triomphe.

Les exploits de Saül sont chantés dans ses fêtes.
Vainement contre lui ton grand cœur se débat ;
Saisis son étendard, viens diriger nos glaives,

Chacun de tes tourmens te prive d'un combat.
Lève-toi, Saül.....

(La symphonie.)

Tu te lèves....
Contre vingt peuples menaçans,
Ton nom seul a couvert nos villes alarmées;
Sur l'autel du Dieu des armées
L'ange exterminateur a porté ton encens.
Tu viens de rentrer dans ta gloire.
Ancien élu de la victoire,
Elle a reconnu son guerrier;
Son prestige encor t'environne;
La foudre, en frappant ta couronne,
Avait respecté ton laurier.

SAUL.

Tu l'emportes, David...; oui, ce chant de victoire
Achève le prodige et me force d'y croire.
Viens, marchons au combat que ta voix m'a promis;
Le réveil de Saül a besoin d'ennemis.
Tu chantais leur défaite, et je cours les abattre.
On dirait à tes chants que tu m'as vu combattre.
Je t'adopte pour fils, et ma fille est à toi.

DAVID.

Votre fille, seigneur?

SAUL.

Ce nœud t'enchaîne à moi...
David a d'Israël soutenu la querelle,
Vainqueur de Goliath, il a des droits sur elle.

Oui, peuple, je lui fais cet honneur immortel;
En sortant du combat je le mène à l'autel.

(A David.)

Ici de grands bienfaits signalent ta présence;
Mais j'attends encor plus de ta reconnaissance.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MICHOL, les COMPAGNES DE MICHOL sortant de la tente de Saül.

SÉPHORA.

HEUREUSE et libre enfin de tout sujet de crainte,
Quelle est cette langueur dans vos regards empreinte?
De vos nouveaux destins qui trouble les douceurs?
Quel chagrin vous poursuit dans les bras de vos sœurs?

MICHOL.

O filles d'Israël! pour nos fêtes divines
N'a-t-on pas vu David descendre des collines?
Parlez : rassurez-moi sur ce retard cruel;
Il a blessé mon âme, ô filles d'Israël!
Si sous le térébinthe un moment je sommeille,
Il trouble mon repos, je dors, et mon cœur veille;
Du nom de mon époux par mon père nommé,
Entre tout ce qu'on aime il est le plus aimé.

Et pourtant répond-il à ma voix douloureuse....?
Pourquoi me donnez-vous le nom de bienheureuse?
Que fait David?

SÉPHORA.

David est notre protecteur;
Ses mains ne portent plus la fronde du pasteur.
Aux regards d'Israël honorant sa vaillance,
Saül vient de l'armer du glaive et de la lance.
Contre les Philistins tous les deux ont marché;
Mais ce peuple ennemi, dans son camp retranché,
Refuse de combattre; et de votre hyménée
Se prépare aux autels la pompe fortunée.

MICHOL.

On le dit?

SÉPHORA.

Cet hymen a l'aveu du Seigneur.

MICHOL.

Je ne vois point David, je doute du bonheur.

SÉPHORA.

Ne chérissez-vous plus vos compagnes fidèles?

MICHOL.

Lorsqu'il me rencontra j'étais au milieu d'elles.

SÉPHORA.

Vous étiez loin d'attendre un semblable avenir.

MICHOL.

Penses-tu que ce jour soit dans son souvenir?

Aux lieux où commença ma tendresse cachée,
Crois-tu depuis ce jour que David m'ait cherchée?

SÉPHORA.

Je l'aperçois... Vient-il vous conduire à l'autel?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, DAVID, LÉVITES de la suite de David.

DAVID, au fond du théâtre.

La voilà..! C'est ainsi qu'aux regards d'un mortel
Elle apparut un jour sur nos saintes montagnes;
Qu'elle est belle au milieu de ses belles compagnes!
Si ses yeux un moment se reposent sur nous,
L'étoile du matin a des rayons moins doux.

MICHOL, du milieu de ses compagnes.

Entourez-moi, mes sœurs; c'est lui que mon cœur aime.

DAVID.

Cachez-moi son regard, il m'enlève à moi-même.
(Il s'avance vers Michol.)
Je n'ose lui parler... je ne suis qu'un pasteur.

MICHOL.

Vous êtes d'Israël l'heureux libérateur,
Le guerrier qui triomphe et l'ange qui pardonne,
Le glorieux époux que mon père me donne.

DAVID.

Quoi ! je ne suis donc pas l'objet de vos mépris ?
Quel roi de l'Orient, de vos charmes épris,
Eût osé se flatter d'un destin si prospère ?

MICHOL.

Aucun roi d'Orient n'a secouru mon père ;
Des horreurs du trépas si Saül est sauvé,
C'est un simple pasteur qui me l'a conservé.
Mais vous... quelle mortelle a droit à votre hommage ?
Votre âme est dans le ciel bien loin de mon image ;
Votre âme, pour Dieu seul se laissant enflammer....

DAVID.

Ce Dieu qui fit le jour ne défend pas d'aimer.
Il est dans le ciel même un esprit de lumière
Qui conserve à l'amour sa pureté première ;
Son front porte une étoile et ses mains un flambeau ;
Des anges du Seigneur c'est l'ange le plus beau :
Il naquit avec Ève, avec Ève innocente,
Lorsqu'elle ouvrait les yeux à la clarté récente ;
Et c'est lui qui vers vous, David n'en doute pas,
Sur la montagne sainte accompagna mes pas.
Des vierges d'Israël j'aperçus la plus belle ;
Mon cœur languit d'amour et se tourna vers elle.
Un air plus doux, plus pur, soudain m'environna ;
De vos lis oubliés mon front se couronna.
Je sentis que, changeant d'extase involontaire,
Mes hymnes commencés s'achevaient sur la terre,
Que j'attendais votre âme, et que jusqu'à ce jour
Dans mes élans divins j'avais rêvé l'amour.

Que de fois au nuage, à la plaine embaumée,
J'ai demandé quel nom portait ma bien aimée !
Que de fois mon regard, lentement soulevé,
A désiré le vôtre et ne l'a point trouvé !
L'autel et ses parfums, le temple et ses cantiques,
Me demandaient en vain des transports prophétiques ;
Mes transports s'envolaient vers vos attraits absens ;
C'est vous que je cherchais sous l'arbre de l'encens.
Vous habitiez mon cœur, vous viviez dans mes songes,
La nuit n'avait que vous pour ses plus doux mensonges;
Et le jour qui montait à l'horizon vermeil
Rencontrait votre image enchantant mon sommeil.
Pardonnez aux secrets d'une si chaste flamme
De s'exhaler vers vous et de trahir mon âme.
Pardonnez à David des vœux ambitieux,
Les premiers que son cœur ait détournés des cieux.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ABNER.

ABNER à David.

Saül est sur mes pas, et c'est vous qu'il demande.

DAVID à Michol.

De me rendre à ses vœux le respect me commande ;
Souffrez que loin de vous...

MICHOL.

Le roi vient, demeurez.

(A part, et en s'en allant du côté opposé à la tente de Saül.)

Quoi! réunis à peine et déjà séparés!

SCÈNE IV.

DAVID, SAUL.

SAUL.

Prêt à voir des combats se rouvrir la barrière,
Que j'aime à t'admirer sous l'armure guerrière!
Et que ce casque d'or, à mon œil enchanté,
Relève de tes traits l'héroïque beauté!
Rappelé par tes chants d'une mort si prochaine,
David, dis-moi quel charme à tes côtés m'enchaîne?
D'où tiens-tu ton pouvoir? comment as-tu calmé
Ce cœur qui refusait d'aimer et d'être aimé?
Parle-moi du Seigneur, appelle-moi ton père.
Depuis qu'elle est à toi ma fille m'est plus chère.
J'aime encore, et, mouillé de pleurs délicieux,
Mon œil baissé quinze ans se lève vers les cieux.

DAVID.

Ainsi, se détournant d'une route infidèle,
Saül, vainqueur des rois, en devient le modèle;
Et, vers des jours plus doux ramené désormais,
Daigne écouter la voix qui ne trompe jamais.
Il ferme ses conseils à l'esprit d'imprudence.
Il devient pour son peuple une autre Providence;
Et se souvient que Dieu, des rois justes l'appui,
Confond tous les projets qu'on a formés sans lui.

SAUL.

Oui, je m'en souviendrai; veille sur ton ouvrage.
Si la victoire est chère à ton jeune courage,
Si, ton premier triomphe éveillant ta fierté,
Du besoin des combats ton cœur a palpité,
Je veux qu'incessamment la guerre nous rassemble;
Tu fus armé par moi, nous combattrons ensemble.
Au pied des monts sacrés le géant philistin
Sous tes coups glorieux a fini son destin :
Le démon ténébreux dont j'étais la victime,
Vaincu par tes accens, est rentré dans l'abîme;
Mais je ne suis encor délivré qu'à demi.

(S'approchant de David et lui parlant à voix basse.)

Il me reste à punir un plus grand ennemi.

DAVID.

Qui, seigneur?

SAUL.

Ce rival, caché, muet, terrible,
Ce roi, de mon pouvoir successeur invisible,
Par Samuel prédit, mortel plus abhorré
Que l'esprit des enfers dont tu m'as délivré.
Dieu! que n'ai-je point fait pour découvrir la trace
De cet usurpateur si funeste à ma race!
Accusant de lenteur l'oracle injurieux,
J'attends, depuis quinze ans, ce roi mystérieux;
Je le cherche partout, mais d'une nuit profonde
Le voile protecteur le cache encore au monde.
Il m'échappe, et du fond de cette obscurité
Nul indice vengeur jusqu'à moi n'est monté.

Je n'ai pu dans son sang éteindre ma colère !
Toi que l'esprit divin de ses rayons éclaire,
Dans quels déserts chercher la trace de ses pas ?

DAVID.

Ah ! quels vœux formez-vous... ?

SAUL.

Tu ne le connais pas ?

DAVID.

Moi, seigneur !

SAUL.

De ce roi consacré par un prêtre
Ce grand nom dans Nobé fut révélé peut-être ?

DAVID.

Je l'ignore.

SAUL.

Sur lui tu n'as aucun soupçon ?

DAVID.

Aucun.

SAUL.

Achimelech n'en parla jamais... ?

DAVID.

Non.

SAUL.

S'il était informé de ce secret funeste ?

DAVID.

Ses yeux se rouvriraient à la clarté céleste
Avant qu'il le trahît.

ACHIMELECH.

Grand Dieu!

DAVID.

Quel est-il?

SAUL.

Toi!

DAVID.

Moi

JONATHAS.

David!

MICHOL.

terreur!

ABNER.

O vengeance suprême!

ACHIMELECH.

Reconnais donc ce roi qui s'ignorait lui-même :
Samuel, qui jadis consacra son berceau,
Me révéla son sort en fuyant au tombeau;
Et l'élever au rang d'où Saül va descendre
Fut le serment sacré que je fis à sa cendre.

DAVID.

Non! j'abjure un pouvoir sur le vôtre usurpé,
Mon père, et dans son choix Samuel s'est trompé.
Reprenez des grandeurs que je vous abandonne;
La puissance est à vous, si le ciel me la donne;
David de vos bienfaits peut enfin s'acquitter;
Et Dieu, s'il m'a choisi, ne veut rien vous ôter.
J'ignorais, j'ignorais quel signe redoutable...

SAUL.

Indigne trahison, forfait épouvantable !
Dans quel piége odieux Saül était tombé !
Je n'attendais pas moins du vieillard de Nobé.
Gardes, environnez David et son complice,
Dressez sur Gelboë l'instrument du supplice ;
Et qu'aux yeux d'Israël, sur la croix expirans,
On livre leur dépouille aux vautours dévorans.

MICHOL, tombant évanouie dans les bras de ses compagnes.

Je me meurs.....

JONATHAS.

Quoi..! Saül, ce sacrifice impie...

SAUL.

Il faut que de David la royauté s'expie.

DAVID.

Frappez, seigneur, mes jours vous sont abandonnés.
Hélas ! à vous servir ils étaient destinés.
Frappez, délivrez-vous d'une vie importune ;
Mais n'enveloppez pas dans la même infortune
Ce dernier fils d'Aaron, seul espoir des humains.
Au sang d'Achimelech ne trempez pas vos mains.

SAUL.

Il mourra sur la croix, indigne de mon glaive.

ACHIMELECH.

Pour le salut du monde une autre croix s'élève.

SAUL.

Tout le sang de David au tien va se mêler.

ACHIMELECH.

Le jour s'obscurcirait en le voyant couler.
Ce sang doit accomplir l'ineffable mystère.
Ce sang de rois en rois conservé sur la terre
Doit enfanter un jour le sauveur précieux
Par qui l'homme tombé s'ouvre de nouveaux cieux.
Tu veux qu'il soit versé? démens donc notre histoire;
Ote à l'amour divin sa plus belle victoire;
Arrête au Sinaï la parole de feu,
Et le pardon d'un monde entre les mains de Dieu,
Avant que d'un tel sang la source se tarisse....

SAUL.

Que Saül règne encore, et qu'un monde périsse.
O rage! Dieu me cherche, il plaint mon abandon;
Je crois à sa pitié, je subis son pardon,
Et dans le même instant son prêtre pour salaire
Vient jeter dans mon camp l'élu de sa colère.
Quoi! des enfans d'Aaron tous morts dans les tourmens
N'as-tu pas au désert heurté les ossemens?
Ils furent tous punis de leur lâche artifice :
L'usurpateur sacré manquait au sacrifice,
Il tombe entre mes mains, son dernier jour a lui;
J'anéantis le Dieu qui doit naître de lui;
Et sur ces monts sanglans son corps sans sépulture
De tes oracles vains prouvera l'imposture.

ACHIMELECH.

Lorsqu'un nouveau prodige est tout prêt d'éclater,
Ce n'est pas sur ces bords que l'on en peut douter :
Abyron et Dathan que les feux consumèrent;
La mer, où trois cités coupables s'abîmèrent,
De leurs temples impurs les faux dieux arrachés,
Les sépulcres rouverts, les torrens desséchés,
Ces monts, ces rocs brisés, ces grottes des oracles,
Tout te montre un désert sillonné de miracles,
Tout semble respirer, dans ce terrible lieu,
L'épouvante de l'homme et la grandeur de Dieu.
De ses arrêts vengeurs tout ici t'environne;
Voilà, voilà ton roi, Saül, descends du trône.

SAUL.

Que tant d'audace ajoute à mon ressentiment !

ACHIMELECH.

Cède, roi détrôné, tu n'as plus qu'un moment :
Le spectre des enfers à qui David commande
Pour des maux infinis déjà te redemande.
Demain tu dormiras du sommeil éternel.
Toi-même... ô nuit horrible! ô père criminel!
Sais-tu quel est l'arrêt que je voulais suspendre?
Sais-tu quel est le sang qu'on te verra répandre?
Tu ne m'entendras point, par de lâches discours,
Contre toi de ce peuple implorer le secours;
Loin de moi l'assistance incertaine et fragile
Qu'offrent des bras mortels et des armes d'argile !

Vainqueur de Goliath aujourd'hui terrassé,
Dieu veut combattre seul où Dieu s'est annoncé.
Sur le mont Gelboë notre trépas s'apprête;
Que tardent tes bourreaux à nous conduire?

JONATHAS.

Arrête.

Saül peut révoquer son arrêt menaçant.

SAUL.

Ne reparais ici que couvert de leur sang.
Mais non, je connais trop ta coupable indulgence,
Et je charge Doëg d'assurer ma vengeance.
Nous verrons si leur Dieu viendra les secourir.

ACHIMELECH.

Doute de sa puissance, et viens nous voir mourir.

SCÈNE IV.

SAUL, MICHOL, JONATHAS; GARDES, COMPAGNES DE MICHOL.

MICHOL, reprenant ses sens par degrés.

Où suis-je..? et quelle nuit sur mes yeux répandue?

JONATHAS, lui montrant Michol.

Mon père....!

MICHOL.

Rassurez ma tendresse éperdue.

David..! Mais au supplice on entraîne ses pas;
Aux fêtes de l'hymen il trouve le trépas;
Et moi, des mêmes fleurs encore couronnée,
Moi, seconde victime à l'autel amenée,
Je pourrais... non, Saül, j'expire à tes genoux.

JONATHAS.

Tu t'immoles toi-même en frappant son époux.
Combien de tes douleurs la chaîne se prolonge!
Dans quel gouffre de maux ce trépas te replonge!
David meurt, et Saül recommence un tourment
Que rendra plus affreux ce bonheur d'un moment:
Que dis-je...? quel arrêt vient-on de faire entendre?
Quel est ce nouveau sang que ta main doit répandre?
D'une soudaine horreur, Saül, tu te défends....

MICHOL.

Mon frère....!

JONATHAS.

Si c'était le sang de tes enfans,
Si le spectre infernal qui de ton sort décide,
Égarant ta raison jusques au parricide..!

SAUL.

L'arrêt d'Achimelech ne peut m'épouvanter.

JONATHAS.

D'aucun malheur, mon père, est-ce à toi de douter?
Il faut céder, il faut, avec ton diadème,
Arracher de ton front l'éternel anathème;
De l'arrêt du pontife il faut nous affranchir.

SAUL.

Ah! que prétendez-vous?

JONATHAS.

Te sauver....

MICHOL.

Te fléchir,
Désarmer la fureur où ton cœur s'abandonne.

SAUL.

Oui, je pardonnerai comme le ciel pardonne.
Fuyez-moi....

JONATHAS.

Non, Saül, non, je veux te sauver.
Non, de tels châtimens ne peuvent se braver.
Oserais-tu, mon père, après ce coup horrible
T'asseoir dans notre sang sur ce trône terrible?
Voudrais-tu d'un tel crime effrayer ce séjour.
Ah! le prêtre vengeur ne t'a donné qu'un jour!
Des tourmens éternels un seul jour te sépare,
Un seul jour, et de toi l'éternité s'empare,
L'éternité vivante, où, par son cœur jugé,
Dans des douleurs sans fin le coupable est plongé.
Tu sais, tu sais qu'un jour, au lieu même où nous sommes,
Un Dieu doit s'immoler pour le salut des hommes.
D'avance à ce bienfait ne te dérobe pas;
Laisse une âme de plus à ce divin trépas.
Repens-toi, repens-toi.... ne conduis pas ton crime
Jusqu'où n'atteindrait pas le sang de la victime,

Et que ce sang terrible et vainqueur de la mort
En tombant sur ton cœur y rencontre un remord.
Tombe à ses pieds, ma sœur... ; pleure, presse, conjure,
Rends Saül, rends un père aux remords qu'il abjure;
Ramène la pitié dans son cœur éperdu...

MICHOL.

Mon père ..!

SAUL.

Mes enfans... !

JONATHAS.

David nous est rendu.

MICHOL.

Sur mes tremblantes mains je sens couler tes larmes.
Courons...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS ; ABNER, GARDES.

ABNER.

Aux Philistins renvoyez les alarmes,
Seigneur ; leurs bataillons, un moment repoussés
Sur nous de toutes parts fondent à coups pressés ;
Ils ont pour le combat saisi l'instant propice
Où nos mains s'occupaient des apprêts du supplice ;
Et vos guerriers, surpris par un si brusque effort,
Séparés des captifs qu'on traînait à la mort.....

SAUL.

Qu'entends-je? avec le ciel leur cœur d'intelligence,
Par sa terreur soudaine a trahi ma vengeance !
David...

ABNER.

Dans tous nos rangs vainement j'ai couru;
Au sein de la mêlée il avait disparu.
Le tumulte d'un camp que partout on assiége
Le cache à vos guerriers et contre eux le protége.
Peut-être que, passé dans les rangs ennemis.....

JONATHAS.

Ah! ne le croyez pas, mon père.

SAUL.

Je frémis.
Viens servir ma vengeance, et qu'un moment brisée
Sa chaîne de son sang enfin soit arrosée.
Parmi les Philistins qu'il aille se cacher,
C'est là que ma fureur se plaît à le chercher.
Viens, mes ressentimens étaient trop légitimes.
La victoire, mon fils, me rendra mes victimes.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAVID, JONATHAS. (Ils sont suivis de deux écuyers qui portent leurs armes; celles de Jonathas sont d'une couleur sombre. David a conservé le casque et le bouclier d'or, présent de Saül.)

JONATHAS.

Ah! malheureux David, où s'égarent tes pas?
Pourquoi revoir des lieux où t'attend le trépas?
Tandis qu'un roi jaloux s'élance à ta poursuite,
De mes plus tendres vœux accompagnant ta fuite,
J'avais cru que déjà quelque asile lointain
De ta tête sacrée assurait le destin;
Et de tes seuls périls mes terreurs occupées.....

DAVID.

N'entends-je pas le bruit des chars et des épées?
Israël d'ennemis n'est-il pas entouré?
Ne combattais-tu pas, quand dans l'ombre égaré

J'ai reconnu de loin la voix qui m'est si chère.
Je viens combattre et vaincre à côté de mon frère.
Marchons...

JONATHAS.

Trois cents guerriers, dans ce même moment,
De ne frapper que toi prononcent le serment ;
Et tous, flattant Saül d'une horrible conquête,
A ses genoux sanglans veulent porter ta tête.
Si jamais jusqu'à lui tu hasardais tes pas
L'ombre de Samuel ne te sauverait pas.
Le pontife a parlé... le sceptre est ton partage.
Daigne te conserver pour ce grand héritage.

DAVID.

Je le cède à mon frère.

JONATHAS.

Écoute ton ami.
Saül cherche David.

DAVID.

Je cherche l'ennemi !

JONATHAS.

Épargne, épargne un crime au roi qui te condamne.

DAVID.

Epargne au roi des rois cette crainte profane.

JONATHAS.

Tu verras sa fureur te poursuivre en tout lieu.

DAVID.

Où me poursuivra-t-il qu'il n'y rencontre un Dieu ?

JONATHAS.

Fléchiras-tu son cœur ?

DAVID.

J'assurerai sa gloire.

JONATHAS.

Il a juré ta mort.

DAVID.

J'ai juré sa victoire.
Si les cieux ont parlé, si jadis Samuel
Fonda sur mon berceau les destins d'Israël,
Si son peuple s'assure en ma faible puissance,
Veux-tu que sa défaite accuse mon absence?
Et qu'il dise, en tombant, sous le glaive abattu:
David seul pouvait vaincre, et n'a point combattu.
Achimelech, bravant une armée en furie,
Va prier sur ces monts pour sa sainte patrie,
Comme autrefois Moïse aux combats du désert.
N'arrête plus le bras dont le Seigneur se sert.
Quand j'aurai de Saül fait triompher l'armée,
Qu'il frappe, s'il le veut, ma tête désarmée ;
Nos jours sont peu de chose, et l'homme, fils du ciel,
Renversé par la mort, se relève immortel.

JONATHAS.

Que plutôt tout mon sang...

(A part.)

Dieu me parle et m'anime.
Je serai digne en tout d'un cœur si magnanime.

(Haut.)

Je ne résiste plus, David, à ton pouvoir ;
Une voix prophétique a dicté mon devoir.

Suis mes pas... ; mais avant de voler aux alarmes
Contre mon bouclier viens échanger tes armes ;
De l'airain des combats l'échange fraternel
D'une amitié sublime est le gage éternel :
Pour jamais à la tienne il unit ma mémoire ;
C'est un hymen guerrier qui plaît à la victoire.
Prends, et que désormais le trône ou le trépas,
Le triomphe ou les fers ne nous séparent pas.

(Jonathas prend des mains de son écuyer son bouclier et son casque, les donne à David, et reçoit en échange le casque et le bouclier d'or de son ami.)

DAVID, revêtu des armes de Jonathas.

J'attends de cette armure une gloire immortelle.

JONATHAS, en sortant pour aller combattre.

La tienne me promet ma palme la plus belle !

SCÈNE II.

MICHOL sortant de la tente de Saül ; les COMPAGNES DE MICHOL ; LÉVITES portant des instrumens ; PEUPLE portant des flambeaux.

Quelle soudaine erreur avait séduit mes sens ?
Et d'où semblaient partir ces belliqueux accens ?
A l'espoir consolant je me sentais renaître ;
J'écoutais... j'entendais... ; j'avais cru reconnaître
Une voix... : vain prestige, hélas ! trop démenti ;
Ce n'est que dans mon cœur qu'elle avait retenti.
Le combat se prolonge... ô mes sœurs bien aimées !
Implorons le dieu des armées.

(La symphonie.)

David nous assurait la gloire des combats ;
De Saül aujourd'hui s'il protégeait les armes ,
Nous ne verserions plus de larmes ;
Mais où manque David la victoire n'est pas.
David n'a pu remplir sa mission divine.
Nous ne reverrons plus sur la sainte colline
Les guerriers inconnus qui , rangés sous ses lois ,
D'un cortége céleste honoraient ses exploits.

(La symphonie.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS ; SÉPHORA accourant vers Michol avec effroi.

SÉPHORA.

Quittons ces lieux, fuyons, ô mes tristes compagnes!
La Pythonisse accourt du haut de ces montagnes.

MICHOL.

Ciel !

SÉPHORA.

Elle vient armer les enfers contre nous.
Invoquons Samuel.

(Toutes les vierges se rangent autour du tombeau de Samuel.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LA PYTHONISSE.

LA PYTHONISSE du haut du rocher.

Tombez à mes genoux.
D'affreux enchantemens couvrent ces rochers sombres;
Cette nuit est à moi, j'en ai noirci les ombres;
J'ai des morts sans cercueil dispersé les lambeaux;
Les cieux m'ont reconnue en voilant leurs flambeaux.
(La symphonie.)

MICHOL.

Samuel! Samuel! entends nos voix tremblantes!

LA PYTHONISSE.

La guerre en feu rugit sur ces hauteurs sanglantes;
Les esprits de l'abîme, en brûlans tourbillons,
Pressent du roi maudit les pâles bataillons.
Saül même, courbé sous un bras invisible,
En vain contre la mort lutte pâle et terrible;
Sans s'abreuver de sang ses traits volent dans l'air;
Comme soudain frappé des lueurs de l'éclair,
Son coursier s'épouvante, et sa lance impuissante
Se brise d'elle-même en sa main frémissante.

MICHOL.

Mon père!

LA PYTHONISSE.

Ses guerriers fuyant de toutes parts.....
Roulez, torrens impurs, leurs cadavres épars;
Dieux du sang, dieux des morts, dieux des noirs maléfices,
Je vous appelle tous à ces grands sacrifices;

Attaquons Israël et renversons ses tours,
Livrons tous ses héros à la faim des vautours:
(La symphonie.)
Mais quoi! des Philistins la victoire s'arrête!
Quel guerrier..? à ses coups, aux flammes de sa tête...
C'est David!

MICHOL.

Dieu!

LA PYTHONISSE.

C'est lui. Par Jonathas armé,
La victoire en courant sur ces monts l'a nommé;
Mes dieux tombent devant son céleste cortége;
Relevez-vous, frappez! mais son Dieu le protége;
Et parmi les guerriers marqués à sa fureur
L'ange de Gédéon jeta moins de terreur.
Les uns du haut des monts loin de David s'élancent,
D'autres tombent frappés des flèches qu'ils lui lancent;
Tous au loin, poursuivis du glaive étincelant
Veulent de Goliath fuir le trépas sanglant,
Et croient voir sous leurs pas, à peine refermée,
La tombe du géant s'ouvrir à leur armée.

MICHOL.

O prodige!

LA PYTHONISSE.

O fureur! Jour de honte et d'affront!

MICHOL.

Saül sauvé triomphe!

LA PYTHONISSE.

Oui, je vais sur son front
Attacher de mes mains cette palme nouvelle.....
A ma joie infernale un forfait se révèle.
(Elle disparaît par le chemin de la montagne.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, excepté LA PYTHONISSE.

MICHOL.

O Séphora !

SÉPHORA.

David, par ce triomphe heureux,
Une seconde fois a sauvé les Hébreux.
Doutez-vous maintenant que Saül lui pardonne ?

MICHOL.

A l'espoir du bonheur tout mon cœur s'abandonne.
Oui, je sens que Saül se laisse désarmer
Et pardonne au pasteur qu'il m'ordonna d'aimer.

SÉPHORA.

J'aperçois d'Israël les enseignes flottantes,
Et David va bientôt les suivre sous nos tentes ;
Vous reverrez l'époux à votre amour promis.
Saül vient.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS ; SAUL, la couronne sur la tête et le glaive à la main ; il est suivi de la foule des guerriers ; GARDES portant des flambeaux.

SAUL.

Israël est libre d'ennemis.

Comme un feu dévorant ma colère allumée
A vu s'évanouir ce vain reste d'armée,
Et Saül s'est montré tel qu'aux murs de Maspha*,
Tel qu'aux champs d'Amelec jadis il triompha.

MICHOL.

Combien la joie est douce à qui versait des larmes!
Ah! laissez-moi toucher vos triomphantes armes.
Le Philistin succombe, et mon cœur rassuré...

SAUL.

D'un plus grand ennemi je me suis délivré :
J'ai dans un autre sang vengé ma propre gloire,
Et la mort de David achève ma victoire.
Il expire.....

MICHOL.

David! quoi! votre seul soutien!

SAUL.

Son trépas t'épouvante....! attendais-tu le mien..?

MICHOL.

De quel deuil éternel sa victoire est suivie!
Ah! je cours recueillir les restes de sa vie,
Avec tous vos guerriers pleurer un sort si beau,
Et descendre peut-être en un même tombeau!

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, excepté MICHOL.

SAUL.

Je l'ai laissé mourant dans leurs bras se débattre;
L'insensé parmi nous avait osé combattre.
Il avait osé vaincre, et, fier de ses hauts faits,
Imposer à son roi ses orgueilleux bienfaits.
J'ai paru, j'ai marché sur sa trace sanglante,
J'ai reconnu de loin l'armure étincelante;
Le fer, le casque d'or, que, pour comble d'affront,
Ma crédule tendresse attacha sur son front.
J'ai reconnu David...; par ma fidèle épée,
Ma fureur, cette fois, n'a pas été trompée;
Et ce roi, si long-temps à mes coups dérobé,
Du haut de son triomphe à mes pieds est tombé.
Qu'un prêtre maintenant proclame ma disgrâce,
Du trône d'Israël qu'il retranche ma race;
De l'arche sainte errante au fond de nos déserts
Qu'il arme contre moi les stériles éclairs;
Qu'au gouffre de Dathan sa menace me plonge;
Mon bras l'a par avance accusé de mensonge,
Et, du sang de David répandant tous les flots,
Ce glaive a déjoué les célestes complots.
Toi, Zabulon, avec la pompe accoutumée,
Rassemble autour de moi les chefs de mon armée,

Et qu'à leurs yeux surpris ma garde vienne offrir
Ce pasteur expirant qui ne pouvait mourir.
Qu'ils viennent contempler, qu'ils viennent reconnaître
Le sang miraculeux dont un Dieu devait naître.
Qu'on appelle mon fils.

(La Pythonisse apparaît sur la montagne.)

Mais qui vois-je en ces lieux ?

LA PYTHONISSE.

Pour la dernière fois j'apparais à tes yeux.
Auprès de toi, Saül, ma tâche est terminée.
Je vais rendre aux enfers compte de ma journée.

SAUL.

Racontes-y ma gloire et par quel châtiment
David...

LA PYTHONISSE.

Ce n'est pas lui qui meurt en ce moment.

SAUL.

Ciel! quel est donc le sang qu'a versé mon délire ?
Sur qui ce fer...

LA PYTHONISSE.

Ma joie aurait dû t'en instruire.
De mon art redoutable et de mes dieux épris,
Tu suivis mes conseils, recueilles-en le prix.
Tes destins sont remplis... Ta misère est comblée :
Regarde, et reconnais la victime immolée.

(Elle s'enfuit.)

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS ; DAVID, ACHIMELECH, MICHOL, JONATHAS, mourant. LE PEUPLE, GARDES portant des flambeaux ; LÉVITES.

SAUL.

Mon fils !

ACHIMELECH.

Le bras de Dieu se reconnaît-il bien?

SAUL.

Oui, ce crime est trop grand pour n'être pas le sien.
Quoi ! j'ai pu méconnaître...

ACHIMELECH.

O dévoûment sublime!
Ta fureur s'est méprise au choix de la victime.
Pour l'élu du Seigneur de craintes combattu,
De l'airain qu'il portait Jonathas revêtu...

SAUL.

Mo nfils...

JONATHAS, mourant.

Je n'entends plus le tumulte des armes;
Sur mon cœur expirant je sens tomber des larmes.
Mon père, vous pleurez... ! pardonnez-moi d'avoir
Trompé votre vengeance et rempli mon devoir.

Pardonnez si j'ai cru qu'en mourant pour un autre
Le sang de votre fils racheterait le vôtre.
Isaac se plaça sous le fer paternel ;
Moi, j'offre pour Saül mes jours à l'Eternel.
Vivez pour accomplir la volonté suprême ;
Quittez sur mon cercueil ce fatal diadème :
Ce que la voix du ciel exigea vainement,
Que Jonathas l'obtienne à son dernier moment ;
Que mon âme, en fuyant ma dépouille glacée,
Puisse dire au Seigneur : Vous m'avez exaucée.
Aimez David... ; et toi, qu'à la main de ma sœur,
Ami, d'unir ta main je goûte la douceur.
Heureux, en recevant ce trépas volontaire,
Qu'un sang plus précieux n'ait point rougi la terre.
Rends à Saül un fils plus protégé de Dieu ;
Règne sur Israël, et moi je meurs... Adieu.

(Il expire.)

DAVID.

Jonathas....!

SAUL.

Il expire, et mon sort se décide,
Et je viens d'accomplir l'oracle parricide !
Dieu cruel ! de sa mort que t'es-tu donc promis ?
J'en suis plus criminel, et non pas plus soumis :
Je n'en brave pas moins ton effrayant empire ;
Il se montre partout où l'innocence expire.
Poursuis, tyran du ciel, le cours de tes bienfaits.
Fais marcher ta parole en avant des forfaits.

Et, transformant en pleurs nos jours les plus prospères,
Place le cœur des fils sous le glaive des pères !

(Montrant David.)

Achève, et sois pour lui ce que tu fus pour moi.
Tu régneras, David, mon crime te fait roi.
Samuel t'a nommé, ta grandeur fut prédite;

(Il arrache sa couronne et la jette aux pieds de David.)

Tiens, je jette à tes pieds ma royauté maudite;
Prends, et tu connaîtras l'anathème attaché
A ce bandeau funeste et qu'un prêtre a touché.
Tu sentiras le poids d'une telle couronne,
Tu deviendras Saül en montant sur le trône.
Mon sort, que mes fureurs sauveront de l'oubli,
Était d'épouvanter la terre... il est rempli.
Et fuyant chez les morts sans regrets ni faiblesse,
Entre les mains de Dieu ma vengeance te laisse.

(Il se tue.)

ACHIMELECH.

Peuple, à d'autres destins David est réservé :
Un Dieu vit dans sa race, et le monde est sauvé.

FIN.

LES

MACHABÉES,

OU

LE MARTYRE.

Se trouve aussi à Paris, chez

AIMÉ ANDRÉ, libraire, quai des Augustins, n° 59;
BARBA, libraire, Palais-Royal;
BÉCHET aîné, libraire, quai des Augustins, n° 57;
DELAUNAY, libraire, Palais-Royal;
PÉLICIER, libraire, place du Palais-Royal;
PONTHIEU, libraire, Palais-Royal;
VÉRET, libraire, rue des Francs-Bourgeois, n° 3.

IMPRIMERIE DE HUZARD-COURCIER,
Rue du Jardinet, n° 12.



.... *Mon fils, voilà tes frères.*

M.ELLE GEORGES ET M.ELLE ANAÏS,

Rôles de Salomé et de Misaël dans les Machabées.

LES MACHABÉES, OU LE MARTYRE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. ALEXANDRE GUIRAUD,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 14 JUIN 1822, SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'ODÉON, PAR LES COMÉDIENS DU ROI.



A PARIS,
CHEZ AMBROISE TARDIEU, ÉDITEUR,
RUE DU BATTOIR, N° 12.

1822.

A MA MÈRE.

Ce n'est pas vous que pourra surprendre l'héroïsme de la mère des Machabées; vous savez qu'une tendresse selon Dieu peut s'imposer tous les genres de sacrifices. Vous avez eu pour vos enfans tout ce que le cœur d'une femme a de soins délicats, et même de faiblesse; mais vous gardiez loin du monde, auquel vous vous êtes si peu mêlée, cette première énergie que donne une éducation sévère, et vous en faisiez

une sage réserve pour la trouver au besoin. Aussi, à côté de toutes vos grandes douleurs, j'ai vu toujours s'élever un courage qui les surmontait. Trop souvent, de ce vain étalage de sentimens et de vertus, si commun aujourd'hui, il ne reste que le découragement pour les occasions difficiles, comme si les paroles épuisaient les forces du cœur; et l'on a pu s'apercevoir que la simplicité de mœurs, les habitudes modestes de la vie, telles que la nature vous les a faites, sont plus rapprochées qu'on ne pense des grands exemples et des courageuses résolutions.

J'ai composé mes Machabées sous votre inspiration, et presque sous vos yeux. Toutes les difficultés du sujet m'étaient connues; je ne me dissimulais pas surtout celles du succès dans un siècle peu religieux: mais votre approbation me soutenait, et mon cœur s'attachait à cette entreprise, parce que le vôtre était là pour me consoler d'un revers. Maintenant tous mes vœux m'appellent auprès de vous: j'ai besoin du suffrage de ma mère; elle seule peut achever pour moi ce que l'indulgence du public a commencé.

Paris, ce 1er juillet 1822.

EXTRAIT DE LA BIBLE.

Les Machabées, livre II, *chapitre* VII.

1 Or il arriva que l'on prit aussi sept frères avec leur mère, et le roi voulut les contraindre à manger, contre la défense de la loi, de la chair de pourceau, en les faisant déchirer avec des fouets et des escourgées de cuir de taureau.

2 Mais l'un d'eux, qui était l'aîné, lui dit : Que demandez-vous? et que voulez-vous apprendre de nous? Nous sommes prêts à mourir plutôt que de violer les lois de Dieu et de notre pays.

3 Le roi, entrant en colère, commanda qu'on fît chauffer sur le feu des poêles et des chaudières d'airain : et lorsqu'elles furent toutes brûlantes,

4 il ordonna qu'on coupât la langue à celui qui avait parlé le premier, qu'on lui arrachât la peau de la tête, et qu'on lui coupât les extrémités des mains et des pieds, à la vue de ses frères et de sa mère.

5 Après qu'il l'eut fait mutiler ainsi par tout le corps, il commanda qu'on l'approchât du feu et qu'on le fît rôtir dans la poêle, pendant qu'il respirait encore. Et dans tout le temps qu'il était tourmenté, ses autres frères s'encourageaient l'un l'autre avec leur mère à mourir constamment,

6 en disant : Le Seigneur Dieu considèrera la vérité, et il sera consolé en nous, selon que Moïse le déclare dans son cantique par ces paroles : Et il sera consolé dans ses serviteurs.

7 Le premier étant mort de cette sorte, ils menaient le second pour le faire souffrir avec insulte : et lui ayant arraché la peau de la tête avec les cheveux, ils lui demandaient s'il voulait manger des viandes qu'on lui présentait, plutôt que d'être tourmenté dans tous les membres de son corps.

8 Mais il répondit en la langue de ses pères : Je n'en ferai rien. C'est pourquoi il souffrit aussi les mêmes tourmens que le premier.

9 Et étant près de rendre l'esprit, il dit au roi : Vous nous faites perdre, ô très méchant prince, la vie présente ; mais le roi du monde nous ressuscitera un jour pour la vie éternelle, après que nous serons morts pour la défense de ses lois.

10 Après celui-ci on insulta encore au troisième. On lui demanda sa langue, qu'il présenta aussitôt ; et il étendit ses mains constamment,

11 et dit avec confiance : J'ai reçu ces membres du ciel ; mais je les méprise maintenant pour la défense des lois de Dieu ; parce que j'espère qu'il me les rendra un jour :

12 de sorte que le roi et ceux qui l'accompagnaient admirèrent le courage de ce jeune homme, qui considérait comme rien les plus grands tourmens.

13 Celui-ci étant aussi mort de la sorte, ils tourmentèrent de même le quatrième.

14 Et lorsqu'il était près de rendre l'esprit, il dit : Il *nous* est plus avantageux d'être tués par les hommes, dans l'espérance que Dieu nous rendra la vie en nous ressuscitant : car pour vous, votre résurrection ne sera point pour la vie.

15 Ayant pris le cinquième, ils le tourmentèrent comme les autres. Alors regardant le roi, il lui dit :

16 Vous faites ce que vous voulez, parce que vous avez reçu la puissance parmi les hommes, quoique vous soyez vous-même un homme mortel ; mais ne vous imaginez pas que Dieu ait abandonné notre nation.

17 Attendez seulement un peu ; et vous verrez quelle est la grandeur de sa puissance, et de quelle manière il vous tourmentera, vous et votre race.

18 Après celui-ci ils menèrent au supplice le sixième ; et lorsqu'il était près de mourir, il dit : Ne vous trompez pas vainement

vous-même. Car si nous souffrons ceci, c'est parce que nous l'avons mérité, ayant péché contre notre Dieu : et ainsi nous nous sommes attiré ces fléaux si épouvantables.

19 Mais ne vous imaginez pas que vous demeuriez impuni, après avoir entrepris de combattre contre Dieu même.

20 Cependant leur mère, plus admirable qu'on ne peut dire, et digne de vivre éternellement dans la mémoire des bons, voyant périr en un même jour ses sept enfans, souffrait constamment leur mort, à cause de l'espérance qu'elle avait en Dieu.

21 Elle exhortait chacun d'eux avec des paroles fortes dans la langue de ses pères; étant toute remplie de sagesse, et alliant un courage mâle avec la tendresse d'une femme,

22 elle leur disait : Je ne sais comment vous avez été formés dans mon sein : car ce n'est pas moi qui vous ai donné l'âme, l'esprit, la vie, ni qui ai joint tous vos membres pour en faire un corps.

23 Mais le créateur du monde, qui a formé l'homme dans sa naissance, et qui a donné l'origine à toutes choses, vous rendra encore l'esprit et la vie par sa miséricorde, en récompense de ce que vous vous méprisez maintenant vous-mêmes.

24 Or Antiochus croyant qu'on le méprisait, et voyant toutes les insultes qu'il avait faites à ces jeunes hommes devenues inutiles, comme le plus jeune de tous était resté, il commença non-seulement à l'exhorter par ses paroles, mais à l'assurer avec serment qu'il le rendrait riche et heureux, qu'il le mettrait au rang de ses favoris, et lui donnerait toutes les choses nécessaires, s'il voulait abandonner les lois de ses pères.

25 Mais ce jeune homme ne pouvant être ébranlé par ces promesses, le roi appela sa mère, et l'exhorta à inspirer à son fils des sentimens plus salutaires.

26 Après donc qu'il lui eut dit beaucoup de choses pour la persuader, elle lui promit d'exhorter son fils.

27 Elle se baissa en même temps pour lui parler, et se mo-

quant à ce cruel tyran, elle lui dit en la langue de ses pères : Mon fils, ayez pitié de moi, qui vous ai porté neuf mois dans mon sein, qui vous ai nourri de mon lait pendant trois ans, et qui vous ai élevé jusqu'à l'âge où vous êtes.

28 Je vous conjure, mon fils, de regarder le ciel et la terre, et toutes les choses qui y sont renfermées, et de bien comprendre que Dieu les a créés de rien, aussi bien que tous les hommes.

29 Ainsi, vous ne craindrez point ce cruel bourreau, mais vous rendant digne d'avoir part aux souffrances de vos frères, vous recevrez de bon cœur la mort; afin que je vous reçoive de nouveau avec vos frères dans cette miséricorde que nous attendons.

30 Lorsqu'elle parlait encore, ce jeune homme se mit à crier : Qu'attendez-vous de moi? Je n'obéis point au commandement du roi, mais au précepte de la loi qui nous a été donnée par Moïse.

31 Quant à vous qui êtes l'auteur de tous les maux dont on accable les Hébreux, vous n'éviterez pas la main de Dieu.

32 Car pour nous, c'est à cause de nos péchés que nous souffrons toutes ces choses.

33 Et si le Seigneur notre Dieu s'est mis un peu en colère contre nous pour nous châtier et nous corriger, il se réconciliera de nouveau avec ses serviteurs.

34 Mais pour vous, qui êtes le plus scélérat et le plus abominable de tous les hommes, ne vous flattez pas inutilement par de vaines espérances, en vous enflammant de fureur contre les serviteurs de Dieu.

35 Car vous n'avez pas encore échappé le jugement de Dieu qui peut tout et qui voit tout.

36 Et quant à mes frères, après avoir supporté une douleur passagère, ils sont entrés maintenant dans l'alliance de la vie éternelle : mais pour vous, vous souffrirez au jugement de Dieu la peine que votre orgueil a justement méritée.

37 Pour ce qui est de moi, j'abandonne volontiers, comme

mes frères, mon corps et mon âme pour la défense des lois de mes pères, en conjurant Dieu de se rendre bientôt favorable à notre nation, et de vous contraindre, par les tourmens et par plusieurs plaies, à confesser qu'il est le seul Dieu.

38 Mais la colère du Tout-Puissant, qui est tombée justement sur tout notre peuple, finira à ma mort, et à celle de mes frères.

39 Alors, le roi tout enflammé de colère, fit éprouver sa cruauté à celui-ci encore plus qu'à tous les autres, ne pouvant souffrir que l'on se moquât ainsi de lui.

40 Il mourut donc dans la pureté de son innocence comme les autres, avec une parfaite confiance en Dieu.

41 Enfin la mère souffrit aussi la mort après ses enfans.

42 Mais nous avons assez parlé et des sacrifices *profanes*, et des excessives cruautés d'*Antiochus*.

Voilà tout ce que l'Ecriture-Sainte rapporte des sept frères Machabées : voici quelques réflexions sur leur martyre, extraites des ouvrages des Pères de l'Eglise, et qui ne sont nullement étrangères à la manière dont j'ai envisagé ce sujet.

Les Saints-Pères n'ont point balancé à révérer comme des saints, et à nommer *martyrs* ces victimes d'Antiochus, quoiqu'elles appartiennent à l'ancienne loi. « Il » est vrai, dit saint Augustin, que Jésus-Christ n'était » pas encore mort; mais Jésus-Christ néanmoins, qui » devait mourir, était celui qui faisait qu'ils étaient » martyrs. Ils étaient chrétiens par la foi; et ils ont » prévenu par leurs actions le nom de chrétiens, qu'on » n'a connu que depuis (1). » Saint Jean Chrysostome

(1) Aug., *De diversis serm.*, 109.

et saint Grégoire de Nazianze tiennent le même langage; et les sept frères Machabées ont pris place dans la Vie des Saints, au milieu de tous les martyrs de la loi nouvelle.

Ecoutons maintenant saint Jean Chrysostome exaltant leur résistance et leur triomphe. « Ce ne sont point, dit-il (1), des spectacles profanes, où ceux qui les représentent font dépendre la victoire de leurs athlètes, de la jeunesse et de la vigilance de leurs corps. Jésus-Christ ne nous propose point des jeunes hommes robustes et aguerris, mais des enfans, un vieillard (*Eléazar*) et une femme qui est âgée et mère de ces enfans. Qui avait jamais entendu parler de cette espèce de combat? Mais c'est que celui qui y préside, Jésus-Christ, est lui-même présent parmi les combattans : il les assiste divinement, il leur tend sa main invisible; et enfin, l'heureux succès de la lutte est l'effet du secours même qu'il leur a donné. »

« Tout était divin dans ce combat, dit M. de Sacy (2), nous n'en devons pas juger humainement. La vue des cruels supplices qu'avait soufferts le premier des frères, eût été capable d'affaiblir les autres, s'ils n'avaient été, pour ainsi dire, enivrés par avance du calice du Seigneur. Au lieu donc d'être effrayés par les souffrances de leur frère, ils en sont encouragés; et, élevant ensemble leur coeur vers Dieu, d'où ils attendaient leurs

---

(1) Chrysost. *Hom.* 44.

(2) Explication de la Bible, par M. de Sacy.

forces, ils s'exhortent mutuellement avec leur mère à tout souffrir. »

Mais c'est surtout la mère des Machabées qui excite l'admiration des Saints-Pères. « Considérez, dit saint Chrysostome (1), qu'à chaque fois que l'on tourmentait un de ses fils, elle souffrait elle-même des tourmens plus cruels qu'eux, et qu'elle mourait en quelque sorte autant de fois qu'elle en voyait mourir quelqu'un avant elle. »

« Heureuse la mère, s'écrie saint Ambroise (2), d'avoir ainsi enfanté une seconde fois tous ses fils pour l'éternité, par la force de sa foi! »

« Elle parut, dit saint Augustin (3), plus féconde par ses vertus, dans la mort de ses enfans, qu'elle ne l'avait été selon la nature par leur naissance. »

« Quand la mort de ses enfans lui ôta toute crainte pour eux, dit saint Grégoire (4), elle leva sa tête vers le ciel dans de saints transports, et elle disait au fond de son cœur : « Je n'ai plus rien laissé au pouvoir du » monde; j'ai tout remis entre les mains de Dieu, tous » mes trésors, toutes les espérances de ma vieillesse. »

J'ajouterai seulement à toutes ces citations les remarques que fait le même saint Grégoire sur l'importance pour les Juifs du martyre des Machabées : « La Palestine regarda leur triomphe comme celui du peuple de

---

(1) Chrysost., *Hom.* 50.
(2) Ambr., *De Jacob.*, lib. I, cap. 11.
(3) Aug., *De anim.*, lib. I, cap. 14.
(4) Greg. Naz., *Orat.* 12.

Dieu; car il s'agissait alors du combat le plus important qui fut jamais touchant la loi des Juifs; et les affaires des Hébreux étaient réduites à une telle extrémité, que le bon et le mauvais succès paraissait dépendre en quelque façon de la manière dont les Machabées combattraient. »

LES MACHABÉES, OU LE MARTYRE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ANTIOCHUS, roi de Syrie. . .	M. Éric Bernard.
ÉPHRAIM, l'aîné des sept frères.	M. Joanny.
HÉLIODORE, ministre d'Antiochus.	M. Provost,
NEPHTALI, tous Machabées.	M. Frédéric.
ELCIAS, tous Machabées.	M. Auguste.
ZABULON, tous Machabées.	M. Alphonse.
NICANOR, capitaine des gardes.	M. Paul.
SALOMÉ, mère des Machabées..	Mlle Georges Weymer.
MIZAEL, le plus jeune des frères.	Mlle Anaïs.

Deux autres frères, personnages muets.

Peuple juif et syrien.

Lévites.

Soldats.

La scène est à Jérusalem.

LES

MACHABÉES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle du palais d'Antiochus : au fond de cette salle, qui s'ouvre sur une place entourée de portiques, s'élève la statue de Jupiter olympien.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIOCHUS, HÉLIODORE.

ANTIOCHUS.

A l'ordre souverain que je t'avais transmis
Ce pontife insolent s'est-il enfin soumis ?
Obstiné dans son crime, il bravait ma justice ;
A-t-il à nos autels porté son sacrifice ?

HÉLIODORE.

Il a porté sa tête au glaive des bourreaux.

D'un débile vieillard ils ont fait un héros :
Je l'ai vu, tout sanglant, sourire à la torture ;
Jusqu'en ses yeux sereins il domptait la nature ;
Et maudissant nos dieux, qu'il pouvait attendrir,
Il adorait le sien, qui le laissait mourir.

ANTIOCHUS.

L'ingrat Éléazar ! Quand ma bonté facile
Dans son temple importun lui laissait un asile,
Y tolérait en paix ses rites ténébreux ;
Lui, dans ce même temple interdit aux Hébreux,
Nourrissait, fomentait les révoltes hardies,
Et toujours de son Dieu voilant ses perfidies,
De quelque Machabée exaltant les exploits,
De leurs ordres secrets s'armait contre mes lois.

HÉLIODORE.

Ferme à jamais son temple à ce Dieu qui t'offense ;
La mort d'Eléazar le laisse sans défense,
Et nous ne craignons plus sur un peuple agité
Les cris audacieux d'un grand-prêtre irrité.

ANTIOCHUS.

Crois-tu Jérusalem de sa mort informée ?

HÉLIODORE.

Aux profanes Hébreux cette enceinte est fermée,
Et de ses murs secrets il ne s'échappe rien.
Il est vrai qu'un soldat sous l'habit syrien,
Tandis qu'on suspendait les tortures lassées,

A touché du vieillard les mains déjà glacées.
Le vieillard mutilé, sur son front pâlissant
Avec des mots sacrés laissait tomber son sang ;
Et lui, dès que ses yeux, pleins d'une ardeur sublime,
Ont vu dans les tourmens expirer la victime,
Il semblait, d'un regard vers les cieux élevé.
Y suivre le pontife à la terre enlevé.
Mes soupçons l'observaient, et j'ai dû reconnaître
Qu'à tes braves soldats il se mêlait un traître ;
Rhamnès pour le saisir est soudain accouru,
Mais déjà de l'enceinte il avait disparu.

ANTIOCHUS.

Si quelque espoir coupable avait pu l'y conduire,
Du moins à cet exemple il aura dû s'instruire.
Peut-être il appartient à ces Hébreux épars
Qui, de Jérusalem désertant les remparts,
Reste impur des tribus en mon pouvoir tombées,
Aux sables de Maon suivent les Machabées :
Ces sept frères soldats, de Lévi descendus,
Par l'éphod solennel dans le temple attendus,
Qu'une armure environne avant le lin suprême,
En qui Juda retrouve une race qu'il aime,
Et dont l'ardente mère, attachée à leurs pas,
Fille de leur David et veuve d'Onias,
Du sceptre et des autels réclamant le partage,
Les pousse incessamment vers ce double héritage.
Quels lieux à ma fureur les cachent si long-temps ?
Quels déserts ont reçu ces hardis mécontens ?
Cet Éphraïm surtout, premier né des sept frères,

Qui disperse en tous lieux ses desseins téméraires,
Et, des Juifs qu'il séduit défenseur ténébreux,
Toujours absent pour moi, toujours présent pour eux,
Leur vante sa fortune à mes coups dérobée,
Et dans tous leurs complots me montre un Machabée?

HÉLIODORE.

J'ai couru, tu le sais, des rochers du Carmel
Jusqu'à la mer maudite où finit Israël;
Ephraïm est partout, ou du moins sa mémoire.
Des sept frères partout j'ai rencontré la gloire,
Et dans tous ces Hébreux fiers de leur obéir,
Des soldats pour les suivre, aucun pour les trahir.
Tous admirent en eux cette mâle constance
Qui dans un long exil traîne leur existence,
Aux monstres des déserts dispute obstinément
Dans un antre sauvage un sauvage aliment,
De leur Moïse enfin dans leurs cœurs fanatiques
Mieux qu'en leurs tables d'or grave les lois antiques:
Et si j'ose exprimer ici mon sentiment,
Il faut qu'avec tes lois marche le châtiment,
Que tu puisses loin d'eux suivre encor la victoire,
Qu'Antiochus absent règne dans leur mémoire.
Ménager leurs refus, c'est les entretenir;
Cesse de pardonner pour cesser de punir.

ANTIOCHUS.

Crois-tu que ma rigueur parvienne à les réduire?
Peut-être, Héliodore, il faudrait les séduire:
La terreur ne soumet les peuples qu'un moment;
Leur haine se retire, et veille incessamment.

HÉLIODORE.

Pourquoi de vains délais? Force à l'obéissance
Tous ceux que ces remparts livrent à ta puissance :
S'ils osent à tes vœux disputer leurs destins,
Que le fer des bourreaux rende tes droits certains.
Ordonne, et j'exécute, et cette ville altière
Recevra ton édit le front dans la poussière.
Qu'Eléazar, blanchi sous le lin orgueilleux,
Ait tenté d'un refus les honneurs périlleux,
Et, paisible, à la mort ait livré sans faiblesse
Des jours qu'elle eût bientôt ravis à sa vieillesse,
Je crains peu cet exemple; ici même Baal,
Et Mendès, et Moloch, aux fils d'Aaron fatal,
Et tous les dieux d'Egypte, et ceux de Samarie,
Ont précédé les dieux qu'honore la Syrie.
Il suffit que ton ordre à ces Juifs impuissans
Signale enfin le Dieu prescrit à leur encens.

ANTIOCHUS.

Qu'ils adorent. N'importe à quelle vaine image
D'Ephèse ou de Délos s'adresse leur hommage;
C'est assez qu'à mes lois ils n'osent s'opposer.
Mon pouvoir est le dieu que je veux imposer.
Pour un roi tout-puissant, que sont, Héliodore,
Ces blocs déifiés, ces métaux qu'on adore?
Maîtres impérieux des vulgaires esprits,
Ils reçoivent de moi l'encens et le mépris.
Mais le peuple a cherché ses devoirs dans ses songes;
Mais l'Orient surtout a besoin de mensonges;
Et du moins tous les dieux dont je défends les droits..

Courbent les nations sous le sceptre des rois.
Otez à nos climats ces dieux, enfans de l'homme,
Qu'a recueillis des Grecs l'ambition de Rome,
Tous les monstres d'Égypte, à leurs tributs offerts,
Sont là pour repeupler les olympes déserts.
Moi, dont la gloire enfin est la suprême idole,
J'ai dû choisir le Dieu qui tonne au Capitole,
Qui jette au monde entier les chaînes des Romains,
Qui fit tomber mon père en leurs terribles mains;
Et c'est lui que mon ordre impose à la Judée.
Fais respecter ma loi trop long-temps éludée;
Je cède à tes conseils, dont j'attends les effets;
Oui, souvent le pardon encourage aux forfaits.
Et pourquoi pardonner à ce peuple indocile,
Lorsque de son respect le tribut difficile
Echappe à mon pouvoir chaque jour méconnu?
De ces Juifs factieux enfin qu'ai-je obtenu?
Tandis qu'à mes genoux Memphis demandait grâce,
(Encore un Machabée excitant leur audace),
Ils jetaient à grands cris, des hauteurs de Sion,
Sur mes drapeaux absens leur malédiction,
Aux fureurs de leur Dieu dévouaient mon armée;
Et lorsque de ma mort la nouvelle semée
Couvre d'un vaste deuil mes fidèles états,
Eux, comblant en un jour tous leurs longs attentats,
Secouant de leur front la cendre fanatique,
Et du temple complice inondant le portique,
Des palmes dans les mains, imprudens, vont bénir
Leur Dieu, ce même Dieu que je venais punir...
En vain, peuple insensé, courbé sous tes défaites,

Tu m'opposes encor la voix de tes prophètes;
En vain dans Bethléem leur espoir solennel
T'a dit aux nations triomphant éternel:
Du haut de ton orgueil je te ferai descendre;
Ton éclat s'éteindra sous tes villes en cendre;
A venger ses affronts j'instruirai l'univers,
Et ton éternité finira dans mes fers.

SCÈNE II.

ANTIOCHUS, HÉLIODORE, NICANOR.

NICANOR.

Aux portes du palais, qui l'arrêtent encore,
Un jeune Hébreu, seigneur, a devancé l'aurore;
Et, du peuple entouré, sous le portique errant,
Il cherche Eléazar et l'appelle en pleurant.

ANTIOCHUS.

Quel est-il, Nicanor?

NICANOR.

Si j'en crois son langage,
Et le lin révéré qui pare son jeune âge,
C'est un des fils d'Aaron. Le peuple rassemblé
Demande qu'à vos pieds l'enfant soit appelé;
Et, calme toutefois, au seuil de cette enceinte,
Mêle à son intérêt le respect et la crainte.

ANTIOCHUS.

Ma prudence aujourd'hui ne doit rien négliger ;
Qu'il soit conduit vers moi, je veux l'interroger.
(*A Héliodore.*) (*Nicanor sort.*)
Toi, soudain, cours au temple et ferme-s-en les portes,
Et de là, dans ces murs ramenant mes cohortes,
Apprends mes volontés à ce peuple odieux :
Montre-lui tout ensemble et le glaive et mes dieux ;
Qu'il respecte leurs droits et ceux du diadème :
L'encens ou l'échafaud, voilà ma loi suprême.
(*Héliodore sort.*)

SCÈNE III.

ANTIOCHUS; MIZAEL, *conduit par* NICANOR.

MIZAEL, *à Nicanor.*

Auprès d'Éléazar conduisez-vous mes pas ?
Pourquoi ne suis-je point encore dans ses bras ?

NICANOR.

Vous êtes près du roi, bannissez vos alarmes.

MIZAEL.

Le roi!... ce n'est pas lui que demandent mes larmes.

ANTIOCHUS.

Approche ; quel dessein te conduit en ces lieux ?

Enfant, quelles douleurs se peignent dans tes yeux?

MIZAEL, *aux pieds d'Antiochus.*

O vous dont le Seigneur rend Juda tributaire!
Vous sous qui sont courbés tous les rois de la terre,
Que le Jourdain deux fois a revu triomphant,
Grand roi, prenez pitié des larmes d'un enfant.
Je cherche Éléazar traîné dans cette enceinte;
Qui, sans lui, désormais gardera l'Arche sainte?
Quelles mains offriront le sacrifice? et moi,
Seigneur, qui va m'instruire au livre de la loi?

ANTIOCHUS.

Enfant, rassure-toi; ta candeur m'intéresse.
Mais pour Éléazar d'où naît cette tendresse?
Qui le rend à ce point cher à ton jeune cœur?
Il n'avait point de fils.

MIZAEL.

L'ignorez-vous, seigneur?
De tous les fils d'Aaron le grand-prêtre est le père;
Ainsi Dieu l'a voulu dans un temps plus prospère,
Alors qu'il prodiguait sur les pas d'Israël
La manne nourricière et les ruisseaux de miel;
Que lui-même, à travers une nue enflammée,
Guidait vers Chanaan sa pacifique armée.

ANTIOCHUS.

Jeune Hébreu, quel es-tu?

MIZAEL.

Sans Dieu, je ne suis rien;

Aussi puissant que vous, si je l'ai pour soutien.

ANTIOCHUS.

Enfant, je reconnais les leçons d'un grand-prêtre.
Quel est ton nom ?

MIZAEL.

Je dois vous le cacher peut-être.

ANTIOCHUS.

Eh ! que redoutes-tu ?

MIZAEL.

Malgré moi je frémis...
N'êtes-vous pas ce roi dont les dieux ennemis
Opposent au vrai Dieu leur puissance éphémère ?
N'est-ce pas votre nom qui fait pleurer ma mère ?

ANTIOCHUS.

Je la consolerai; sur ses jours embellis
J'étendrai l'intérêt que m'inspire son fils.
De ton sort et du sien instruis-moi sans mystère ;
Des faveurs de ton roi, par un aveu sincère,
Tu peux tout obtenir.

MIZAEL.

L'ai-je bien entendu !
Eléazar, seigneur, me serait donc rendu !...
Eh bien, je parlerai, si mon roi me l'ordonne :
Et d'abord, Mizaël est le nom qu'on me donne.

ANTIOCHUS.

Ton père, quel est-il ?

MIZAEL.

Je ne l'ai point connu ;
Mais son nom jusqu'à vous sans doute est parvenu :
Les tribus d'Israël, sous son sceptre courbées,
Respectaient Onias.

ANTIOCHUS.

Père des Machabées !

MIZAEL.

Le plus jeune d'entre eux est devant vous.

ANTIOCHUS.

O ciel !
Toi, le fils d'Onias !..... Ecoute, Mizaël,
Et réponds maintenant sans détour et sans crainte.

MIZAEL.

Eléazar jamais ne m'enseigna la feinte.

ANTIOCHUS.

Aux mains d'Eléazar es-tu seul confié ?

MIZAEL.

Moi seul.

ANTIOCHUS.

A quel dessein ?

MIZAEL.

L'avez-vous oublié ?
Afin que tous les jours je puisse, dans le temple,
Recevoir ses leçons, et surtout son exemple.

ANTIOCHUS.

Et tes frères enfin, tes frères... en quels lieux
Se cachent-ils ?

MIZAEL.

Ainsi n'ont point fait leurs aïeux :
Mais Sion n'a plus rien de sa grandeur passée ;
L'Assyrien insulte à sa gloire éclipsée,
Et son peuple, d'opprobre et de cendre couvert,
D'un trop long châtiment va pleurer au désert.

ANTIOCHUS.

Fils d'Onias, pourquoi, nés d'une illustre race,
Tes frères dans ma cour dédaignent-ils leur place ?
Des remparts de Sion qui les a repoussés ?
Indique leur retraite à mes vœux empressés,
Et du fond de l'exil retirant leur misère.....

MIZAEL.

Quoi ! vos mains essuieraient les larmes de ma mère !
Hélas ! dans nos déserts qu'elle a pleuré de fois
Sur ses fils nés d'aïeux tous pontifes et rois,
Dépouillés maintenant d'honneurs et d'espérances,
Aliment éternel de ses longues souffrances !
Que de fois Éphraïm, son enfant premier né,

Pour rendre quelque force à son cœur consterné,
Lui disait de Jacob les promesses antiques,
Et Juda triomphant prédit dans nos cantiques!
Oh! si dans vos discours j'osais me confier....
Eléazar, seigneur, peut vous justifier;
Qu'il vienne, et sur ses pas mes frères......

ANTIOCHUS.

Sois docile
Aux ordres de ton roi; nomme-moi leur asile....
En me le révélant tu sers leurs intérêts;
Car on les a trompés sur mes desseins secrets.
Qu'ils viennent ressaisir leur antique héritage;
Mes faveurs aussitôt deviendront leur partage.
Eh bien!....

MIAZEL.

Nos livres saints l'ont dit, et je le crois:
Dieu lui-même promet par la bouche des rois.
Vous ne sauriez tromper un enfant qui supplie;
Béni soit le Seigneur qui nous réconcilie!
Mes frères à vos yeux devaient-ils se cacher?
J'irai vers Galaad moi-même les chercher.
Hébron leur a prêté sa grotte solitaire:
Les cendres d'Abraham consacrent cette terre;
Là repose Jacob à côté de Rachel;
Là mes frères, traînant les restes d'Israël,
Et troublant de leurs pleurs ces voûtes solennelles,
Se sont mêlés vivans aux ombres paternelles.
Que dis-je? dès demain, par ma mère conduits,
Dans nos remparts sans doute ils seront introduits.

Voici venir le jour où la ville sacrée
Renouvelle avec Dieu l'alliance jurée,
Où les Hébreux armés du bâton voyageur,
Viennent sous le cilice au banquet du Seigneur;
Et dans le temple, orné pour la cérémonie,
Ma famille en secret doit être réunie.

ANTIOCHUS.

Dans le temple?

MIZAEL.

En secret.

ANTIOCHUS.

Mais quel asile enfin
A mes vœux maintenant dérobe leur destin?

MIZAEL.

En attendant la nuit, au malheur favorable,
Ils ont cherché sans doute un abri secourable
Au sein de ces rochers voisins de nos remparts,
Qu'environnent de deuil quelques tombeaux épars;
Où du fils d'Helcias la cithare attendrie
Prédit, pleura long-temps les maux de la patrie.

ANTIOCHUS.

Il suffit.

MIZAEL.

Vous savez de quels grands châtimens
Dieu peut frapper un roi qui trahit ses sermens.
Douter de votre foi serait vous faire outrage.

ANTIOCHUS.

Ce jour même rendra ta mère à ton jeune âge.
Rentre dans mon palais.

MIZAEL.

Auprès d'Eléazar?

ANTIOCHUS.

Qu'importe à ton bonheur cet austère vieillard?
Ici d'autres plaisirs attendent ta jeunesse.
(*A ses gardes.*)
Qu'à remplir tous ses vœux chacun de vous s'empress
Allez.

MIZAEL.

Dieu tout-puissant, d'où viens que je frémis?
N'est-il donc point de joie avec tes ennemis?
(*Il sort*)

SCÈNE IV.

ANTIOCHUS, GARDES.

ANTIOCHUS.

Quel est donc l'intérêt que cet enfant m'inspire?
Sa crédule innocence affermit mon empire....
Dans leur temple, a-t-il dit, ils s'assemblent demain...,
(*Se tournant vers ses gardes.*)
Nicanor, du Cédron tu connais le chemin;

Tu sais, non loin des murs qui ceignent cette ville,
Qu'aux regards attristés s'offre un rocher stérile,
Et qu'en ses flancs déserts, sur ce peuple égaré
Je ne sais quel prophète autrefois a pleuré;
La veuve d'Onias, aux mêmes lieux cachée,
Avec tous ses enfans doit en être arrachée.
Obéis. (*Nicanor sort avec des soldats.*)
Ses enfans!... leur altière vertu
Soutient l'espoir des Juifs sous mon sceptre abattu;
Tous les yeux d'Israël regardent leur exemple.
Il faut qu'aujourd'hui même Israël les contemple
Présentant leur hommage à nos dieux immortels,
Ou de leur sang impie arrosant leurs autels.

SCÈNE V.

ANTIOCHUS, HÉLIODORE.

ANTIOCHUS.

Eh bien, as-tu rempli les ordres de ton maître?
Ce peuple qui déjà semblait me méconnaître,
De son espoir enfin déplore-t-il l'erreur?

HÉLIODORE.

Jérusalem entière, en proie à la terreur,
Et de son désespoir domptant la violence,
A tes commandemens obéit en silence;
Un seul lieu sert d'asile à la sédition.

ANTIOCHUS.

Et quel est-il ?

HÉLIODORE.

Toujours le temple de Sion.

ANTIOCHUS.

Eléazar pourtant ne s'y fait plus entendre.

HÉLIODORE.

A sa mitre sanglante un autre ose prétendre.

ANTIOCHUS.

Qu'as-tu vu dans ce temple?

HÉLIODORE.

Un grand-prêtre nouveau.

ANTIOCHUS.

Toujours de la discorde agitant le flambeau,
Ces prêtres obstinés expieront leur démence;
Et leurs cris n'ont encor lassé que ma clémence.

HÉLIODORE.

Lévi seul entretient tes ennemis secrets.
Jérusalem soumise adorait tes décrets;
Déjà même aux autels dressés sur mon passage
Plus d'un Hébreu timide apportait son hommage...
Mais à peine ai-je atteint, de mes soldats suivi,
L'enceinte réservée aux enfans de Lévi,
Que l'entière tribu, fidèle Israélite,

Vers le temple à grands cris soudain se précipite ;
De toutes parts couraient des vieillards éperdus,
Femmes, enfans, guerriers, ensemble confondus ;
De vieux prêtres noyés en des larmes amères.
Les épouses en deuil s'accusaient d'être mères.
Une mère, croyant le temple profané,
A, dans son désespoir, maudit son premier né.
Des parvis cependant ouverts à ces rebelles
J'ordonne de fermer les portes infidèles ;
Mais le peuple, embrassant ces barrières d'airain,
Appelle Eléazar.... Il l'appelait en vain....
Lorsqu'au pied de l'autel, un jeune homme, un lévite,
Apparaît tout à coup ; et la foule interdite
Du sacerdoce auguste en ces murs tout-puissant
Contemple sur son front le signe éblouissant.
Moi-même je l'observe, et reconnais ce traître,
Grand-prêtre consacré par le sang d'un grand-prêtre,
Qu'Eléazar bénit à son dernier adieu.
« Ces portes, a-t-il dit, n'obéissent qu'à Dieu. »
De tes ordres sacrés je l'instruisais à peine,
Que lui, m'interrompant, d'une voix souveraine :
« L'édit d'Antiochus est venu jusqu'à moi ;
» J'irai, je me rendrai dans le palais du roi. »
Et son geste superbe, appuyant sa menace,
Semblait hors de son temple exiler mon audace.
Et moi de son regard encor tout étonné,
Jusque dans ce palais, par la foule entraîné,
Contre ces prêtres vains qu'arme notre indulgence,
Je viens d'un roi puissant exciter la vengeance.

ANTIOCHUS.

Ma vengeance est certaine, et le sort m'a permis
De m'assurer enfin de tous mes ennemis.

HÉLIODORE.

As-tu dans leurs déserts surpris les Machabées?

ANTIOCHUS.

Leurs traces à mes vœux ne sont plus dérobées;
Ils vont à nos regards paraître en peu d'instans,
Et pour les éprouver, ici je les attends.

HÉLIODORE.

Et qui les a livrés à ton pouvoir suprême?

ANTIOCHUS.

Cet enfant qui pleurait, fils d'Onias lui-même,
Et dont, je l'avouerai, la touchante candeur
A presqu'à sa famille intéressé mon cœur.
Ecoute, Héliodore, il importe à ma gloire
Que ce peuple bientôt nous rende à la victoire,
Et ne consume plus sur ces bords désolés
L'ardeur de mes soldats vers le Nil rappelés.
Je veux que ma faveur accueille le grand-prêtre:
Tu dis que dans ma cour il consent à paraître;
Tels ne furent jamais ces prêtres factieux.
Celui-ci, jeune encor, peut être ambitieux;
Cet Ephraïm enfin dont le mâle courage
Traîne au fond des déserts l'horreur de l'esclavage,
D'un fanatisme ardent voilant son fol espoir,

Aspire, m'a-t-on dit, au suprême pouvoir.
Mes bienfaits tenteront son inexpérience....
Si pourtant ses refus lassaient ma patience,
Si, maître de prétendre à d'illustres destins,
Il les sacrifiait à des dieux incertains;
Enfin pour le dompter s'il fallait des supplices,
Malheur à l'imprudent! malheur à ses complices!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALOMÉ, NEPHTALI, ELCIAS, ZABULON, ET DEUX AUTRES ENFANS.

(*Ils sont conduits par Nicanor, qui sort.*)

SALOMÉ.

Où nous a-t-on conduits? en quels profanes lieux ?
Mes enfans, voyez-vous les autels des faux dieux?
Enfans infortunés! plus malheureuse mère !...
Oh! vous aurez pitié de ma douleur amère;
Elcias, Zabulon, et toi, cher Nephtali,
Vous tous, vous n'aurez point le Seigneur en oubli.
C'est lui qui de l'Egypte a tiré vos ancêtres,
Qui soumit le soleil à la voix de vos prêtres,
Vous donna Chanaan et ses champs embaumés,
Qui vous nomma son peuple... O mes fils bien-aimés!
Emportés en naissant dans un désert sauvage,
Loin de Jérusalem et de son doux rivage,
Vous qu'a tant poursuivis le fer des Syriens,

Bannis des saints remparts, vos yeux comme les miens
N'ont point vu leur splendeur, hélas! trop passagère.
A ses propres enfans Sion est étrangère...
N'ai-je pas entendu de sacriléges chants,
Remplacer de David les cantiques touchans?
N'ai-je pas, aux autels de ces dieux adultères,
Dont le nom même était ignoré de nos pères,
N'ai-je pas aperçu des Hébreux prosternés?
Ils baissaient devant moi leurs regards consternés.
Sans voile et dans leurs mains me cachant leur visage,
Les filles d'Israël pleuraient sur mon passage,
Laissaient le lin du temple en un lâche abandon,
Et tristes se mêlaient aux danses de Sidon.
Oh! de ce peuple ingrat quelle est donc la faiblesse!
Qu'Eléazar devra maudire sa vieillesse!
Qu'Israël a besoin d'un exemple éclatant
Qui ramène au vrai Dieu son hommage inconstant!
Heureux ceux de ses fils dont le noble courage
Est appelé d'en haut à ce sublime ouvrage!...
Qu'à l'aspect des faux dieux tressaillera d'horreur
L'aîné des sept enfans que je tiens du Seigneur!
Ce lion de Juda, terreur de Samarie,
Qui de son bouclier couvre au loin sa patrie,
Et qui, dans les périls où son Dieu l'a placé,
Toujours infatigable, et toujours délaissé,
Se dévoue aux Hébreux que son zèle importune,
Et des maux d'Israël fait sa propre infortune.

ZABULON.

Absent depuis neuf jours, le ciel n'a pas permis

Qu'un traître le livrât à nos vils ennemis.

SALOMÉ.

Croyez-vous, mes enfans, que du sang de nos pères
Soit né dans Israël celui qui vend ses frères?
Et que le Dieu jaloux, qui proscrit l'étranger,
Du vainqueur et de lui ne va pas nous venger?

ELCIAS.

Dieu, rends-nous Ephraïm, nos déserts et nos armes!
L'absence d'Ephraïm éveille mes alarmes...
Lui qui, d'un noble espoir enflammant tous nos cœurs,
Toujours à tes autels nous ramenait vainqueurs,
Ne se souvient-il plus de ses jeunes années?
De nos premiers exploits, de ces grandes journées
Où nos tribus en deuil le suivaient aux combats,
Où sa voix au désert enfantait des soldats?
Ma mère, savez-vous pourquoi sa lance oisive
Laisse en un long exil notre audace captive?
Quels périls maintenant l'occupent loin de nous?

SALOMÉ.

Comme vous je l'ignore, et gémis comme vous.
Mes yeux depuis long-temps l'observent en silence;
Ses traits de sa douleur peignent la violence;
Et même la stupeur de ce peuple abattu
M'a semblé quelquefois altérer sa vertu;
Non que par mes terreurs sa gloire soit blessée,
A l'abri du soupçon sa grande âme est placée....
On m'a dit que souvent dans les profondes nuits
Il cachait sous la cendre un front chargé d'ennuis;

Et jusqu'au sein du temple allait avec mystère
Consulter le grand-prêtre et l'arche solitaire.
Si d'indignes Hébreux ne nous avaient trahis,
Eléazar déjà m'eût parlé de mon fils;
De Mizaël aussi dont il soigne l'enfance,
Mizaël en mes bras demeuré sans défense,
Conçu dans la douleur, dans les larmes nourri,
Que vous tous, comme moi, nommiez l'enfant chéri....

SCÈNE II.

SALOMÉ, LES CINQ FRÈRES, MIZAEL.

MIZAEL, *courant dans les bras de sa mère.*

Ma mère!.....

SALOMÉ.

Se peut-il? ô mon fils! quelle joie!

MIZAEL.

Mes frères, près de vous Antiochus m'envoie.

SALOMÉ.

Antiochus!

MIZAEL.

Il veut que tout soit oublié.

SALOMÉ.

Est-ce en de telles mains que je t'ai confié?

O mon fils! fils d'Aaron, qu'as-tu fait de ton père?
Où vit Eléazar?

MIZAEL.

Dans ce palais, j'espère,
Où vers la neuvième heure hier il fut conduit.
Je le suivis long-temps seul et durant la nuit;
Enfin près du palais je m'assis tout en larmes.
Le roi m'a fait venir, a calmé mes alarmes;
Touché de mes malheurs, et surtout de mon nom,
M'a parlé des destins de ma triste maison;
M'a dit qu'il lui rendrait ses pompes solennelles,
Que ses mains essuieraient vos larmes maternelles;
Et moi, d'un tel bienfait rendant grâces au ciel,
Fier de montrer au roi les héros d'Israël,
J'ai dit vers nos remparts votre marche secrète,
Dans les rochers d'Hébron votre obscure retraite....

SALOMÉ.

Dieu! c'est toi, Mizaël, toi qui nous as livrés!

MIZAEL.

Ici des jours heureux pour vous sont assurés.

SALOMÉ.

Enfant, qui t'obligeait à trahir ce mystère?

MIZAEL.

Le roi m'interrogeait.

SALOMÉ.

Pourquoi le satisfaire,

Pourquoi lui découvrir la trace de nos pas?

MIZAEL.

Ma mère, il est écrit : Tu ne mentiras pas.

SALOMÉ, *l'embrassant.*

Mon fils!...

MIZAEL.

Oh! bannissez une crainte importune;
D'un œil moins alarmé voyez notre fortune;
Sur nos communs destins je puis vous rassurer;
Le Seigneur par un songe a daigné m'éclairer :
O ma mère! apprenez ce qu'il m'a fait connaître,
Ce que m'ont confirmé les discours du grand-prêtre.

SALOMÉ.

Oui, le Seigneur a pu visiter Mizaël :
Il se manifestait au jeune Samuel.
Parle; ce Dieu souvent fait, lorsqu'il nous console,
Par la voix d'un enfant éclater sa parole.

MIZAEL.

C'était l'heure sacrée, où des hymnes d'amour
Accueillent aux autels les premiers feux du jour.
Moi qui dans les déserts ai commencé ma vie,
Dont les palais jamais n'excitèrent l'envie,
J'étais près d'un palais, dont le soleil naissant
Faisait étinceler le faîte éblouissant.
Ces murs, qui de nos rois attestent la puissance,
N'ont rien de tant d'éclat et de magnificence...

J'appris à n'admirer que les œuvres de Dieu,
Et rien ne m'attirait vers ce superbe lieu,
Lorsqu'une voix me dit : « Entre et bannis la crainte ;
» L'ordre du Tout-Puissant t'appelle en cette enceinte. »
C'était Éléazar... je ne le voyais pas ;
Mais, absent de mes yeux, il veillait sur mes pas.
Sa voix (je l'entendais), jadis forte et sévère,
Comme la voix d'une ombre était douce et légère.
Je me rendis enfin, docile, mais tremblant,
Car de ce beau palais le seuil était sanglant ;
J'entrai.... Rassurez-vous : des voûtes éternelles,
Descendirent vers moi deux chérubins fidèles,
Dont la robe flottante, en ses longs plis d'azur,
Avait le doux éclat qui colore un ciel pur.
Tandis que j'admirais.... ô merveille suprême !
Du même vêtement j'étais paré moi-même ;
J'étais au milieu d'eux, sur leurs ailes porté,
Respirant l'allégresse et l'immortalité ;
Retrouvant, assemblés sous leur sainte bannière,
Mes frères, le grand-prêtre et vous aussi, ma mère ;
Vous tous, des séraphins partageant le bonheur,
Me nommant Mizaël et louant le Seigneur.
Oh ! que rapidement nous échappe un doux songe !
Celui-ci, toutefois, n'est pas un vain mensonge ;
Éléazar l'a dit. J'allai, dès mon réveil,
Lui raconter joyeux les erreurs du sommeil ;
Le vieillard de ses pleurs inonda mon visage,
Des tuniques d'azur bénit l'heureux présage,
M'appela son enfant, et, tombant à genoux,
S'écria : « Dieu du ciel, ressouviens-toi de nous ! »

SALOMÉ.

Tant d'espoir ne convient qu'à ton âme si pure,
Mon fils, tout ce bonheur n'a rien qui me rassure.

MIZAEL.

Ce palais nous protége et nos maux sont finis.

SCÈNE III.

ANTIOCHUS, SALOMÉ, SES SIX ENFANS.

ANTIOCHUS.

Epouse d'Onias, croyez-en votre fils;
Ce palais redouté (Mizaël vous l'atteste)
Aux dociles Hébreux ne fut jamais funeste.
Appelez sur vos fils mes bienfaits éclatans;
Les antres du désert ont caché trop long-temps
Leur audace précoce à la Judée entière :
D'un si bel ornement soyez enfin plus fière;
Faites dans ces remparts revivre avec orgueil
L'éclat d'un si beau nom couvert d'un si long deuil.
Je prétends dans ma cour, où ma voix vous appelle,
De nos dieux ennemis terminer la querelle;
Et dans tous vos enfans trouvant d'heureux soutiens,
Rallier leur courage aux drapeaux syriens.
Je veux qu'ils soient comptés dans les rangs de mes braves.
Mais l'un d'eux manque ici.

SALOMÉ.

Ce serait trop d'esclaves.

ANTIOCHUS.

Tant de fierté sied mal aux pieds de vos vainqueurs.

SALOMÉ.

Ne crois pas à mes fils imposer tes faveurs ;
Ils adorent les maux que le ciel leur envoie ;
Menacés d'un palais, le désert fait leur joie.

ANTIOCHUS.

Ils n'y rentreront plus.

SALOMÉ.

L'un d'eux y reste enfin.

ANTIOCHUS.

Quel est-il ?

SALOMÉ.

Parmi nous tu le cherches en vain...
Celui qui de Joppé fit respecter les portes,
Qui jusqu'à Gabaan repoussa tes cohortes,
Ephraïm.

ANTIOCHUS.

Ephraïm !... en quels déserts impurs
Traîne-t-il les bannis dont j'ai purgé ces murs ?

SALOMÉ.

Nos déserts sont sacrés : pour sa sainte entreprise,

Des rocs de Madian Dieu suscita Moïse;
Le géant qui tomba sous le royal enfant
Le vit de nos déserts s'élancer triomphant;
Celui qui trompe ici tes projets téméraires,
Ephraïm, en vertu surpasse tous ses frères.
Ils pourront l'égaler, si Dieu conduit leurs pas,
Mais leurs cœurs maintenant ne me démentent pas.

ANTIOCHUS.

Pourquoi de mes bienfaits lui ravir le partage?

SALOMÉ.

Les bienfaits d'un vainqueur!... l'opprobre, l'esclavage!
Quels sont-ils tes bienfaits? nos temples profanés,
Nos peuples tout sanglans à tes pieds enchaînés.
Malheureux! à mon fils qu'importent tes couronnes!
Tes honneurs, ton pouvoir, assis sur tant de trônes!
Plus haut que ta puissance il cherche son appui.
Renonce à ton espoir...

ANTIOCHUS.

Vous répondez de lui.

SALOMÉ.

Toi qui veux Ephraïm, qu'as-tu fait du grand-prêtre?

SCÈNE IV.

ANTIOCHUS, SALOMÉ, LES ENFANS, HÉLIODORE.

HÉLIODORE.

Le grand-prêtre à l'instant dans ces lieux va paraître.

MIZAEL.

Ciel!

SALOMÉ.

Tu l'as épargné!.....

HÉLIODORE.

Du peuple entier suivi,
Il s'avance au milieu des enfans de Lévi,
Avec tout l'appareil d'un monarque suprême,
Et tel qu'aux jours sacrés tu te montres toi-même.

ANTIOCHUS.

Par ce faste imposant pense-t-il m'émouvoir ?
Ou réveiller des Juifs le fanatique espoir?

HÉLIODORE.

Partout sur son chemin règne un morne silence.

ANTIOCHUS.

Qu'il vienne.

HÉLIODORE.

Le voici.

MIZAEL.

Dans ses bras je m'élance.

(*Reconnaissant Éphraïm.*)

Ciel! mon frère!

SCÈNE V.

ANTIOCHUS, SALOMÉ, LES ENFANS, HÉLIODORE, EPHRAIM, LÉVITES, GARDES.

SALOMÉ.

Ephraïm!.... en croirai-je mes yeux?

ANTIOCHUS.

Son fils!

ÉPHRAÏM.

Que faites-vous, Salomé, dans ces lieux?

SALOMÉ.

Toi-même, qu'y fais-tu?

ÉPHRAÏM.

Ce que le ciel m'inspire.

MIZAEL.

Éphraïm, est-il vrai qu'Éléazar respire?

ANTIOCHUS.

Éléazar rebelle à ma suprême loi....

ÉPHRAÏM, *l'interrompant.*

Est mort obscurément dans le palais du Roi.

MIZAEL, *se jetant dans les bras de sa mère.*

Ma mère, il me trompait.....

ANTIOCHUS, *à Éphraïm.*

Toi, dont l'œil téméraire
Osa de ses tourmens surprendre le mystère,
Toi, qui l'as vu mourir, profite-s-en du moins.

SALOMÉ.

Quoi! tes yeux d'un tel crime ont été les témoins!

ÉPHRAÏM.

J'ai vu tomber sa tête; alors, d'un soin fidèle,
J'ai couru dans le temple en porter la nouvelle;
Et les vieillards m'ont dit: Le sang t'a consacré,
Prends l'éphod du grand-prêtre à tes yeux massacré.

SALOMÉ.

Est-ce donc l'ornement choisi pour tes victimes,
Antiochus? eh quoi! tes dieux illégitimes
Sont-ils si peu contens du sang de nos Hébreux?
Tout le sang de Lévi doit-il couler pour eux?
Ah! lorsque ta fureur a voulu le répandre,
Ton cœur d'aucun effroi ne s'est senti surprendre?
De perfides amis ont osé t'obéir!

HÉLIODORE.

Certes, ils n'ont pas cru que ce fût le trahir.

SALOMÉ.

Un tel arrêt sorti de ta bouche sinistre,
Pour être exécuté voulait un tel ministre.

ÉPHRAÏM.

Ma mère....

SALOMÉ.

Il ne sait pas que d'un prêtre égorgé
Le noble sang toujours par le sang est vengé;
Que Dieu, quand il lui plaît, du haut de sa puissance,
Laisse tomber les rois qu'éleva sa vengeance.
Que mes fils... Insensée!... ah! dans mon désespoir,
J'oubliais que mes fils sont tous en son pouvoir.

ANTIOCHUS.

Vous auriez dû peut-être en garder la mémoire.

ÉPHRAÏM.

Mère de ces guerriers, qui seront notre gloire,
Retenez des transports que je dois condamner.
A Antiochus.
Toi, prince, à sa douleur il faut les pardonner.

SALOMÉ.

Qu'entends-je!... j'obéis.

ANTIOCHUS, *à Éphraïm et aux lévites.*

Quel dessein vous amène?

ÉPHRAÏM.

Je vais te l'expliquer.
(*Antiochus fait signe à tout le monde de sortir.*)

SALOMÉ.

Ah! je respire à peine.

(*Sortant.*)

Il reste entre les mains de ton fier oppresseur,
Ombre d'Éléazar; garde ton successeur!

(*Elle sort avec ses enfans et Héliodore.*)

SCÈNE VI.

ANTIOCHUS, ÉPHRAIM.

ANTIOCHUS.

Éphraïm, tu reçois sous de sanglans auspices
Le prix dont les vieillards ont payé tes services;
Et de l'éphod sacré te voyant revêtu,
J'estime leur prudence et surtout ta vertu.
Il est beau de chercher de périlleux suffrages;
Et cette ambition sied aux jeunes courages.

ÉPHRAÏM.

La mienne est d'obéir au vrai Dieu que je sers,
D'accepter à son gré le temple ou les déserts,
Et, toujours décidé par son ordre suprême,
De te fléchir enfin pour le peuple qu'il aime.

ANTIOCHUS.

Il fallait aux autels dressés sur ton chemin
Paraître en suppliant, ou l'encens à la main,

Et non accompagné de prêtres, de lévites,
De quelques vagabonds des bords madianites,
Sur tes pas factieux empressés d'accourir.

ÉPHRAÏM.

Tous viennent, comme moi, savoir s'il faut mourir.

ANTIOCHUS.

C'est à mes volontés vous annoncer rebelles.

ÉPHRAÏM.

Non, c'est à notre Dieu nous déclarer fidèles.

ANTIOCHUS.

Ce Dieu, dont vos discours fatiguent mon courroux,
Quand je l'aurai détruit, où le chercherez-vous?
Déjà de toutes parts ma fureur l'environne....
C'est lui dont les autels opposés à mon trône
Suscitent dans vos cœurs des projets insensés;
Mais ses autels bientôt par mes mains renversés,
Ses marbres, son airain, ses vases, ses richesses,
Tout vous sera ravi.

ÉPHRAÏM.

Hors ses saintes promesses.

ANTIOCHUS.

Lui-même tombera sous son temple odieux.

ÉPHRAÏM.

Crois-tu, toi, dont le cœur ne sait que tes faux dieux,

Que le Dieu d'Israël soit fait à leur exemple?
Tu penses l'accabler des débris de son temple...
Son temple est l'univers dans son immensité;
Son encens, un cœur pur de sa flamme excité.
Son trône est dans les cieux dominateur des trônes.
C'est de là qu'au hasard il jette les couronnes;
Quelquefois leur attache un lustre éblouissant,
Ou sur le front des rois les écrase en passant.
A tous les potentats qu'arma notre défense
Il ouvrit les trésors de sa munificence;
Cyrus nous protégea; tu sais quel fut Cyrus,
Tous les peuples, les rois devant lui disparus.
Si nos tribus enfin, jadis si respectées,
Par des princes obscurs furent persécutées,
Ce hardi conquérant, que notre Daniel
Vit, comme un tigre ailé, fondre du haut du ciel,
Ce héros, devant qui la terre fit silence,
Protecteur de nos murs, les couvrit de sa lance;
Et courbant ses drapeaux devant l'arche de Dieu,
Dévastateur du monde, enrichit le saint lieu....
Mais Dieu n'a pas besoin que j'exalte sa gloire;
Les rois, quand il lui plaît, en gardent la mémoire:
Je n'en parlerai plus à ton cœur égaré;
C'est en mourant pour lui que je l'attesterai.

ANTIOCHUS.

Non, tu ne mourras point. Où t'égare un faux zèle?
A de meilleurs destins ton courage t'appelle.

ÉPHRAÏM.

Mon destin peut changer, si Dieu change ton cœur.

ANTIOCHUS.

Mon cœur est inflexible.

ÉPHRAÏM, *croisant ses bras en signe de résignation.*

Il suffit.

ANTIOCHUS.

Ma rigueur
Ne s'étend pas sur toi. Dépouillons la contrainte;
Expliquons-nous tous deux sans détour et sans feinte.
Rome, qui m'a nourri, fit naître dans mon sein
De l'imiter un jour le sublime dessein;
Ses lois, ses longs travaux, ses hautes destinées,
Ces familles de rois à ses pompes traînées,
Tout attachait mes yeux sur ces fiers conquérans;
Roi, j'enviais le sort de ces peuples tyrans.
Antioche à la fin sous mes lois fut placée...
Par mes armes bientôt l'Égypte menacée
Céda, presque sans gloire, à mes premiers combats,
Et la Perse en désordre apprête ses soldats.
Cependant, Éphraïm, tandis que mon armée
Poursuivait dans Memphis le second Ptolomée,
Ton peuple, confondu dans mes vastes projets,
Que je comptais à peine entre tant de sujets,
Toujours prêt à s'armer au cri de ses prophètes,
M'a deux fois retiré du fond de mes conquêtes.
Au moment d'y rentrer, je prétends aujourd'hui
Terminer à jamais ma querelle avec lui.
Je proscris, avant tout, votre Dieu despotique;
Et d'un roi tributaire aidant ma politique,

Je vous destine un chef qui ramène vos cœurs
A vos seuls intérêts, ceux des peuples vainqueurs.
Ce projet n'a-t il rien qui doive te séduire?...
Crois-tu qu'un roi des Juifs m'aidât à les réduire?...
Si même à l'un d'entre eux j'offrais ce noble sort?
Si je t'avais choisi?...

ÉPHRAÏM.

Moi!

ANTIOCHUS.

L'on peut, sans effort,
Echanger la tiare avec un diadème,
Et quitter l'encensoir pour le glaive suprême.

ÉPHRAÏM.

Abandonner l'autel à mon zèle commis!

ANTIOCHUS.

Et l'autel, et le Dieu, pour le trône promis.

ÉPHRAÏM.

Achève.

ANTIOCHUS.

A tes autels qui demeure fidèle?
Quelques soldats errans, une tribu rebelle,
Lévi, faible ramas de prêtres et d'enfans.
Dans toutes vos cités nos dieux sont triomphans;
Ils occupent Séir, et Béthel les appelle.

ÉPHRAÏM.

Béthel! Dieu de Jacob, Béthel est infidèle!
Lui, que ton ange saint visita si souvent!
Lui, que Jacob nomma maison du Dieu vivant!

ANTIOCHUS.

Cette Jérusalem si fière en mon absence,
Peux-tu douter enfin de son obéissance?
As-tu vu tout ce peuple à ses autels nouveaux?
Ceux qui luttent encor céderont aux bourreaux.
Toi qui portes un nom qu'Israël idolâtre,
Pourquoi ta résistance altière, opiniâtre,
D'une fausse vertu lui commandant l'effort,
Lui fait-elle un espoir qui peut donner la mort?

ÉPHRAÏM.

Tu crois que mon exemple a sur lui quelque empire?...

ANTIOCHUS.

Je vois qu'en ta faveur à l'envi tout conspire,
Ton nom, ton sacerdoce, et même tes malheurs.
Ce peuple de toi seul attend des jours meilleurs.
Eh! de quel chef la voix serait-elle écoutée,
Si la tienne en ces murs n'était point respectée?
Quel autre a relevé vos drapeaux abattus?
Quel autre, armant son cœur d'inflexibles vertus,
Aux combats, aux déserts, renouvelant sa gloire,
A jusque dans mes mains ébranlé la victoire?

ÉPHRAÏM.

Il est vrai.

ANTIOCHUS.

Maintenant tu luttes sans espoir;
Tes frères, tes soldats, toi-même en mon pouvoir,
Tout ce peuple épuisé dont tu vois la faiblesse,
Que m'opposerez-vous? le Dieu qui vous délaisse.
Insensés!.... Tu frémis, et ton regard troublé
Révèle les combats de ton cœur ébranlé.
Regarde l'espérance à ta jeunesse offerte;
Songe à ce peuple entier dont tu préviens la perte.

ÉPHRAÏM.

J'y songe.

ANTIOCHUS.

A nos autels viens porter l'encensoir;
Nouveau roi d'Israël, trace-lui son devoir.
Tout ce peuple incertain t'a choisi pour son guide.
Les momens sont venus; à ce peuple timide
Il manque un grand exemple.

ÉPHRAÏM.

Et je le donnerai.

ANTIOCHUS.

A l'autel de nos dieux?

ÉPHRAÏM.

Je m'y présenterai.

ANTIOCHUS.

La couronne à leurs pieds attend ton sacrifice.

ÉPHRAÏM.

Tout Israël aussi; le moment est propice;
La pâque du Seigneur s'approche, et, pour ce jour,
Les fidèles Hébreux des tribus d'alentour
S'assemblent en secret dans la ville immortelle;
Que ton ordre suprême en ces lieux les appelle.

ANTIOCHUS.

Qu'instruits par ton exemple ils cherchent mes bienfaits.

EPHRAÏM.

Accorde une autre grâce à mes vœux satisfaits.
La veuve d'Onias, en ce palais conduite,
Maudit la servitude où le ciel l'a réduite;
Tes faveurs ne feraient qu'irriter sa fierté;
Ainsi qu'à ses enfans, rends-lui la liberté;
Qu'ils rentrent au désert.

ANTIOCHUS.

Les honneurs les attendent;
Sans doute, comme toi, tes frères y prétendent;
Dans ce jour solennel faut-il vous séparer?

EPHRAÏM.

Non, non, je m'abusais... tu viens de m'éclairer.

De mes nobles destins tous mes frères sont dignes.
Tous ont droit de prétendre à ces honneurs insignes,
Qui ? moi les en exclure ! insensé, j'en rougis.

ANTIOCHUS.

J'apaiserai la mère, en couronnant son fils.
Viens, nouveau roi des Juifs, dont la gloire s'apprête;
Allons tout préparer pour cette auguste fête.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALOMÉ, LES CINQ FRÈRES, HÉLIODORE.

SALOMÉ.

Lui! mon fils! Éphraïm, d'un hommage adultère
Honorerait les dieux qui souillent cette terre!

HÉLIODORE.

Oui, dans ces mêmes lieux; vous en serez témoins.
Au palais de son maître appelé par mes soins,
Déjà de tous côtés le peuple l'environne.

SALOMÉ.

Et son front, m'as-tu dit, reçoit une couronne!

HÉLIODORE.

De trésors et d'honneurs le Roi comble ses jours.

SALOMÉ.

Mes enfans, gardez-vous de croire ses discours;
Sur le front de mon fils la tiare est placée :

Il la conservera comme Aaron l'a laissée;
Ou, comme Eléazar, notre dernier héros,
Ne la déposera qu'aux mains de ses bourreaux.

HÉLIODORE.

Tant d'obstination se verra confondue :
De son obéissance, en tous lieux répandue,
Antiochus lui-même a parlé devant moi.

SALOMÉ.

Ah! le cœur d'une mère en sait plus que ton roi.
Mon fils ne peut mentir à la foi de ses pères;
Il ne saurait trahir, moi, son Dieu, tous ses frères;
Non, ton Roi, sous mes yeux, l'attesterait en vain;
Pour me le déclarer que mon fils vienne enfin.....
Le crois-tu, Neptali? toi qui dès ton enfance,
Le premier de mes fils, courus à sa défense;
A Zabulon.
Toi qui le vis combattre au torrent du Cison,
As-tu peur qu'il consente à cette trahison?

NEPHTALI.

Sous de lâches honneurs courber son âme altière,
Ce serait démentir son nom, sa vie entière.
Ephraïm porte un cœur plus fort que nos revers,
Et qui l'ose outrager, abuse de nos fers.

HÉLIODORE.

Il accourt sur mes pas vous détromper lui-même;
Son cœur vous associe à sa gloire suprême;

Et, chargé par le roi de vous le déclarer,
Pour l'instant solennel je vais tout préparer.
(*Il sort.*)

SCÈNE II.

LES CINQ FRÈRES, SALOMÉ.

SALOMÉ.

L'insensé!... dans quel piége il croyait nous surprendre!
Les Juifs ont des vertus qu'il ne saurait comprendre :
Ephraïm..... Mais d'où vient qu'il se cache à nos yeux?
Il nous fuit.... Que fait-il dans ces profanes lieux?...
Mon cœur est agité d'un trouble involontaire;
Oui, sa présence ici cache quelque mystère.
De Juda terrassé noble et dernier espoir,
Lui qui portait le glaive et qui tient l'encensoir,
Mon fils vient saluer une pourpre étrangère!
Le grand-prêtre aujourd'hui quitte le sanctuaire!
Je ne m'étonne pas que mon cœur ait frémi
Quand nos pas ont touché ce palais ennemi;
Ce palais, mes enfans, nous deviendra funeste.
Protége tous mes fils, Dieu puissant que j'atteste!
(*Regardant ses enfans.*)
Où donc est Mizaël? Que fait-il près du roi?
Oh! sur ses jeunes ans veillez tous avec moi.
Tant de séductions entourent sa faiblesse;
Que sais-je!... A son destin le tyran s'intéresse...
D'un regard moins terrible il semblait le flatter;

Dieu! si de nos conseils il osait l'écarter...
Si, livrant aux plaisirs sa jeunesse égarée...
(Apercevant Mizaël.)
Mon fils, viens consoler une mère éplorée;
Viens, ne la quitte plus en ces cruels momens,
Et garde un cœur fidèle à ses commandemens.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, MIZAEL.

MIZAEL.

Vous ne savez donc pas tout ce que l'on publie;
Qu'avec Antiochus Dieu nous réconcilie;
Que ce roi loin de nous porte son joug cruel,
Et qu'Éphraïm enfin règne dans Israël...
Déjà tous nos Hébreux, en longs habits de fête,
Des palmes dans les mains, des palmes sur leur tête,
En foule rassemblés au sein de ce palais,
D'Éphraïm couronné célèbrent les bienfaits;
Et dès qu'ils ont appris quelle était ma naissance,
Plusieurs sont accourus, dont la reconnaissance
Bénissait à grands cris les enfans d'Onias;
Et les femmes baisaient les traces de mes pas,
Et les vieillards émus, dans leur soudaine ivresse,
Venaient sur mon passage et pleuraient d'allégresse.
Oui, ma mère... et pourquoi semblez-vous en douter?
Consentez jusqu'au bout, ma mère, à m'écouter:

Moi-même, auprès du roi j'ai trouvé le grand-prêtre;
Son pouvoir, sa faveur, se font assez connaître.
Le Roi lui tend la main et le flatte de l'œil.
Devant son front modeste, abaissant leur orgueil,
Des grands autour de lui la foule se rassemble.
Mais, que dis-je! en ces lieux ils vont paraître ensemble;
Vous verrez, comme moi, ma mère, quel bonheur,
Après un si long deuil, nous gardait le Seigneur.

SALOMÉ.

Il faudra le pleurer, mon fils, toute la vie...
(*A part.*)
Ainsi donc d'Éphraïm la grande âme asservie...
(*Haut.*)
Non, Éphraïm jamais n'osera sous nos yeux
Prostituer l'encens et sa gloire aux faux dieux.

MIZAEL.

Lui, ma mère!

ZABULON, *à Salomé.*

Souffrez que ma voix le défende;
Peut-être il accomplit ce que Dieu lui demande.
Savons-nous à l'autel si Dieu n'a point parlé?
Éléazar mourant n'a-t-il rien révélé?
Faut-il que tout un peuple, à ses vainqueurs en proie,
Au trépas qui l'attend se dévoue avec joie?
Pour moi, je ne puis voir, sans en être ébranlé,
Sous le couteau sanglant tout Juda rassemblé;
Et lorsqu'à son salut un seul se sacrifie,

Je sens que, malgré moi, mon cœur le justifie.

SALOMÉ.

Qu'entends-je ! Dieu puissant, si, jusqu'en ta maison,
De ces iniquités pénètre le poison,
Qui défendra ta loi ?

ELCIAS, *s'avançant.*

Tous vos enfans encore.

SALOMÉ, *tirant vers elle ses enfans.*

Mes enfans, voyez-vous l'impie Héliodore ?
Voyez-vous ce parvis au peuple reservé
S'ouvrir avec fracas ? L'instant est arrivé.
Rassemblez maintenant les forces de votre âme ;
Et que le Dieu vivant vous touche de sa flamme.
(*Voyant entrer Éphraïm avec Antiochus.*)
Mizaël a dit vrai... le voilà près du Roi.

SCÈNE IV.

Le fond du théâtre s'ouvre, et laisse voir la place du palais, couverte de peuple et de soldats. Les autels de Jupiter se trouvent ainsi au milieu du théâtre.

ANTIOCHUS, ÉPHRAIM, SALOMÉ, LES SIX FRÈRES, HÉLIODORE, LÉVITES, PRÊTRES DE JUPITER, PEUPLE, SOLDATS.

Antiochus se place sur son trône; Ephraïm est à ses côtés; plus loin, la mère et les six frères, baissant leurs regards consternés, et les détournant d'Ephraïm.

ANTIOCHUS.

Prêtres, guerriers, vieillards, réunis devant moi,
Lorsque pour m'appeler au trône de mes pères,
Le destin, me cherchant aux rives étrangères,
Me commit les états qu'ils avaient possédés,
Que Seleucus mon frère avait trop peu gardés,
Parmi tant de sujets qu'embrassait ma puissance,
Courbés sous une égale et vaste obéissance,
Je ne m'attendais pas que vos peuples, mêlés
A vingt peuples divers sous mon joug rassemblés,
Deux fois séditieux, forceraient mon courage
De confirmer mes droits à ce noble héritage.
Vous avez du destin provoqué la rigueur;
Impatiens d'un roi, recevez un vainqueur.

Je sais que dès long-temps la voix de vos oracles
Fit à votre patrie un sort tout de miracles ;
Et des peuples voisins soumis à mes exploits
Cet orgueil vous sépare encor plus que vos lois.
Je veux bien oublier que déjà mes conquêtes
Ont deux fois, sur ces bords, démenti vos prophêtes ;
Et, flattant aujourd'hui votre orgueil obstiné,
Vous révéler le sort qui vous est destiné.
Je hais vos sanhédrins, dont l'active prudence,
Pour garder le pouvoir, maintient l'indépendance ;
Un seul doit accomplir ce qu'un seul a voulu :
Et vous aurez un roi ; c'est mon ordre absolu.
J'ai fait choix d'Éphraïm : au trône où je l'élève,
Il tiendra, sous ma main, la couronne et le glaive.
Il accueille nos dieux ; né du sang de vos rois,
Il va régner sur vous, investi de mes droits ;
Vous, dont l'œil satisfait près de moi le contemple,
Respectez son pouvoir, imitez son exemple.

(*Ephraïm s'avance au milieu du théâtre.*)

ELCIAS, *à Salomé.*

A l'autel des faux dieux il dirige ses pas,
O ma mère !....

SALOMÉ, *sans le regarder et tirant ses enfans à elle.*

Éphraïm, souviens-toi d'Onias.

ÉPHRAÏM.

Israël, lève-toi ; que ma voix te réveille ;
Ecoute, Antiochus ; Lévi, prête l'oreille.

Je viens, au nom du ciel, pour la première fois,
Aux enfans de Jacob faire entendre ma voix.
Le roi m'a fait venir du fond du sanctuaire,
Et m'a dit : « C'est à toi de fléchir ma colère;
» Viens porter à nos dieux un hommage éclatant;
» Éphraïm, à leurs pieds, la couronne t'attend.
» Israël plus long-temps ne peut les méconnaître;
» Il n'est de dieux pour lui que les dieux de son maître.»
Et moi, fils d'Onias, grand sacrificateur,
Qui garde, comme lui, les autels du Seigneur,
Moi qui du Dieu jaloux tiens les saintes bannières,
Qui sais d'Eléazar les paroles dernières,
Instruit des volontés de la terre et du ciel,
Voici ce que j'enseigne au peuple d'Israël....
Abjurez, il est temps, des craintes téméraires;
Soyez tous attentifs; et vous surtout, mes frères,
Compagnons d'Éphraïm, ne voilez point vos yeux.

(*Il s'approche de l'autel.*)

Où donc est votre encens, prêtres, où sont vos dieux?
Que leur nom soit maudit! que leur culte périsse!

(*Il renverse l'encens.*)

Aux dieux de l'étranger voilà mon sacrifice.

ANTIOCHUS.

Vil profane!

SALOMÉ.

Mon fils! car tu l'es en effet:
Le plus cher de mes fils!

LES SIX FRÈRES, *tendant leurs bras en signe d'approbation.)*

Ephraïm!

ANTIOCHUS.

Qu'as-tu fait?
Tremble aux pieds de ces dieux que tes fureurs irritent.

EPHRAÏM.

Je leur rends aujourd'hui l'hommage qu'ils méritent.
D'un enfant de Lévi qu'as-tu donc espéré?
De l'encens pour tes dieux! Son encens est sacré.
Que le peuple choisi se fasse enfin connaître.
Le tyran s'est trompé; Dieu seul est notre maître.
Il a cru, l'insensé, que ma profane main
Honorerait le marbre, encenserait l'airain;
Qu'aisément ébloui de sa fragile gloire,
De ta gloire, ô Sion, je perdrais la mémoire.
Je bénis son erreur qui vous a rassemblés,
Pour que tous mes desseins vous fussent révélés.
Peuples, Eléazar fut moins heureux sans doute;
Il périt en silence, et tout Juda m'écoute...
Et s'il laisse une vie exempte de remord,
Prêtre d'un jour, du moins je vous laisse ma mort.

ANTIOCHUS.

Elle sera terrible et digne de tes crimes;
Mes dieux privés d'encens recevront des victimes;
Le sang rassurera leurs autels alarmés.

Gardes, que les parvis au peuple soient fermés;
Que la famille entière en mes fers soit jetée.
Toi, cours, Héliodore, à la foule agitée :
L'esclavage, l'exil, la mort est dans tes mains;
Punis jusqu'au murmure; instruit de mes desseins,
Frappe; j'approuve tout, excepté l'indulgence.

HÉLIODORE, *sortant.*

Tu peux me confier le soin de ta vengeance.

ANTIOCHUS, *à ses gardes.*

Qu'on les entraîne.

SALOMÉ.

O ciel! mes enfans!

ANTIOCHUS.

Demeurez.

SALOMÉ.

Où les conduisez-vous?

ÉPHRAÏM, *sortant.*

Ma mère, vous pleurez!
(*On les entraîne.*)

SCÈNE V.

ANTIOCHUS, SALOMÉ.

ANTIOCHUS.

Oui, pleurez sur vos fils; pleurez, mère imprudente,
Vous qui hâtez leur perte, et dans leur âme ardente
Avez incessamment, du pied de vos autels,
Jeté tous ces poisons qui leur seront mortels.
Ma vengeance à la fin, trop long-temps retardée,
Doit, par un grand exemple, instruire la Judée.
Éphraïm va mourir, et vous l'avez voulu.
Pour vos autres enfans qu'avez-vous résolu?
Doivent-ils d'Éphraïm partager les supplices?
Ou soumis à mes lois...

SALOMÉ, *dans un profond abattement.*

Ils sont tous ses complices.
Oui, du même destin tous mes fils sont jaloux.

ANTIOCHUS.

Et c'est leur mère, ô ciel! qui les livre à mes coups!
Et votre cœur exempt de sinistres alarmes...!
Non, vos yeux, malgré vous, se remplissent de larmes;
Vous êtes mère encore, et vos sens attendris...

SALOMÉ, *vivement.*

Oui, certes, je suis mère, et fière de mes fils.

Quelle autre, dis-le-moi, je t'en laisse l'arbitre,
Peut avec plus d'orgueil se parer de ce titre ?
Quelle autre en tous ses fils trouve autant de héros ?

ANTIOCHUS.

Que votre amour désigne au glaive des bourreaux.

SALOMÉ.

Des bourreaux pour mes fils ! et quel est donc leur crime ?
Enfans trop généreux que le malheur opprime,
Quel barbare aujourd'hui ne vous eût admirés,
Si jeunes, si constans dans vos devoirs sacrés !
Toi-même au fond du cœur honores leur courage ;
Tu les plains ; tu voudrais épargner leur jeune âge ;
Malgré toi, tu frémis d'ordonner leur trépas.
Mais non, je m'abusais ; non, tu ne frémis pas ;
Tu les feras mourir.... Dieu ! l'échafaud s'apprête ;
Et la hache déjà s'agite sur leur tête !....
Prends la mienne, et fais grâce à mes fils malheureux.
Oui, peut-être est-ce moi que tu punis sur eux.
Ma fierté t'a blessé, mon désespoir t'offense ;
Eh bien, l'exiges-tu ? j'implore ta clémence ;
J'abaisse devant toi mes vœux humiliés.
(*Embrassant ses genoux.*)
Pardonne-moi, grand Dieu, de tomber à ses pieds !
Rends-moi, rends-moi mes fils ; que j'obtienne leur grâce.

ANTIOCHUS.

Si, lorsque d'Ephraïm j'aurai puni l'audace,

A des vœux imprudens loin de s'abandonner,
Ils respectent ma loi, je pourrai pardonner.
Allez, que vos conseils domptent leur résistance.

SALOMÉ.

A quels rudes assauts tu livres ma constance,
O mon Dieu! je suis femme, et je suis mère.... Non,
Comme tous mes enfans, je suis fille d'Aaron.
Ton pardon, c'est la mort; eh bien! qu'on la prépare:
Mais j'y prétends comme eux; que rien ne nous sépare.
Pourquoi loin de mes fils me garder en ces lieux?
Penses-tu que leur mère encense tes faux dieux?
Leur mère à leur vertu ne fera point d'outrage;
Non, non, j'ai trop d'orgueil de leur noble courage.
Jadis vers le Seigneur j'ai pu les exciter;
Ma gloire maintenant est de les imiter.

ANTIOCHUS.

Vous ne les verrez plus. En ce moment suprême,
Je veux sur leurs desseins les consulter moi-même.
Qu'importent vos conseils refusés à vos fils!
Ma vengeance en aura qui seront mieux suivis;
Et puisque de ce soin votre amour se dégage,
C'est à moi maintenant d'instruire leur jeune âge.

SCÈNE VI.

ANTIOCHUS, SALOMÉ, HÉLIODORE, NICANOR.

HÉLIODORE.

De la rébellion rien n'arrête le cours :
A des moyens plus sûrs il faut avoir recours.
Par des prêtres fougueux au désordre excitée,
Vers le temple à grands cris la foule s'est jetée.
Ce temple, à la révolte ouvert incessamment,
D'une éternelle haine entretient le ferment;
Il est une faveur qu'à tes pieds je réclame;
C'est d'y porter le fer, d'y promener la flamme.

ANTIOCHUS.

Oui, des prêtres, du Dieu, de ses trésors cachés,
Des présens d'un vain peuple aux autels arrachés,
Que ce temple odieux ne garde aucun vestige;
D'un pouvoir insensé détruis le vain prestige.
Moi, tandis que le Dieu tombera sous tes coups,
J'instruirai son grand-prêtre à craindre mon courroux.

(*à Nicanor.*)

Aux portes du palais que l'échafaud s'élève.

(*à Héliodore.*)

Va porter à Sion l'incendie et le glaive;
Qu'ils dévorent tous deux ses murs ensanglantés.

SALOMÉ, *se jetant au-devant d'eux.*

Arrêtez, c'en est trop; barbares, arrêtez.
Vous allez d'Ephraïm ordonner les supplices,
Vous allez renverser l'autel des sacrifices,
Le temple que Cyrus rendit à nos aïeux;
Et mon fils, dites-vous, peut désarmer vos dieux!
Mon fils peut conserver ses jours, l'arche sacrée!....
Guidez vers Ephraïm une mère éplorée,
Dont le cœur tout à coup ébranlé, combattu,
Doute de ses devoirs, doute de sa vertu.

(*Antiochus la repousse.*)

Ton courroux vainement repousse ma prière;
Je te suis, j'obtiendrai cette faveur dernière.

(*Elle sort après Antiochus.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une prison du palais d'Antiochus éclairée par une lampe suspendue à la voûte. Sur le devant, un peu à gauche, se trouve placé un banc de pierre, sur lequel deux des frères sont assis au lever du rideau; un autre banc est à droite, mais tout à fait sur le côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

TOUS LES FRÈRES, *excepté* ÉPHRAIM.

ZABULON.

En quels lieux d'Ephraïm a-t-on conduit les pas?

MIZAEL.

Crois-tu qu'Antiochus ait juré son trépas,
Elcias? tu frémis!...

ELCIAS.

Enfant, sèche tes larmes.
Nous, frères d'Ephraïm, et ses compagnons d'armes,
Soyons dignes de lui; mes frères, songez tous

Que les yeux d'Israël sont attachés sur nous;
Et que nous décidons au nom de la patrie,
De sa fidélité, de son idolâtrie;
Nés dans le même sein, n'ayons qu'un même vœu.

NEPHTALI.

Ne sommes-nous pas tous enfans d'un même Dieu?
Et dans un autre sein eussions-nous pris naissance,
Des lois du Sinaï nous avons connaissance.

ELCIAS.

Marchons comme aux combats, l'un par l'autre affermis.

ZABULON.

Rompons, comme à Séir, les piéges ennemis.

ELCIAS.

Courage, Zabulon! soutenons-nous, mes frères.
Grand Dieu, soutiens aussi la plus sainte des mères!
Viens combattre toi-même en son cœur ébranlé,
Et dans tes serviteurs tu seras consolé.

MIZAEL.

Qui retient loin de nous une mère si tendre?
Qu'elle serait heureuse, hélas! de nous entendre!
Séparés de ma mère, et d'Éphraïm aussi,
Demandons-les à Dieu.

SCÈNE II.

SALOMÉ, *entrant précipitamment dans la prison;*
LES SIX ENFANS.

SALOMÉ.

Mes enfans, me voici.
Venez; qu'à votre gloire, à vos périls fidèle,
Votre mère en ces lieux vous rassemble autour d'elle.

MIZAEL.

Ma mère, votre aspect nous rassure.... et pourtant
Il nous manque Ephraïm.

SALOMÉ.

Antiochus l'attend....

ZABULON.

Quoi! déjà le tyran devant lui le rappelle!

SALOMÉ.

Oui, déjà.... Craignez-vous qu'il n'ébranle son zèle?...
Apprenez, mes enfans, l'excès de nos malheurs:
C'est peu de nos dangers, c'est peu de nos douleurs;
L'étranger a souillé le temple et l'arche sainte.

ELCIAS.

Qu'entends-je !

SALOMÉ.

Héliodore en profane l'enceinte.

ELCIAS.

Croit-il, comme les siens, notre Dieu sans pouvoir ?

SALOMÉ.

Que j'ai craint, ô mes fils, de ne plus vous revoir !
Que cette inquiétude irritait mes alarmes !
Le tyran sans pitié voyait couler mes larmes,
Et même je cédais à son ordre absolu,
Lorsque, changeant soudain (c'est Dieu qui l'a voulu,)
Et jetant sur mes pleurs un regard moins sévère,
« Allez près de vos fils reprendre un cœur de mère, »
A-t-il dit ; et je viens, trompant son fol espoir,
D'une mère fidèle accomplir le devoir.

ZABULON.

Savez-vous quels périls nous menacent encore,
Quel sera le destin de vos fils ?

SALOMÉ.

Je l'ignore.
Moins jaloux de punir enfin que de régner,
Le tyran, malgré lui, voudrait vous épargner ;
Il sait, n'en doutez pas, que votre obéissance,
Bien plus que votre mort, importe à sa puissance.

ELCIAS.

Qu'ordonnez-vous? Nos jours vous sont abandonnés.

SALOMÉ.

Ah! ce n'est point à moi que vous appartenez.
Vous, qu'Éphraïm précède en la lice sanglante,
Vous qu'exhorte à le suivre une mère tremblante,
Mes enfans, écoutez : aux jours de mon bonheur,
De ma fécondité je bénis le Seigneur;
Je le bénis encore aux jours de ma misère.
Jeune, je l'adorai d'un cœur pur et sincère;
Et depuis, chaste épouse et veuve d'Onias,
La crainte de son nom a réglé tous mes pas....
(*Regardant tous ses enfans d'un œil attendri.*)
Que de joie, ô mes fils, marqua votre naissance!
Que d'orgueil se mêlait à ma reconnaissance!
Et lorsque mon époux, en nos jours solennels,
Vous tenant rassemblés sous ses yeux paternels,
Vous disait du Très-Haut la parole féconde,
Enfantant la lumière et la donnant au monde;
Les hommes des vieux jours criminels et punis;
Tous les fils de Jacob en leur aïeul bénis;
Et le Nil balançant sur son onde soumise
Le berceau d'un enfant, qui doit être Moïse;
Et le berger vainqueur du géant philistin;
Et Cyrus d'Israël relevant le destin;
Et de tant de saints rois la gloire consacrée,
Qu'étale à nos respects notre histoire inspirée;
Oh! que de fois alors, vous pressant dans mes bras,

Le cœur tout palpitant d'un juste orgueil, hélas!
Comblant votre avenir de biens imaginaires,
Je me suis crue heureuse entre toutes les mères;
Et j'ignore pourtant ce qu'aux tristes Hébreux
Le glaive laissera d'un espoir si nombreux;
Et si, de tant de fils qui devaient me défendre,
Un seul me restera pour recueillir ma cendre...
Que dis-je, malheureuse! est-ce à moi de gémir!
Moi, qui dans vos devoirs venais vous affermir;
Moi, de qui l'Éternel vous reçut dans son temple;
Moi, qui vous dois enfin le précepte et l'exemple,
Je pleure..... ô mes enfans, soutenez ma vertu;
Et toi, qu'outrage ici mon courage abattu,
Que ces larmes, grand Dieu, qui mouillent mes paupières
Trouvent grâce à tes yeux; ce seront les dernières.

ZABULON.

Nul espoir à nos vœux ne peut-il donc s'offrir!

MIZAEL.

Et pourquoi le Seigneur nous ferait-il mourir?
Il n'a jamais puni que des enfans rebelles;
Mais nous, que son saint nom trouva toujours fidèles,
Comme Isaac, sans doute, il veut nous éprouver;
Déjà sous le couteau, l'ange vint le sauver.

SALOMÉ.

Oui, devant le Seigneur mes fils trouveront grâce;
D'Aaron et de David il maintiendra la race;
Il brisera sur eux la colère des rois;

Car mes fils avant tout observeront ses lois.
Isaac, qu'exalta sa volonté suprême,
Sur le bois qu'il portait s'était placé lui-même.
Toujours les plus soumis furent les plus puissans :
Daniel, au milieu des lions rugissans,
Attestait l'Eternel d'une voix satisfaite;
Et la faim des lions respecta le prophète.
L'héroïque destin des trois jeunes Hébreux
Vous est surtout connu, vous, qui pleuriez sur eux:
Vous savez quel air pur, quelle douce rosée,
Vint tempérer soudain la fournaise embrasée,
Lorsque des saints enfans les cantiques pieux
S'échappaient de la flamme et montaient vers les cieux!
Soumettez-vous comme eux à d'horribles épreuves;
Et de la même foi donnez les mêmes preuves.

NEPHTALI.

Heureux nos guerriers morts au milieu des combats!

ELCIAS.

Éphraïm nous devance, et nous suivrons ses pas.
Vos leçons nous ont fait des courages faciles;
Notre Dieu, nos bourreaux, nous trouveront dociles.

SALOMÉ.

Je le sais, mes enfans; et si j'ose espérer,
C'est en votre vertu qui vient me rassurer.
Je n'en doutai jamais... Un bruit se fait entendre;
On vient... C'est Nicanor... Que va-t-il nous apprendre?

SCÈNE III.

SALOMÉ, SES ENFANS, NICANOR, ET QUELQUES SOLDATS.

(*Un soldat porte dans ses mains des tuniques bleues.*)

SALOMÉ, *à Nicanor.*

Qu'as-tu fait de mon fils?

NICANOR.

Vous allez le revoir.

SALOMÉ.

Ainsi donc le saint temple est en notre pouvoir!
Viens, qu'un noble récit redouble encor ma joie.

NICANOR, *faisant poser les tuniques sur le banc qui est à droite.*

Voici les vêtemens que le Roi vous envoie;
Sitôt que vos enfans en seront revêtus,
Je viendrai les conduire auprès d'Antiochus.

(*Nicanor et les soldats sortent.*)

MIZAEL.

Ma mère, les voilà ces tuniques sacrées
Qu'un songe prophétique à mes yeux a montrées :
Regardez-les.

SALOMÉ.

D'où vient que je frémis d'horreur?
Pourquoi ces vêtemens?

MIZAEL.

Dissipez votre erreur.
Ces tuniques d'azur me rendent mon courage :
Eléazar, ma mère, a béni ce présage;
Et je les reconnais avec un saint transport.

SALOMÉ.

Si c'étaient, ô mes fils, vos vêtemens de mort!
Approchez.

ZABULON.

Partagez l'espoir qui nous ranime.

SALOMÉ.

Dès ce moment, peut-être, espérer est un crime.
(*Zabulon et Nephtali semblent consternés.*)
Vous pâlissez tous deux. Le cœur de Zabulon
Vole à sa jeune épouse aux sables d'Ascalon;
Et toi, cher Nephtali, qui d'une heureuse chaîne
Nourrissais dans Hébron l'espérance prochaine,
Tu frémis qu'un moment si long-temps attendu
Echappe sans retour à ton cœur éperdu.
Tu brûles de revoir dans sa triste demeure
La jeune Séphora qui t'attend et qui pleure....
(*Avec force.*)
Et si Dieu nous livrait à la fureur du Roi!...

Où serait de mes fils l'inébranlable foi?...
Qu'Ephraïm, ô mon Dieu, nous devient nécessaire!..

ELCIAS.

Je l'entends : c'est lui.

MIZAEL.

Dieu! n'avancez pas, ma mère...

ZABULON.

On le traîne vers nous, sanglant, pâle, glacé;
Et tel que la torture enfin nous l'a laissé.

SCÈNE IV.

SALOMÉ, SES ENFANS; ÉPHRAÏM, *torturé, soutenu par deux soldats, et enveloppé d'une robe bleue.*

SALOMÉ.

Et voilà donc mon fils! Dieu, voilà ton grand-prêtre!
Lui que l'œil maternel frémit de reconnaître!
Est-ce ainsi que mon fils devait m'être rendu!

ÉPHRAÏM, *qu'on a posé sur un banc qui est à gauche.*

Du tyran ou de moi qu'aviez-vous attendu?...
Pour vous épouvanter Antiochus m'envoie:
Et je viens du Seigneur vous enseigner la voie.
Je viens, pour cette lutte où Dieu sera vainqueur,
Dans sa haute constance affermir votre cœur.

Vous tous que de si près menacent mes tortures,
Vous détournez les yeux!... Regardez mes blessures.
Chacune est un bienfait dont je bénis le ciel :
Abandonnant ce corps, reste infirme et mortel,
Mon cœur s'en applaudit ; et dans chaque souffrance,
Plein du Dieu qu'il attend, rencontre une espérance.
Que sera le trépas?.... le prix de mes travaux.
Craignez-vous qu'il me livre à des tourmens nouveaux?
A ces momens sacrés Dieu réserve sa grâce.
D'Eléazar mourant il ranimait l'audace.
J'ai vu le saint vieillard, contre les fouets sanglans,
S'entourer de l'éphod et de ses cheveux blancs;
Louer Dieu sous le fer, l'attester dans la flamme;
Etaler sur son front les forces de son âme;
Et, victime lui-même, on eût dit qu'à l'autel,
Il offrait l'holocauste et les vœux d'Israël....
Dans le même destin, cherchons la même gloire.

SALOMÉ.

Ainsi, de ses sermens Dieu perdrait la mémoire!
Il punirait mes fils dans leur foi si constans!

ÉPHRAÏM.

Dieu se dévoilera quand il en sera temps.
Que dis-je! sa faveur pour nous s'est signalée.
Une famille entière en son nom immolée,
Sept frères, tous martyrs; est-il un sort plus beau!...
Ne craignons pas surtout, près d'entrer au tombeau,
Que la Pâque sacrée à nos vœux soit ravie;
A son propre banquet l'Eternel nous convie.

Devant tout Israël, méritons cet honneur.
Instruisons, délivrons le peuple du Seigneur.
Il faut que notre exemple, utile à la patrie,
Etonne du tyran l'inutile furie;
Qu'il contemple sur nous l'effet de ses rigueurs,
Et s'arrête à l'aspect de nos restes vainqueurs.
Compagnons du désert, de l'autel, du supplice,
Soldats du Dieu vivant, je viens d'ouvrir la lice;
Venez; jamais combat ne fut plus glorieux;
Et nous en trouverons les palmes dans les cieux.

SALOMÉ.

Ecoutez, mes enfans, ces paroles sacrées,
Ces promesses de Dieu par lui-même inspirées.

NEPHTALI.

Sa voix a retenti dans mon cœur éperdu.

ZABULON.

Dieu lui-même a parlé.

ELCIAS.

Nous l'avons entendu.

ZABULON.

Devant Antiochus nous brûlons de paraître.

SALOMÉ.

Mes enfans, jetons-nous aux genoux du grand-prêtre;
Qu'il étende sur nous sa bénédiction.

MIZAEL.

Je veux mourir aussi pour le Dieu de Sion.
(Ils tombent tous aux pieds d'Ephraïm.)

ÉPHRAÏM, *se relevant avec effort.*

Eh! comment, tout meurtri des tortures fatales,
Vous pourrai-je imposer mes mains sacerdotales!...
Je vous bénis pourtant du cœur et de la voix :
Levez-vous et mourez.
(Tous se lèvent.)
Pour la dernière fois,
Dieu parle à son grand-prêtre : il descend dans mon âme.

SALOMÉ.

Regardez, mes enfans; l'esprit divin l'enflamme.

ÉPHRAÏM.

Athlètes du Seigneur, votre sang va couler.....
Quel sang miraculeux un jour doit s'y mêler !....
Lévites, emportez vos dons illégitimes;
Prêtres, du sanctuaire écartez les victimes :
L'holocauste éternel des cieux est descendu :
Un sang inépuisable et toujours répandu
Purifie, affermit les colonnes du temple,
Et la croix sur la terre élève un grand exemple.
Tous les peuples vers elle accourent à grands pas.
Ouvrez, ouvrez le temple... Eh ! ne voyez-vous pas
Le monde entier, chargé d'offrandes solennelles,
Passer en saluant ses portes éternelles.

SALOMÉ.

Eh! qu'espérer encor, quand le temple détruit,
Les vases profanés...

ÉPHRAÏM.

Femme, qui vous l'a dit?

SALOMÉ.

Sais-tu que du tyran le ministre implacable
Sur l'arche d'alliance étend sa main coupable!

EPHRAÏM.

Savez-vous si le Dieu qui veille au saint des saints
N'a pas de l'insensé foudroyé les desseins!

SALOMÉ.

Non, je vois accourir l'impie Héliodore!
C'en est fait du saint temple.

SCÈNE V.

SALOMÉ, ÉPHRAIM, TOUS LES FRÈRES, HÉLIODORE.

HÉLIODORE, *se précipitant aux pieds d'Ephraïm.*

Ephraïm, je t'implore.
re d'un Dieu terrible, et que j'osai braver,
seul, il me l'a dit, toi seul peux me sauver.
hors de son temple, à tes pieds que j'atteste,
autel, ses trésors, tout ce temple funeste,

Tout me sera sacré, s'il délivre mes jours
Du fantôme odieux qui me poursuit toujours.

SALOMÉ.

Quoi! ce ministre altier, fier conseiller du crime,
Vient tomber suppliant aux pieds de sa victime.

ÉPHRAÏM.

Lève-toi... Qu'as-tu vu dans ce temple immortel?

HÉLIODORE.

J'allais déjà saisir les vases de l'autel;
Déjà même, à travers la foule gémissante,
Mes soldats promenaient la hache menaçante;
Quand la voûte du temple, entr'ouverte soudain,
M'a fait voir un guerrier, qui, tout couvert d'airain,
Avec un cri semblable à la voix d'une armée,
Apparaissait immense en l'enceinte enflammée.
Ce guerrier n'était point un fantôme imposteur;
Un je ne sais quel Dieu...

ÉPHRAÏM.

L'ange exterminateur.

HÉLIODORE.

Son bouclier de feu gardait le sanctuaire;
J'ai voulu fuir: mon front était dans la poussière;
Et de mon corps meurtri les membres flagellés
Se débattaient en vain sous ses coups redoublés;
Son pied divin pressait ma poitrine sanglante...
Que dis-je! il plane encor sur ma tête tremblante;

Dans mon sein palpitant il étouffe ma voix ;
Me poursuit à tes pieds...

ÉPHRAÏM.

Je le sais, je le vois.

HÉLIODORE.

Oh! chasse loin de moi ce fantôme implacable.
Si tu peux m'arracher à son bras redoutable,
J'irai, j'accablerai d'offrandes et d'encens
Ton Dieu, le Dieu jaloux qui glace tous mes sens;
Je publierai sa gloire et son pouvoir suprême.

ÉPHRAÏM.

Eh bien! il prend pitié de ta misère extrême;
De toute autre vertu la foi te tiendra lieu.
Au nom du saint pouvoir, que je vais rendre à Dieu,
J'écarte de ton front les traits de sa vengeance:
Cours aux portes du temple adorer sa clémence.
Au lieu d'en arracher les longs voiles de lin,
Les deniers de la veuve et ceux de l'orphelin,
Toi-même apporte-s-y des offrandes nouvelles:
Et que la lâcheté de ces Juifs infidèles,
Qu'éloigne des autels un frivole danger,
Y contemple honteuse un encens étranger.

HÉLIODORE.

Ah ! je cours, avant tout, vous servir, vous défendre ;
Aux genoux de mon Roi, qui daignera m'entendre,

Faire parler pour vous mes services, mes droits.

ÉPHRAÏM.

Insensé, va tomber aux pieds du Roi des rois.
Laisse chacun de nous suivre sa destinée...
(Se tournant vers ses frères.)
Notre course orageuse est enfin terminée;
Et le port nous attend.
(Il fait signe aux gardes de le conduire hors de la prison; tous le suivent, Salomé aussi, et Ephraïm dit alors:
Vous, ma mère, avec nous!

SALOMÉ.

Jusqu'au dernier moment je dois veiller sur vous.

ÉPHRAÏM.

Mes frères, qu'ai-je dit! mes compagnons de gloire,
Suivez-moi, je vous mène encore à la victoire.
(Ils sortent tous ensemble.)

HÉLIODORE.

Et moi, dont les conseils ont armé leurs bourreaux,
Moi, qu'ils ont secouru dans l'excès de mes maux,
Je ne servirai point leur généreuse envie;
Et je cours près du Roi prendre soin de leur vie.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

La décoration est la même que celle des trois premiers actes.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIOCHUS, HÉLIODORE.

ANTIOCHUS.

Serais-je donc trahi par mes propres sujets!
Toi, qui connus toujours et servis mes projets,
Toi, qui ce matin même excitais ma vengeance,
M'oses-tu maintenant conseiller l'indulgence!

HÉLIODORE.

En éclairant ton cœur je ne te trahis pas;
Et ma voix est fidèle aussi bien que mon bras.
Je sais qu'un tel langage a droit de te surprendre,
Que ma bouche jamais ne te le fit entendre;
Mais les foudres du temple ont dessillé mes yeux,

Et je dois ces conseils à tes jours glorieux.
Regarde, Antiochus, les enfans de Moïse
Marchant avec orgueil dans leur ville conquise,
Et toujours rassemblés autour de l'encensoir,
Esclaves ou vainqueurs, gardant le même espoir.
Ce n'est pas sans effroi que mon œil les contemple,
Eux, leurs prêtres, leur Dieu si jaloux de son temple.
C'est un Dieu formidable, et j'ai dû l'apaiser;
Imite ma prudence au lieu de l'accuser.
Les vois-tu ces Hébreux, si timides naguère?
Montrent-ils maintenant un courage vulgaire?
Loin de les effrayer, tes injustes rigueurs
Dans la rébellion affermissent leurs cœurs;
Tous sont fiers de braver tes vœux illégitimes;
Les bourreaux manqueront plutôt que les victimes.

ANTIOCHUS.

Quoi! la mort d'Ephraïm...

HÉLIODORE.

Ephraïm dépouillé,
Montrant aux Juifs l'éphod par tes bourreaux souillé,
Leur vantait, tout sanglant, la douceur des supplices,
Et rendait tous les cœurs de sa gloire complices.

ANTIOCHUS.

Et ses frères?...

HÉLIODORE.

Plus fiers à leurs derniers momens,
Rébelles à tes vœux, dociles aux tourmens,

Deux sont déjà tombés ; leur âme magnanime
Ne le cède en vertu qu'à leur mère sublime.
Leur mère... je l'ai vue ; elle est à leurs côtés,
Consolant, ranimant ses fils ensanglantés :
Mourante au fond du cœur, calme sur son visage,
Elle retient ses pleurs, prodigue son courage ;
Comme autour du berceau, surveille tous leurs pas ;
Jette déjà leur âme au-delà du trépas ;
Y fait luire pour eux une gloire nouvelle ;
Leur jure tous les biens que sa foi lui révèle,
Et semble, vers le ciel détournant leur adieu,
Se parer de leur sang, aux regards de son Dieu.

ANTIOCHUS.

Et c'est cet appareil d'un fanatisme impie
Qui réveille des Juifs la fureur assoupie ;
Ce matin si soumis, si fiers en ce moment,
L'exemple d'Ephraïm les excite ardemment.
Peu content à nos dieux de nier ses hommages,
Ce peuple n'a pas craint d'insulter mes images ;
De sa rébellion ces signes trop certains
Lui préparent, crois-moi, de funestes destins ;
Entre ce peuple et moi la guerre recommence,
Et tu viens cependant me parler de clémence !

HÉLIODORE.

Oui, si tu veux régner, je le répète encor,
A ton ambition donne un plus noble essor :
Renonce aux échafauds, fais bénir ton empire ;
Que sous ton joug aimé Jérusalem respire.

Les Juifs ont vu ton bras s'appesantir sur eux;
Ils te savent puissant, montre-toi généreux.
Tes bourreaux, en des cœurs où la haine est vivante,
Jettent le désespoir au lieu de l'épouvante;
Le peuple à la pitié rend un culte éternel;
En détestant le crime, il plaint le criminel.
Trois derniers rejetons de cette noble race
Demeurent en nos mains; et j'implore leur grâce.
Tu me vois à tes pieds; daigne me pardonner
Les funestes conseils que j'ai pu te donner :
Ils flétrissent ta gloire, ébranlent ta puissance,
Et moi seul, ô mon Roi! mérite ta vengeance :
Détourne-la sur moi; je bénirai tes coups,
Si mon sang répandu désarme ton courroux.

ANTIOCHUS.

Tu veux que ma faiblesse, encourageant le crime,
Oppose à la révolte un cœur pusillanime!
Le sang m'est en horreur, versé loin des combats;
Mais un prince avant tout doit sauver ses états.
Si je cède aux Hébreux, si loin de ces rivages
J'emporte mes drapeaux chargés de leurs outrages,
Quel peuple désormais reconnaîtra mes lois,
Quand un peuple si faible échappe à mes exploits?
Non, puisqu'Héliodore ose oublier son maître,
Que son cœur s'épouvante aux vains discours d'un prêtre,
Je vais m'offrir moi-même à ce peuple insensé,
Et punir les ingrats qui m'auront offensé.

SCÈNE II.

HÉLIODORE *seul.*

HÉLIODORE.

Il me quitte, il m'oppose un cœur inexorable....
Oh, d'un sang généreux reste trop déplorable!
Que ferai-je pour vous que des vœux impuissans?....
Dois-je de votre Dieu détourner votre encens?
Moi qui ne puis douter de son pouvoir suprême!
Il le faut cependant en ce péril extrême,
Leur jeunesse... leur mère aidera mes efforts;
En vain elle s'excite à d'horribles transports;
Son courage épuisé trahira sa constance.
De ses plus jeunes fils, forçant la résistance,
Oserait-elle, ô ciel, les conduire au trépas?

(On entend un cri aigu derrière le théâtre, et Salomé se précipite sur la scène, toute échevelée.)

SCÈNE III.

HÉLIODORE, SALOMÉ.

SALOMÉ.

Non, non, laissez-moi fuir... Dieu ne l'exige pas;
Et l'effort est trop grand pour le cœur d'une mère...

Tous mes fils garderont leur noble caractère,
Et je n'ai pas besoin de ranimer leur foi...
(Regardant ses vêtemens avec horreur.)
Dieu ! le sang de mes fils a rejailli sur moi !
Le sang ruisselle encore, et la hache est levée...
C'est à toi, Nephtali... ton heure est arrivée.
(Tendant les bras vers l'échafaud.)
Nephtali, près de Dieu va m'attendre, ô mon fils!
(Elle tombe anéantie sur un siége.)

HÉLIODORE.

Le désespoir commande à vos sens attendris;
Oui, Salomé, fuyez ce spectacle funeste.

SALOMÉ, *reculant devant lui.*

C'est toi ! de mes enfans viens-tu chercher le reste?
O mes fils ! d'Israël magnanimes héros,
Me faudra-t-il partout rencontrer vos bourreaux !

HÉLIODORE.

Ah ! loin de les poursuivre, il en est temps encore,
Pour vos propres enfans, c'est moi qui vous implore;
Voyez quels fruits sanglans vos conseils ont portés.
Si, modérant leurs cœurs, d'un faux zèle emportés,
Vous eussiez à leurs vœux prescrit l'obéissance,
Au lieu de les pleurer partageant leur puissance....

SALOMÉ.

Je ne les pleure pas; leur destin est trop beau.
Trop d'honneur les couronne et les suit au tombeau...

Il est vrai que les pleurs inondent ma paupière;
Mais je pleure sur moi qui mourrai la dernière.
Malheur, malheur à moi, dans ce jour criminel!
Malheur au sein fécond des mères d'Israël!
Trop heureux seulement les pères de nos pères,
Qui laissèrent leur cendre aux rives étrangères:
Ils y dorment en paix...

(*Apercevant deux de ses enfans que des soldats conduisent.*)

Mes enfans! mes enfans!

SCÈNE IV.

HÉLIODORE, SALOMÉ, ELCIAS, ZABULON, SOLDATS.

(*Salomé s'élance vers ses deux fils, leur ouvrant ses bras; ses enfans, les yeux vers le ciel, sont déjà séparés de la terre; ils passent à côté d'elle sans émotion*).

ELCIAS.

Nous allons retrouver nos frères triomphans.
Le Seigneur fait sur nous éclater sa puissance;
Trois fois heureux le sein qui nous donna naissance!

(*Ils suivent les soldats et vont passer devant Héliodore. Salomé laisse tomber ses bras, et demeure appuyée contre une colonne*).

HÉLIODORE.

Gardez à votre Dieu votre amour, votre foi;
Respectez seulement les dieux de votre roi.

ZABULON.

Dieu seul est Dieu; les rois, idoles de la terre,
Les rois ont des bourreaux; Dieu seul a le tonnerre.
Rien ne peut ébranler ceux dont il est l'appui.

HÉLIODORE.

Mais vous allez mourir.

ZABULON.

Nous renaîtrons en lui.
(*Ils sortent avec les gardes.*)

HÉLIODORE.

Vous me fuyez en vain; en ces momens suprêmes
Je vous suis. Je prétends vous sauver de vous-mêmes;
Jusque sur l'échafaud je m'attache à vos pas.

SCÈNE V.

SALOMÉ *seule.*

(*Salomé revenant à elle, regarde de tous côtés avec frémissement; puis tout à coup elle s'écrie :*)

SALOMÉ.

Où sont-ils? où sont-ils? Zabulon, Elcias!
Ils ne m'entendent plus... leur cœur est inflexible...
Arrêtez...

(*Elle s'élance tout à coup vers la porte par laquelle ils sont sortis, et recule comme repoussée par un mur d'airain.*)

C'est en vain; l'effort est impossible;
Je me meurs... Mes enfans! hélas! cris insensés...
Toi qui les as bénis, qui les as devancés,
Ta mère tout en pleurs t'appelle à leur défense;
Sois le même Éphraïm qui guida leur enfance;
Protége-les; remplace, en ces momens affreux,
Leur mère, hélas! trop faible et mourante comme eux...
Mais que dis-je! au supplice ils courent avec joie,
Et déjà l'échafaud tient sa nouvelle proie...
O malheureux enfans que mon sein a nourris!
Qui les reconnaîtrait? défigurés, meurtris,
Sous les fouets déchirans, sur la roue enflammée,
Cherchant pour louer Dieu leur force consumée...
Barbares, épargnez mes fils, les fils d'Aaron,
Eh quoi! tous mes enfans immolés à ton nom!...

Dieu terrible, pardonne... un fils, un seul me reste;
Prends sa mère en pitié dans ce moment funeste...
Sauve-le...

SCÈNE VI.

SALOMÉ, MIZAEL.

(*Les soldats conduisent Mizaël: dès que sa mère l'aperçoit elle s'élance vers lui et l'étreint dans ses bras avec une sorte de délire*).

SALOMÉ.

Mizaël! non, tu ne mourras pas.

MIZAEL.

Ma mère, ils n'oseront m'arracher de vos bras.

SALOMÉ.

Non...

MIZAEL, *s'attachant à elle.*

Contre mes bourreaux protégez ma jeunesse.

SALOMÉ.

Enfant, au nom du ciel, cache-moi ta faiblesse...
Tu pleures.... Malheureuse, et je pleure avec toi.....

MIZAEL.

Hélas! je l'avouerai, vivre était doux pour moi;
C'est le Seigneur, c'est vous, que tour à tour j'implore:
Et pour être immolé je suis trop jeune encore.

SALOMÉ.

Oui, mais pour te sauver mes vœux sont impuissans.
Il n'est plus qu'un moyen.... un crime.... j'y consens....
(*Entraînant Mizaël à l'autel des faux Dieux*).
Proscrit, abandonné par le Dieu de tes pères,
Mon fils, voici l'autel....

(*Le retirant tout à coup avec force et lui montrant le ciel.*)

Mon fils, voilà tes frères.

MIZAEL.

Où sont-ils maintenant?

SALOMÉ.

Entre les bras de Dieu.

MISAEL.

Quoi! tous mes frères.. ...

SALOMÉ.

Tous.

MIZAEL.

Eh bien, ma mère, adieu!

SALOMÉ, *le serrant encore dans ses bras.*

O mon fils!

SCÈNE VII.

ANTIOCHUS, SALOMÉ, MIZAEL.

MIZAEL, *se dégageant des bras de sa mère et se jetant aux pieds d'Antiochus.*

C'est le Roi.... par tes pieds que j'embrasse,
Par ses pleurs, par les miens, sauve-moi. Grâce! grâce!

SALOMÉ, *tendant ses bras.*

Antiochus.....

MIZAEL *à Antiochus et lui montrant sa mère.*

Tu vois son trouble, son effroi....
Dis-lui que je vivrai.

ANTIOCHUS.

Mizaël, lève-toi.
Reprenez votre fils.

SALOMÉ.

Tu vivras!

MIZAEL.

Il l'atteste.

SALOMÉ, *tirant son fils à elle.*

Que je m'assure bien qu'un de mes fils me reste!..
C'est lui; c'est Mizael qu'ils allaient égorger.
Rejeton tout sanglant, que Dieu veut protéger,

Loin de ces lieux maudits où gronde la tempête,
Viens au fond des déserts cacher ta jeune tête;
Galaath nous attend; fuyons-y pour toujours.

ANTIOCHUS.

C'est pour d'autres destins que je sauve ses jours.
Nos Dieux n'exigent rien de son obéissance;
Mais du nom d'Onias je connais la puissance,
Et ne veux pas qu'un jour les conseils maternels
Préparent au désert ses complots criminels.
Vous avez de son âme égaré la faiblesse;
Ici d'autres leçons instruiront sa jeunesse.
Le fils de tant de Rois doit vivre dans ma cour.
Oui, crois-en mes conseils.... libre dans ce séjour,
Ne crains plus, et deviens sous les yeux de ton maître
Digne de ses faveurs, qui t'attendent peut-être.

MIZAEL.

Ma mère !

SALOMÉ.

Antiochus qui nous tient sous sa loi,
Laisse comprendre assez ce qu'il attend de toi.
J'ai des conseils aussi que mon fils doit entendre.
Eh ! quel autre eût jamais une mère plus tendre !...
Dieu sait que tous mes fils m'occupaient nuit et jour;
Mais mon cœur, en secret, te donnait plus d'amour,
Car tu m'avais aussi coûté plus de souffrance;
En toi surtout vivait ma plus douce espérance;
Aussi, lorsqu'Onias, terminant son destin,
Me laissa veuve, et toi, mon cher fils, orphelin,

Je vouai devant Dieu mes jours à ta défense;
Mes yeux incessamment veillaient sur ton enfance.
Les périls, les déserts, la colère du roi,
Excepté le Seigneur, j'ai tout bravé pour toi.
Oh ! si de tant de soins la mémoire t'est chère,
Mon fils, mon dernier fils, prends pitié de ta mère...
Viens mourir...

ANTIOCHUS.

Puis-je, ô ciel ! en croire vos discours !
Vous repoussez la main qui protége vos jours !

SALOMÉ.

Et d'où naît dans ton cœur cet orgueil sacrilége?
Qui ? toi nous protéger !... l'échafaud nous protége...

ANTIOCHUS.

Frémissez, imprudente, et pour vous et pour lui...

MIZAEL.

Il nous perdra. Fuyons.

SALOMÉ.

Tes frères ont-ils fui ?

ANTIOCHUS.

Enfant, sépare-toi d'une mère cruelle.

SALOMÉ.

Fils d'Onias, regarde où le Seigneur t'appelle.

ANTIOCHUS.

Je t'ouvre mon palais.

SALOMÉ.

Les cieux s'ouvrent aussi.

ANTIOCHUS.

Ton roi parle.

SALOMÉ.

Et ton Dieu.

MIZAEL, *se jetant dans les bras de sa mère.*

Ma mère, me voici.

ANTIOCHUS.

Que fais-tu malheureux ?

MIZAEL.

Tous mes frères m'attendent.
Ma mère, voyez-vous les palmes qu'ils nous tendent ?
Leurs tuniques d'azur.... Je suis digne de vous ;
Je maudis les faux dieux !

ANTIOCHUS.

Tombez donc sous leurs coups.

SALOMÉ.

Tu tomberas aussi, tu tomberas sans gloire,
Précipité tremblant de ton char de victoire.
Dieu signale à mes yeux tes horribles destins,
Et j'en frémis moi-même... Ecoute, ils sont certains.
Aux cris de mes enfans, sa justice éternelle

Montre à l'ange de mort ta tête criminelle.
C'en est fait de ton règne, et tes jours sont passés ;
Et les vers du cercueil sous ta pourpre amassés,
Y réclament déjà leur pâture vivante.
Tu pâlis, Roi timide, et ton cœur s'épouvante !
Écoute jusqu'au bout : je n'ai plus qu'un moment :
Mais toi, tu dois mourir long-temps et lentement...
Ta puissance finit et la mienne commence...
Entends-tu la révolte armer un peuple immense ?
Le lion de Juda pousse des cris vainqueurs ;
Ephraïm expiré revit dans tous les cœurs.
Ce peuple a recueilli notre exemple suprême ;
Il se lève, il saisit ton sanglant diadême...
Tremble ; je te maudis, et mon dernier adieu
Te laisse palpitant entre les mains de Dieu.

(*Les gardes d'Antiochus les conduisent, elle et son fils, au supplice*).

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

ANTIOCHUS *seul.*

Ce Dieu, pour vous sauver, doit garder ses miracles...
Mais quoi !... le châtiment suit de près ses oracles.
Où fuir !... J'entends toujours leur voix qui me maudit,
Et je souffre déjà tout ce qu'ils m'ont prédit.

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

SORÉZIENNES.

SE TROUVE CHEZ

LE NORMANT, Libraire, rue de Seine, n° 8.
N. PICHARD, Libraire, quai de Conti, n° 5.
MONGIE aîné, Libraire, boulevard Poissonnière.
PONTHIEU, Libraire, Palais-Royal, galerie de bois.

Tous les exemplaires devront être signés de l'initiale de l'auteur.

SORÉZIENNES.

PAR M. H......

Justum ac tenacem propositi virum
Non civium ardor prava jubentium,
Non vultus instantis tyranni
Mente quatit solidâ.........
....
....
Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.
Horat, lib. III, ode 3.



PARIS.

LE NORMANT FILS, IMPRIMEUR DU ROI,

RUE DE SEINE, N° 8, PRÈS LE PONT DES ARTS.

1824.

A MONSIEUR

R. D. FERLUS,

DIRECTEUR-PROPRIÉTAIRE DE L'ÉCOLE DE SORÈZE,
OFFICIER DE L'UNIVERSITÉ,
CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

CHER DIRECTEUR ET VÉNÉRABLE AMI,

Je t'avois offert déjà le tribut de ma reconnoissance dans le temple paisible des Arts; ma voix ne devoit point en franchir l'enceinte. Mais aujourd'hui que le temple est menacé; aujourd'hui qu'on accuse, qu'on outrage le plus vertueux des hommes, je cède à l'honneur de publier mon amour filial et ma vénération.

Reçois donc ce nouvel hommage; et daigne me pardonner d'avoir associé à mes foibles vers le touchant ouvrage dont ta bonté m'honora en retour. Sa publication fera connoître l'élévation d'un talent si modeste, et les sentimens qu'il renferme seront ta plus noble justification.

PRÉFACE.

Je pourrois me dispenser d'une préface. La seule lecture de cet opuscule, que j'offre aux personnes sages et sans passion, suffiroit, sans doute, pour leur faire apprécier mes intentions. Je dois cependant prévenir les incriminations de ceux pour qui la franche expression de mes sentimens pourroit être contraire.

Ennemi de toute célébrité, je ne la recherche pas en publiant quelques vers, dont je n'attends ni gloire ni honte. C'est encore moins un acte d'ostentation pour fixer les regards sur moi, que pour les attirer sur cette école, où je m'honore d'avoir été élevé, et dans laquelle sont encore mes enfans.

Je me flatte que la publicité de mes sentimens, partagés par mes camarades de tout âge, rendra témoignage à la France de cette école, qu'on n'a pas craint de représenter comme un foyer d'athéisme et de sédition, et qui n'est qu'un sanctuaire de religion et de vertus civiles, de ces élèves, dont l'[illegible] société n'est pas une [illegible] plus, de ce directeur enfin, [illegible] tour des plus [illegible] le plus sage, le père le plus tendre, et le [illegible] le plus noble.

J'ambitionne seulement le suffrage de ce qui est bon et honnête. Les méchans et les vicieux ne [illegible] m'honorer de leurs injures.

PRÉFACE.

Je pourrois me dispenser d'une préface. La seule lecture de cet opuscule, que j'offre aux personnes sages et sans passion, suffiroit, sans doute, pour leur faire apprécier mes intentions. Je dois cependant prévenir les incriminations de ceux que la franche expression de mes sentimens pourroit contrarier.

Ennemi de toute célébrité, je ne la recherche pas en publiant quelques vers, dont je n'attends ni gloire ni honte. C'est encore moins un acte d'ostentation pour fixer les regards sur moi que pour les attirer sur cette école, où je m'honore d'avoir été élevé, et dans laquelle sont encore mes enfans.

Je me flatte que la publicité de mes sentimens, partagés par mes camarades de tout âge, rendra témoignage à la France de cette école, qu'on n'a pas craint de représenter comme un foyer d'athéisme et de sédition, et qui n'est qu'un sanctuaire de religion et de vertus civiles; de ces élèves, dont l'entrée dans la société n'est pas une calamité publique, mais une richesse de plus; de ce directeur enfin, qu'on dénonce comme le propagateur des plus pernicieuses doctrines, qui n'est que l'instituteur le plus sage, le père le plus tendre et le bienfaiteur le plus noble.

J'ambitionne seulement le suffrage de tout ce qui est bon et honnête. Les méchans et les vicieux ne daigneront peut-être pas m'honorer de leurs injures.

AVERTISSEMENT

En 1818, j'allai conduire mon fils aîné aux exercices publics de l'école de Sorèze, qui ont lieu chaque année le premier lundi de septembre, et terminent l'année classique. J'étois bien aise de le rendre témoin de ces touchantes solennités, pour exciter en lui une noble émulation.

Ravi de revoir Sorèze après vingt ans d'absence, heureux des souvenirs de ma jeunesse, reconnoissant des soins dont j'avois été comblé par notre digne directeur et par d'excellens professeurs que je retrouvai avec transport, j'exprimai publiquement tous ces sentimens dans cette épître, qui fut accueillie avec beaucoup trop de faveur par mes jeunes camarades et par un public brillant et nombreux. Ce moment restera à jamais dans ma mémoire ; c'est un des plus heureux de ma vie.

SORÉZIENNES.

MON RETOUR A SORÈZE.

DISCOURS EN VERS.

O mes jeunes amis, je reviens parmi vous!
Je viens, après vingt ans de souvenirs bien doux,
Revoir ces lieux charmans, que j'honore, que j'aime,
Et rajeunir pour eux dans un autre moi-même.
Sorèze, sous ton chef, sous cent maîtres divers,
Viennent se réunir des bouts de l'univers,
De vingt peuples, surpris de se trouver ensemble[1],
Les tendres rejetons, qu'un même but rassemble.
Devenir vertueux, instruits, bons, justes, grands,
Voilà pour eux les vœux des plus tendres parens.
Ils seront accomplis. O Ferlus! ô mon maître!
Toi, de qui nos enfans tiennent un nouvel être,
Permets qu'un de tes fils, par un juste retour,
T'apporte son tribut de respect et d'amour :
Puisse un Dieu bienfaisant prolonger tes années!
  Eh quoi! je revois donc tes rives fortunées,

Sorèze, ton ruisseau, tes prés, tes bois, tes monts,
Où, dans nos jours de fête, en mes pas vagabonds,
Devançant dans nos jeux une troupe légère,
Mes pieds sembloient raser et non toucher la terre.
Tantôt la ligne en main, l'œil sur l'onde fixé,
J'amorçois le poisson; souvent, trop empressé,
En larmes de dépit j'ai vu changer ma joie,
Quand, brûlant du désir d'enlever cette proie,
Faisant voler en l'air le flexible roseau,
Sans elle, l'hameçon s'élançoit hors de l'eau.
Tantôt, troublant les cris du grillon solitaire,
Jusqu'au fond de son trou nous lui faisions la guerre,
Et, d'une paille armés, harcelant le chanteur,
Pour fuir il s'échappoit en agile sauteur;
Vains efforts! aussitôt saisi, mis dans la cage,
Il alloit supporter un affreux esclavage,
Où, sans cesse obsédé, pour combler ses malheurs,
On le faisoit chanter à force de douleurs.
Plaisirs de notre enfance, innocemment cruelle!
Voici l'arène encore (oui, je me la rappelle),
Où vingt jeunes coureurs, par moitié divisés,
Signaloient leur vitesse en deux camps opposés:
De plus d'une vertu cette guerre est la source.
L'un, ardent conquérant, veut illustrer sa course;
Il poursuit, dédaignant les cris et le danger,
L'ennemi fugitif que l'on court protéger;

Il alloit le saisir; il est saisi lui-même.
L'autre, nouvel Ulysse, usant de stratagème,
Tandis que des deux camps les généreux guerriers
S'élancent pour sauver, garder les prisonniers,
Se glisse adroitement à travers la mêlée;
Il approche, à l'abri d'une épaisse feuillée,
Aux barrières du camp un éclaireur placé,
L'aperçoit, jette un cri; déjà trop avancé,
Le héros, couronnant sa course glorieuse,
Tend à ses compagnons sa main victorieuse.

Pardonne, cher Ferlus, si de ces jeux charmans
Je célèbre d'abord les trop heureux momens;
J'ai revu mes quinze ans en revoyant Sorèze.
Sur moi le tiers d'un siècle à peine encore pèse;
L'ouragan, dont la rage ébranla l'univers,
Me fit, encore enfant, connoître les revers.

Je n'irai pas ici te rappeler l'histoire
De nos jours odieux, de sanglante mémoire,
Ni de ces jours brillans, où l'aigle des Césars
Plana sur les palais et des rois et des czars;
De ces jours, où d'un chef l'ambition fatale
Eût rendu notre honte à notre gloire égale,
Si le peuple français, par les Dieux abattu,
N'eût fait dans son malheur respecter sa vertu.
Ces grands événemens ont changé les fortunes;
Les pertes de la France aux Français sont communes;

Mais comme son génie a surmonté ses maux,
De même, cher Ferlus, dans le peu que je vaux,
Repoussant de mon sort les atteintes diverses,
Je suis, presque vainqueur, sorti de mes traverses;
Faisant dans mes devoirs consister mon bonheur,
Si j'ai perdu de l'or, j'ai gagné quelque honneur.
Sorèze, c'est à toi que je dois mon courage!
Sorèze, c'est à toi que je dois mon hommage!
O mes jeunes amis! quel champ vous est ouvert!
De nos troubles affreux le souvenir se perd.
Notre France renaît: une Charte immortelle
Va la rendre et plus jeune, et plus forte, et plus belle.
Quelle carrière, amis, voulez-vous parcourir?
Des palmes, des lauriers à vos yeux vont s'offrir.
Tout Français, quel que soit le nom dont il hérite,
Peut s'asseoir près du trône à force de mérite.
Aux armées, aux conseils, au Louvre, enfin partout,
Le nom seul n'est plus rien, et les vertus sont tout.

Jeune homme, je le vois, tu n'attends que la guerre!
Un repos éternel n'est pas fait pour la terre.
Trop tôt dans l'univers le démon des combats
Viendra t'offrir l'honneur de signaler ton bras.
Le prôneur exclusif de nos gloires passées
Voudra sur ses héros arrêter tes pensées;
L'ardent admirateur des exploits de nos jours
A tes yeux enflammés les montrera toujours.

Mon fils, s'il fut jadis des Condé, des Turenne,
Mille héros dont l'antique France est vaine,
Les vainqueurs d'Austerlitz, de Wagram, d'Iéna,
Ces guerriers, que l'ardeur de la gloire entraîna,
Qui, bravant de l'hiver l'impénétrable armure,
Furent dans leurs exploits trahis par la nature;
Ces fiers enfans de Mars, dignes de leurs aînés,
Ont partagé l'honneur des exemples donnés.
Ils sont bien tous Français! Eh! qu'importe quel âge
A vu naître, briller et mourir leur courage?
Ils sont bien tous Français! Ce titre leur suffit,
Et l'admiration dans nos cœurs les inscrit.

Toi, qui ne peux aimer le tumulte des armes,
Qui cherches un honneur sans bruit et sans alarmes,
Le temple de Janus est fermé par Louis:
Tu peux par ton génie illustrer ton pays.
Minerve des beaux-arts a rouvert la carrière.
Ainsi qu'au grand Condé, nous eûmes un Molière,
Et Racine, et Boileau, mille esprits excellens,
Opposant aux héros la gloire des talens.
En vices, en travers notre siècle est fertile,
Corrige en te jouant et la cour et la ville,
Ou, rehaussant ta Muse aux tragiques douleurs,
Fais de nos yeux taris couler encor des pleurs.

Prends tes pinceaux, imite, égale la nature,
Charme tous les regards par l'aimable imposture,

Qui signalant David, Girodet et Gérard,
Unit leurs noms à ceux des grands maîtres de l'art.
Leurs chefs-d'œuvre, mon fils, sont les fruits du génie.
Toi, jeune nourrisson qu'inspire Polymnie,
Qui préludes déjà par de légers accords,
Va, Grétry tout entier ne dort pas chez les morts.
Sous de savantes mains sa lyre harmonieuse
Résonne, tous les jours, pure et mélodieuse;
Et Méhul, aux beaux-arts, hélas! sitôt ravi,
L'aimable Nicolo, qui dans peu l'a suivi,
Laissent pour te guider, sans que ma voix les loue,
D'illustres successeurs qu'Apollon même avoue[5].
Jeune homme, qui des arts crains la frivolité,
Qui vois que pour un seul sur le faîte monté,
Mille impuissans rivaux lancés dans la carrière,
Foibles ou méprisés rampent dans la poussière;
Imitant *Malesherbe* et *Desèze* et *Chauveau*[6],
Va par ton éloquence illustrer le barreau.
La vertu, dans nos temps de discordes soudaines,
A besoin de défense encor contre les haines;
Et, de nos passions, le monstre renaissant,
Attaque le mérite et poursuit l'innocent.
Thémis plus que jamais a besoin qu'on l'éclaire.
Indulgente à l'erreur, au seul crime sévère,
Qu'elle puisse à ta voix connoître et discerner
Ce qu'il lui faut punir et surtout pardonner.

De ses augustes mains reçois ta récompense :
Dans les tiennes, mon fils, remettant sa balance,
Elle t'imposera le devoir rigoureux
D'être juste d'abord, mais toujours généreux.
Magistrat révéré, prends d'Aguesseau pour guide.
Mais d'un solide gain plus que de gloire avide,
Tu veux dans le commerce, actif, industrieux,
Gagner de quoi dorer tes domestiques dieux,
Et léguer tes trésors et leurs sources fécondes
A tes fils, dont le nom soit connu des deux mondes?
J'approuve fort ton choix : l'honnête commerçant
Rend, comme sa maison, son pays florissant,
Et du concours des siens les travaux salutaires,
De vingt peuples rivaux feront leurs tributaires.
Peut-être aussi, guidé par de simples penchans,
Préfères-tu la vie et le bonheur des champs?
Les trésors les plus sûrs sont au sein de la terre ;
Des peuples et des rois elle est d'abord la mère,
Suis tes goûts; va trouver les innocens plaisirs,
Mais sache utilement occuper tes loisirs.
Dévoile les secrets que cache la nature;
Etudie, agrandis l'art de l'agriculture ;
Homme des champs, instruit, modeste, généreux,
Rends heureux tes voisins en te rendant heureux.
Mais pour son député ta province t'appelle :
Va, que la France en toi trouve un français fidèle.

Refusant aux partis ton éloquente voix,
Tu défendras le trône en défendant nos lois;
Dans ce double intérêt vois toute la patrie.
Ecoutez, écoutez cette mère chérie:
« O mes fils! doux objets de mes longues douleurs!
» Vos précoces vertus consolent mes malheurs.
» Sur de fermes appuis ma liberté se fonde,
» Non plus comme ennemie et comme effroi du monde,
» Mais en auguste sœur, qui siégeant près de moi,
» Partagera l'amour que je dois à mon Roi.
» Et toi, Ferlus, à qui ma craintive tendresse
» Confia l'heureux soin d'élever leur jeunesse,
» Tu ne trahiras pas un si noble devoir.
» D'un brillant avenir ces enfans sont l'espoir.
» Dans la guerre ou la paix, aux champs, à la tribune,
» Tous sauront concourir à la gloire commune;
» Et la France dira, pour prix de tes bienfaits:
» Il reçut des enfans, et rendit des Français. »

NOTE

Pour la représentation des Machabées.

Plusieurs retranchemens ou changemens ayant été reconnus nécessaires à la représentation, je les indique ici tels qu'ils ont été pratiqués à l'Odéon, et je prie tous les directeurs des théâtres de province qui voudraient faire jouer cet ouvrage, de s'y conformer.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE. — Rôle d'HÉLIODORE. Après ce vers,

Cesse de pardonner pour cesser de punir,

Passez à celui-ci :

Pourquoi de vains délais? force à l'obéissance, etc.

SCÈNE PREMIÈRE. — Rôle d'ANTIOCHUS. Après ce vers,

Qui fit tomber mon père en leurs terribles mains,

Dites de suite :

En vain, peuple insensé, la voix de tes prophètes, etc.

SCÈNE III. — Rôle de MIZAEL. Après ce vers,

Quoi! vos mains essuieraient les larmes maternelles!

Dites :

Oh! si dans vos discours j'osais me confier, etc.

ACTE II.

SCÈNE DERNIÈRE. — Rôle d'Éphraïm. Après ce vers,

Ou sur le front des rois les écrase en passant....

Dites :

Mais Dieu n'a pas besoin que j'exalte sa gloire, etc.

Rôle d'Antiochus. Après ce vers,

Non, tu ne mourras point : où t'égare un faux zèle ?

Dites ceux-ci :

C'est vers un meilleur sort que ma faveur t'appelle :
Oui, j'ai d'autres desseins sur ton peuple et sur toi.
Dépouille désormais la contrainte avec moi :
Ecoute : Je proscris votre Dieu despotique ;
Et, d'un roi tributaire aidant ma politique, etc.

ACTE III.

SCÈNE IV. — Rôle d'Antiochus. Après ce vers,

Prêtres, guerriers, soldats réunis devant moi,

Dites :

Je sais que dès long-temps la voix de vos oracles, etc.

Rôle d'Éphraïm. Après ce vers,

Je leur rends aujourd'hui l'hommage qu'ils méritent.

Dites :

Je bénis son erreur qui vous a rassemblés, etc.

ACTE IV.

SCÈNE II. — Rôle de SALOMÉ. Après ce vers,

De ma fécondité je bénis le Seigneur,

Dites :

Je le bénis encore au jour de mes misères...
Je me croyais heureuse entre toutes les mères;
Et j'ignore pourtant ce qu'aux tristes Hébreux, etc.

Même rôle. Après ce vers,

Vous est surtout connu, vous qui pleuriez sur eux,

Dites :

Soumettez-vous comme eux à d'horribles épreuves, etc.

SCÈNE III. — Rôle de SALOMÉ. Après ce vers,

Dès ce moment, peut-être, espérer est un crime...

Dites :

L'opprobre ou l'échafaud.... Vous pâlissez d'effroi!....
Où donc est de mes fils l'inébranlable foi? etc.

SCÈNE IV. — Rôle d'ÉPHRAÏM. Après ce vers,

Et nous en trouverons les palmes dans les cieux,

ZABULON *doit dire de suite :*

Devant Antiochus nous brûlons de paraître.

SALOMÉ.

Mes enfans, jetons-nous aux genoux du grand-prêtre;
Et qu'au nom du Dieu fort qui réside à Sion,
Il étende sur nous sa bénédiction.

FIN.

NOTES.

¹ De vingt peuples, surpris de se trouver ensemble,
[illegible]

Sorèze est le seul établissement de France où viennent se réunir un grand nombre d'enfans étrangers. Les Colons surtout y affluent. [illegible] (Épître II, [illegible]), la cause de cet empressement que la reconnoissance excite non moins que le désir de s'instruire.

² Sorèze, c'est à toi que je dois mon courage!
Sorèze, c'est à toi que je dois mon hommage!

C'est en effet à l'éducation que j'y ai reçue, aux sentimens qu'on m'y a inspirés, que j'ai dû ma force dans de grandes adversités. C'est surtout à la sagesse du directeur que j'attribue le système de modération dont je me suis fait une loi; et je suis si sûr de ce caractère distinctif des élèves de Sorèze, que je ne craindrois pas de défier nos détracteurs de citer dans les programmes publiés depuis trente ans un seul nom qui se soit rendu criminellement célèbre dans nos annales politiques. Parmi tant d'hommes recommandables qu'elle n'a cessé de fournir, on pourroit, trouver peut-être quelques talens médiocres, quelques ignorans même; il en sort de partout! Quant aux ingrats, je n'en connois peut-être qu'un seul!.......

³ Et l'admiration dans nos cœurs les unit.

Grâces soient à jamais rendues au noble Prince qui a réconcilié l'ancienne et la nouvelle gloire! et combien je m'honore d'en avoir désiré la sincère, l'éternelle réunion!

Et réhaussant la Muse aux tragiques douleurs,
Fais de nos yeux taris couler encor des pleurs.

Croiroit-on qu'on fait un crime au directeur de l'école de Sorèze d'inspirer le goût des lettres à ses élèves? On fait des vers français : vous avez institué un Athénée, Académie naissante, où l'on s'occupe beaucoup trop de poésie ; vos élèves déclament, ils jouent la comédie et la tragédie : ce sont des occupations futiles et dangereuses qui les détournent de [illegible] plus importantes. Eh quoi! l'on blâme la direction d'enseigner aux élèves l'étude de leur langue! On divise l'étude du latin en sept années, on fait connoître aux élèves tous les beaux modèles, en les exerçant à les imiter en latin; et l'on blâme la même direction dans l'étude de notre langue [illegible] En vérité on ne sauroit [illegible] l'absurdité [illegible]

Quant à la déclamation et aux représentations théâtrales, je ne conçois pas qu'on puisse blâmer une étude indispensable à celui qui se destine à une profession publique. Un organe bien exercé, l'habitude de parler en public sont des avantages inappréciables, même dans toutes les carrières. Les représentations théâtrales sont rares, à Sorèze ; elles ont lieu seulement à trois ou quatre époques de l'année, et telle est la sévérité des principes du directeur, qu'on ne joue que les pièces les plus morales, et dont un professeur de littérature, admirable par la délicatesse de son goût et par son adresse, retranche les rôles de femme, sans que l'ouvrage en soit moins intéressant! A-t-on reproché aux Jésuites, aux Bénédictins, à toutes les anciennes institutions religieuses les représentations dramatiques? Et, si on approuvoit alors ces exercices innocens de la mémoire, pourquoi les blâme-t-on aujourd'hui? Ah! pourquoi?.... *Autres temps, autres soins*....

[5] Laissent pour te guider, sans que ma voix les loue,
D'illustres successeurs qu'Apollon même avoue.

La culture des arts est encore un des avantages que l'école de

Sorèze présente *seule*. La peinture, la musique, l'équitation, la danse, l'escrime, la natation, enfin tout ce qui compose le domaine des arts et de la gymnastique y est enseigné; et, par un heureux mélange, coupe agréablement l'uniformité des fortes études. Cette diversité repose l'esprit des élèves et lui donne une plus grande vigueur au retour des classes sérieuses. Sans avoir négligé leur instruction, une foule d'artistes distingués sont sortis de Sorèze, et ont porté dans le monde le charme de leurs talens. Et voilà encore ce qui fait taxer de frivolité l'éducation de cette école. Cette prévention ridicule est telle, que je connois des élèves à qui il a été demandé, lorsqu'ils se sont présentés aux examens de droit ou de médecine, s'ils savoient danser, monter à cheval ou faire des armes. Ils ont répondu par l'explication saine et profonde d'Homère et de Démosthène, d'Horace et de Tacite; leurs certificats d'aptitude en font foi. Je ne parle pas de l'étude des mathématiques, *qui pourtant n'est pas très-foible*, et dont l'envie même ne peut refuser la supériorité à l'école de Sorèze. Les examinateurs sont là pour l'attester.

[6] Imitant Malesherbe et Desèze et Chauveau,
Va par ton éloquence illustrer le barreau.

Si j'ai de préférence cité ces trois noms célèbres dans l'ancien barreau et dans la magistrature, c'est autant pour la beauté du talent que pour la grandeur du caractère. Ces noms se rattachent à la défense de la plus auguste, comme de la plus malheureuse des causes. C'étoit un bel exemple à offrir aux jeunes *séditieux* du collége!

LA DÉCORATION D'HONNEUR.

AVERTISSEMENT.

J'ai regretté long-temps que le digne M. Ferlus ne fût pas récompensé de ses grands services dans l'enseignement. Instituteur à La Flèche, à Toulouse, à Périgueux, à Bordeaux, et depuis près de trente ans directeur de l'école de Sorèze, nul n'avoit peut-être plus que lui des droits aux bontés royales. Mais modeste et caché dans l'enceinte paisible et reculée d'où il envoie tous les ans à la France des hommes distingués, il a fallu que la décoration d'honneur fût le chercher, tandis que tant de gens la recherchent.

LA DÉCORATION D'HONNEUR,

EPITRE A M. R. D. FERLUS.

Enfin, cher directeur, te voilà chevalier!
L'honneur, à la vertu jaloux de s'allier,
T'a choisi pour objet de ce noble hyménée;
La justice royale en fixe la journée.
« —Fort bien! s'écrie Ariste en sa frondeuse humeur,
» Dégradez ce ruban, signe éclatant d'honneur,
» Qu'un Roi trop généreux, dans ses bontés faciles,
» Accorde chaque jour à des vertus civiles,
» Signe, jadis si grand, conquis par nos guerriers,
» A force de valeur, de sang et de lauriers.
» De nouveaux chevaliers cet amalgame étrange
» Aux respects qu'on leur doit donne souvent le change.
» L'exact factionnaire, à son poste placé,
» Pour l'honneur du port d'arme est fort embarrassé;
» Il voudroit distinguer dans leur foule importune
» L'étoile du héros de l'étoile commune,

» Et, dans les droits égaux de ce signe trompeur,
» D'un salut martial honorer la valeur;
» Mais, trop souvent déçu dans ce confus hommage,
» Il prend pour un héros un maire de village.
» — Et peut-être, Monsieur, ne s'est-il pas trompé!
» Aux hasards des combats plus d'un brave échappé
» Changea son fer sanglant contre une écharpe pure,
» Et sert encore l'Etat dans sa mairie obscure.
» Qu'affrontant mille feux par les bronzes vomis,
» Il ait soumis l'orgueil des remparts ennemis;
» Volé des bords du Tage à ceux du Borysthène,
» Et rappelé les jours de la grandeur romaine;
» J'admire ses exploits; je veux que du vainqueur
» Un signe glorieux décore le grand cœur.
» Mais si Pallas aux camps préside à la victoire,
» Minerve dans la paix, elle aime encor la gloire;
» Et le laurier sanglant cueilli dans les hasards,
» A sa rivale aussi, la palme des beaux-arts.
» Mais parlons un moment le langage vulgaire:
» Lorsque l'on en revient, c'est fort beau que la guerre.
» L'intrépide soldat, qui, dès le premier choc,
» Porte les plus grands coups et de taille et d'estoc,
» Se rend cher à Charon par mainte funéraille,
» Fait d'un monceau de corps une horrible muraille,
» Ah! dans l'affreux honneur de répandre le sang,
» Cet illustre assassin s'élève au premier rang.

» Mais plaçons à côté de ce guerrier farouche
» Le mortel vertueux, dont la main ou la bouche,
» Sans cesse répandant ou dictant des bienfaits,
» A rempli tous ses jours des heureux qu'il a faits ;
» Voilà pour mon vainqueur celui que je proclame.
» Ariste, sur mon choix toi qui verses le blâme,
» Sais-tu quel est Ferlus ? sais-tu par quels travaux
» Son génie, à bon droit, est rival des héros ?
» A défaut de combats, de nobles cicatrices,
» De mon sage, à grands traits, je peindrai les services.
» Tout près de ce bassin, où l'homme industrieux
» Par son art créateur semble imiter les Dieux,
» Où d'abondantes eaux, dans leur course arrêtées,
» Tout à coup à grand bruit roulent précipitées,
» Semblent dans leur fureur menacer les enfers,
» Et, torrent souterrain, vont unir les deux mers ;
» Près de Saint-Féréol, dans un vallon tranquille,
» On voit rougir les toits d'une modeste ville,
» Toits heureux, habités par les arts et la paix !
» Là des hommes pieux fondèrent à grands frais
» Ce vaste monument, où l'ardente jeunesse
» Va puiser des leçons de gloire et de sagesse ;
» C'est là que vit Ferlus, leur digne successeur.
» Viens, courons le surprendre, incrédule censeur,
» A l'improviste entrons dans ces doctes retraites ;
» Voyons si, d'Apollon habiles interprètes,

» Ces beaux adolescens, de questions pressés,
» Ne seront pas d'abord surpris, embarrassés,
» Perroquets interdits, dont le savoir s'envole,
» Qui, hors de la leçon, ont perdu la parole.
» Eh quoi! ce jeune enfant, ému d'un beau transport,
» De l'aigle d'Ilion ose suivre l'essor!
» Cet autre, étudiant l'antique Melpomène,
» En cherche les secrets dans la langue d'Athène.
» De Virgile et d'Horace impotent traducteur,
» Ce novice en sera l'heureux imitateur.
» Plus grave, son émule, épris d'une autre Muse,
» Ne rêve que tangente ou bien hypoténuse,
» Et fonde en son esprit, pour la guerre ou la paix,
» D'imprenables remparts ou de brillans palais.
» A l'heure du plaisir, vois la vive jeunesse,
» Vois sa légèreté, sa force, sa souplesse:
» Admire, par quel art, même jusqu'en ses jeux,
» On glisse la vertu dans son cœur généreux.
» De la religion dans cette docte enceinte
» On révère les lois et la majesté sainte;
» Les ministres de Dieu, tolérans, simples, bons,
» D'une morale pure enseignent les leçons.
» Jamais, dans le devoir des pieuses pratiques,
» On ne les voit semer de haines politiques;
» D'une heureuse concorde inspirant les douceurs [3],
» Aux vertus du chrétien ils instruisent les cœurs.

» Honneur! honneur au chef, dont le bras intrépide
» Sur son peuple naissant étend sa vaste égide,
» Du feu des passions repousse au loin les traits,
» Et, Français généreux, élève des Français!
» Tel un chêne orgueilleux, noble fils de la terre,
» Couvre mille arbrisseaux d'une ombre tutélaire;
» Brave et supporte seul l'effort de l'aquilon,
» Et, fier de les sauver, les rend tous au vallon!
» Mais ce spectacle, Ariste, et t'étonne et te charme;
» J'aperçois de tes yeux s'échapper une larme;
» Ecoute. S'éloignant de leurs climats nouveaux,
» D'adolescens Colons traversèrent les eaux;
» Sorèze les reçut, pour les rendre à leur mère!
» Trop vain espoir! Bientôt la discorde et la guerre
» Aux champs de l'Amérique ont soufflé leur fureur.
» Ah! dans ces jours affreux, jours de sang et d'horreur,
» Tandis que vous viviez dans une paix profonde,
» Colons infortunés, vous étiez seuls au monde,
» Vous aviez tout perdu..., les toits de vos aïeux,
» Ces vastes champs, plantés de roseaux précieux,
» Vos serviteurs, votre or..., votre mère... Que dis-je?
» Non, tout n'est pas perdu : Près de ceux qu'il afflige
» Un Dieu consolateur a placé les vertus;
» Malheureux orphelins, il vous reste Ferlus!
» Et toi, son devancier, toi, son aimable frère,
» Toi de qui la mémoire à nos cœurs est si chère,

» Ah! de l'heureux séjour d'une éternelle paix,
» Où tu reçois le prix de tes touchans bienfaits,
» Abaisse avec amour un regard sur la France :
» Vois son monarque auguste offrir pour récompense
» A ton ami, ton frère, illustre successeur,
» L'étoile des héros, symbole de l'honneur.
» Cher Ariste, est-ce à tort que la bonté royale,
» Honore les vertus d'une faveur égale ?
» Admirons les héros ; couronnons leurs exploits ;
» Mais comme la valeur les talens ont leurs droits. »

NOTES.

[1] Tout près de ce bassin où l'homme industrieux
Par son art créateur semble imiter les Dieux.

C'est le bassin de Saint-Féréol, ouvrage merveilleux du fameux *Riquet*. Il est l'objet de l'admiration de tous les étrangers, qui font le voyage exprès, pour visiter ce beau monument des arts et l'école de Sorèze, non moins intéressante dans son genre. Rien de plus ingénieusement conçu et de plus hardiment exécuté que l'ouvrage de Riquet. On a réuni dans un vallon d'une lieue de longueur sur une demi-lieue de largeur, toutes les eaux fournies par divers ruisseaux abondans et par les pluies. Le vallon est fermé dans toute sa largeur par une digue qui retient les eaux, et sous laquelle on a pratiqué trois voûtes profondes qui s'avancent fort au loin sous le bassin. A l'extrémité des voûtes sont placés d'énormes robinets, qu'on ouvre à certaines époques, et par lesquels l'eau se précipite avec un fracas horrible dans un abîme souterrain, d'où elle sort pour aller alimenter le canal des deux mers. Peu de personnes peuvent se garantir d'un mouvement d'effroi en visitant ces voûtes, par l'idée qu'elles ont une telle masse d'eau suspendue sur leur tête. (Le bassin dans cette partie a jusqu'à 180 pieds de profondeur dans les pleines eaux.) L'ébranlement occasionné par la chute d'eau est si fort, qu'on éprouve un mouvement nerveux involontaire.

[2] C'est là que vit Ferlus, leur digne successeur.

M. Ferlus a fait connoître dans son intéressante Notice l'origine de l'école de Sorèze. Je crois donc inutile de rentrer dans des détails à ce sujet; mais un fait sur lequel il n'a pas assez insisté, parce qu'il l'honore trop pour en tirer vanité, c'est qu'il a accepté,

comme héritage de son frère dom Ferlus, la propriété de l'établissement, *grevé de 800,000 fr. de dettes*; c'est qu'il a dévoué sa vie entière à libérer la mémoire de ce frère, qui lui-même s'étoit dévoué à l'instruction de la jeunesse; c'est qu'il a accompli en très-grande partie ses engagemens d'honneur, en remboursant à ses créanciers le capital de leur créance, et que les revenus de trois ans auroient suffi pour terminer sa libération; c'est, enfin, qu'il s'est imposé la plus sévère économie pour atteindre ce généreux résultat, dont il est au moment d'être si cruellement privé.

D'une heureuse concorde inspirant les douceurs,
Aux vertus du chrétien ils instruisent les cœurs.

Je ne saurois passer sous silence les injustes inculpations dont l'école de Sorèze a été l'objet, sous le rapport religieux. Comment a-t-on procédé pour obtenir une enquête sur ce premier chef d'accusation? *D'abord on a dressé l'enquête*, et sans doute dans les termes les plus défavorables, et on a été laborieusement la faire signer à vingt ou vingt-deux curés de village, qui pour la plupart ne connoissoient Sorèze que de nom. On a *refusé* l'offre qu'a faite le vertueux prélat nouvellement établi dans son diocèse, d'examiner par lui-même l'école avec le plus grand soin, et de s'assurer de l'existence des griefs. On n'a pas tenu plus de compte de l'opinion, honorable pour M. Ferlus, du digne évêque de Montpellier, qui avoit rempli jusqu'à l'installation de l'archevêque d'Alby les fonctions de diocésain; de sorte que les deux grandes autorités ecclésiastiques compétentes ont, l'une refusé de signer l'enquête, offrant d'en vérifier les faits; l'autre, désavoué les faits et honoré au contraire l'école et son chef. Cependant l'enquête a produit son fruit, et voilà ce qu'on appelle une enquête!...

Eh bien! moi, élève de Sorèze, moi, qui connois les détails de l'école par huit ans de séjour, j'affirme qu'elle est sans comparaison, au-dessus de toute autre, sous le rapport des exercices religieux. Les collèges royaux, sous la direction spéciale de l'Université, n'ont qu'un seul aumônier; l'école de Sorèze en a deux; elle a son église

intérieure, où les élèves se réunissent avec la plus grande décence, sous la conduite de cinq ou six préfets de cour : Catéchismes, prônes, offices, prières de matin et du soir, instructions religieuses, confessions, communions, tout y est scrupuleusement suivi et pratiqué ; et cependant une enquête *a prouvé* que la religion y est abandonnée !

O vanas hominum mentes !!!

* Malheureux orphelins, il vous reste Ferlus.

On a beaucoup parlé d'un des traits les plus généreux qui puissent honorer un particulier. Dès les premières années de la révolution, quand toutes les communications maritimes furent fermées, il y avoit dans l'école de Sorèze environ cinquante élèves de diverses Colonies. Au lieu de les renvoyer inhumainement, comme firent beaucoup d'autres instituteurs, qui ne voulurent pas s'imposer l'entretien de ces malheureux enfans, dont personne ne payoit la pension, les frères Ferlus les gardèrent *tous* à leur charge, en prévenant, par la voie de l'Angleterre, leurs familles respectives qu'il ne leur manqueroit rien pendant tout le temps de leur exil. Ils tinrent parole, et firent plus qu'ils n'avoient promis ; puisque le terme expiré, ils donnèrent à plusieurs de ces jeunes gens, dont les parens avoient péri dans la guerre, un emploi et un bon traitement. L'assemblée coloniale vota des remercîmens aux directeurs dans une adresse, qu'elle publia au nombre de dix mille exemplaires. Mais il est dû encore à M. Ferlus par diverses familles américaines, la plupart de Saint-Domingue, *environ deux cents mille francs avec les intérêts depuis trente ans*. C'est une des causes de la dette immense dont le directeur actuel s'est trouvé chargé à la mort de son vertueux frère.... Et voilà l'homme qu'on accuse !

NOS ALARMES.

AVERTISSEMENT.

Cette épître, qui a pour objet l'accusation portée contre l'école de Sorèze et le jugement universitaire qui la condamne à une réorganisation complète, pour l'enlever à son propriétaire, présentoit de grandes difficultés. Élève de Sorèze, je devois être animé d'une profonde indignation, et j'avois à craindre de céder à un emportement trop légitime. Me transportant dans l'intérieur du collége, pour y peindre des scènes scolastiques, il me falloit éviter la puérilité des détails, qui n'ont qu'un intérêt local. Je ne me flatte pas d'avoir entièrement évité ces deux écueils. Quelle que soit pourtant l'expression de mes regrets et de mes plaintes, on la trouvera, j'espère, contenue dans de justes bornes. Quant au tableau de l'école dans ce moment de crise, j'aime à croire que l'amour filial de mes jeunes camarades pour leur vénérable directeur, leur inquiétude sur son avenir, leur touchante émulation, opposée à la calomnie, ne seront pas sans intérêt.

NOS ALARMES,

EPITRE A M. R. D. FERLUS.

Dans ce séjour des arts, où ma tendre jeunesse
S'instruisit à ta voix, qui dicte la sagesse,
Quand je vins dans tes bras remettre un fils chéri
Pour le nourrir encor des sucs qui m'ont nourri;
Quand, plein de souvenirs et de reconnoissance,
Je chantai les beaux jours de mon adolescence,
Cher Ferlus, qui m'eût dit qu'à ces chants de bonheur
Succéderoit bientôt l'accent de ma douleur?
Qui m'eût dit, lorsqu'enfin la main la plus auguste
Honoroit tes vertus d'une faveur trop juste,
Et décorant ton sein du signe des héros,
A la gloire de vaincre égaloit tes travaux;
Qui m'eût dit qu'en ces temps ta vieillesse opprimée,
Expiant ses bienfaits, ses droits, sa renommée,
Verroit ses cheveux blancs et ses lauriers flétris,
Et son temple désert s'écrouler en débris?
Si je pouvois céder à l'ardeur qui m'anime!
Si j'étois investi du pouvoir légitime

De défendre des droits si touchans et si saints,
De tes fiers ennemis combattant les desseins,
Qu'avec orgueil, Ferlus, à mon amour fidèle
Je défendrois contr'eux la maison paternelle!
Un soin si glorieux ne peut m'être permis;
En de prudentes mains tes destins sont remis;
Sur l'heureux défenseur mon espoir se repose;
Et je n'ai que des vœux pour la plus noble cause.
Mais alors qu'éloigné des tendres nourrissons
Qu'instruisoit ta vertu de ses doctes leçons,
Alors que, sans effroi, calme, ta noble tête
Jusque dans son séjour vient braver la tempête,
Peut-être en ce moment l'aquilon ténébreux
Désole le vallon que tu rendois heureux,
Et sur tes plants chéris exerçant son ravage,
Il disperse dans l'air leur timide feuillage.
Non; ils fleurissent tous! tendrement enlacés,
Ces frêles arbrisseaux ne sont pas terrassés.
Elèves généreux du plus généreux maître,
A cette fermeté j'ai su vous reconnoître;
Opposant vos succès à d'obscurs détracteurs,
Votre gloire répond aux calomniateurs.
Comme le trait léger qui s'élance et qui vole,
Que ne puis-je à l'instant, emporté par Eole,
Descendre dans ces lieux par les arts habités,
Lieux jadis si rians, à présent attristés!

Ah! que j'y sois du moins porté par la pensée!
Je parois! Aussitôt une foule empressée
M'entoure, m'interroge: « Ah! dites, dites-nous,
» Que devient notre père? Oh! qu'il nous seroit doux
» D'entendre votre bouche annoncer sa victoire,
» Et ses accusateurs accablés de sa gloire! »
« — Amis, et vous mes fils, qu'en cet heureux séjour[3]
» Avec un juste orgueil retrouve mon amour,
» Que j'aime de vos cœurs la tendre impatience!
» Dans de grandes vertus mettant ma confiance,
» J'espère, comme vous, sous le meilleur des Rois,
» Voir triompher Sorèze et proclamer ses droits.
» Cependant de son chef, ni la noble vieillesse,
» Ni ses touchans bienfaits, ni sa longue sagesse,
» Ni ce temple des arts, à prix d'or conservé,
» Des Vandales sanglans, d'un conquérant sauvé,
» Rien n'a pu désarmer une haine implacable.
» Mais contr'elle il s'élève un juge redoutable;
» Un juge dont le monde a reconnu les lois;
» Un juge souverain: c'est la publique voix!
» Cette voix a parlé: Ferlus gagne sa cause.
» Qu'une force oppressive à cet arrêt s'oppose;
» Qu'on accable un vieillard; qu'on disperse ses fils;
» Que d'un temple paisible on ferme les parvis;
» Que de ces doctes murs, où tonnoit l'éloquence,
» Le chant seul du hibou remplisse le silence;

» Qu'à les briser ces murs on pousse la fureur,
» Debout, sur leurs débris, Ferlus reste vainqueur.
» Mais, que dis-je? espérons; Thémis dans sa justice
» D'un complot ténébreux ne sera pas complice.
» En vain l'ambition veut usurper ses droits,
» Contre l'ambition il est encor des lois.
» O mes jeunes amis! quand une indigne offense
» Accusa les vertus de votre adolescence,
» Vous avez dû, poussant de bruyantes clameurs,
» Vous livrer en désordre à de longues rumeurs?
» Une grande injustice égare la jeunesse.
» — Que je sois à jamais privé de ta tendresse,
» Mon père, si la feinte altère mes discours!
» De la voix du plaisir retentissoient nos cours;
» Soudain de notre affront la nouvelle semée
» Vient troubler dans ses jeux une foule alarmée.
» Ces mots volent dans l'air : Sorèze est outragé!
» Parmi les factieux notre chef est rangé!
» Sorèze est un foyer dont la flamme naissante
» Sur le trône et l'autel s'élance, menaçante!
» Et nous pourrions souffrir ce mensonge odieux!
» Vengeons-nous!..Vengeons-nous!..—Egaré, furieux,
» Sans ordre, sans dessein, chacun court et s'agite.
» — Amis, dit l'un de nous, l'affront qui nous irrite
» Par nos emportemens seroit justifié;
» A nous, à nos vertus Sorèze est confié.

» L'erreur d'un seul moment pourroit ternir sa gloire;
» Le calme de l'étude assure sa victoire.
» Vengeons-nous! vengeons-nous!... mais par un noble exc
» En écrasant l'envie à force de succès[4]. »
» — O mon père! Ces mots inspirés au plus sage,
» De nos flots mutinés apaisèrent l'orage,
» Heureux de nos travaux, si de ces lieux chéris,
» Si d'un chef adoré ce triomphe est le prix! »
J'embrasse l'orateur : « — Compagnons d'infortune,
» M'écriai-je, cessons une plainte importune!
» Le Français n'est pas fait pour de longues douleurs;
» Son aimable gaîté rit au fort des malheurs.
» Un seul rayon d'espoir fait oublier l'orage;
» Telle sourit Iris à travers un nuage.
» — L'espoir!... Hélas! séduit par une douce erreur[5],
» Le peuple, avec son père, attendoit le bonheur.
» Les travaux ont cessé : dans sa bruyante joie,
» Il chante un bienfaiteur que le Ciel lui renvoie.
» La lourde cornemuse, au son toujours égal,
» D'une marche innocente a donné le signal.
» Au-devant du vainqueur une foule s'élance;
» Sa course vagabonde est encore une danse.
» Tel est pourtant l'effet de la triste grandeur;
» Elle hait le plaisir; la gaîté lui fait peur :
» On dit que, dans ce jour, un puissant personnage
» Prit les chants du bonheur pour les cris de la rage,

» Et que, dans son effroi, se retranchant chez lui [6],
» De cent *gardes du corps* il demanda l'appui.
» Cependant mille cris font retentir la plaine :
» On a vu le courrier s'avancer hors d'haleine.
» Il n'est pas transporté par ces châteaux roulans,
» Ebranlant le pavé sous leurs essieux brûlans ;
» C'est un humble piéton qui, malgré son grand âge,
» Trois fois dans la semaine est chargé du message.
» On l'atteint, on l'entoure, on l'élève dans l'air ;
» De lauriers et de fleurs il est bientôt couvert !
» Il voudroit repousser l'ovation brutale ;
» C'est en vain : son entrée est toute triomphale.
» Le message est ouvert ; on cherche le bonheur :
» Nous le rend-on enfin ?... O revers ! ô douleur !
» Il ne vient pas celui dont le nom seul console ;
» Mais on entend l'arrêt qui condamne l'école !
» Les monts ont répété les cris du désespoir.
» — Vous, dont le zèle aveugle égare le pouvoir,
» M'écriai-je, venez, et jugez par vous-mêmes !
» Avant de les lancer vos cruels anathêmes,
» Avant de condamner sur la trompeuse foi
» D'obscurs ambitieux qui font mentir la loi,
» Venez voir sous vos coups tout un peuple en alarmes.
» Des vertus de Ferlus les témoins sont des larmes.
» Opposez à ces pleurs les sots et les ingrats ;
» Ils accusent en vain : on ne les croira pas.

» Déjà l'airain sonore aux beaux arts vous rappelle ;
» A votre gloire, amis, que chacun soit fidèle ;
» D'une autre Syracuse, Archimèdes nouveaux,
» Sourds au bruit de la guerre, achevez vos travaux,
» Et, parmi les fureurs de l'attaque ennemie,
» Chantez encor, chantez, ô fils de l'harmonie !
» Un jour, de vos vertus vous recevrez le prix.
» Adieu, Sorèze, adieu, je revole à Paris..... »
Imagination, aimable enchanteresse,
Ne ravis pas encor Sorèze à ma tendresse !
Que je serre en mes bras un ami généreux,
Mon émule autrefois de travaux et de jeux.
Cher Bernard, digne fils du moderne Socrate,
Tu t'irrites de voir une autre Athène, ingrate,
Accuser la sagesse, outrager la vertu !
Ton cœur plus que le sien n'en est pas abattu !
Inspiré par ton maître, instruit par son exemple,
Amant des doctes sœurs, tu veilles sur leur temple !
Toi, l'idole des cœurs ! nouvelle Sévigné !
Toi, que de pleurs d'amour si souvent j'ai baigné !
De nous, de nos enfans, tutrice héréditaire,
Mère de notre ami, mais encor notre mère !
Que tes écrits touchans ont attendri mon cœur !
Quel sentiment exquis jusque dans ta douleur !
Et vous, qui l'adorez, vous, ses filles chéries,
Tendres fleurs que l'hiver n'a pas encor flétries,

D'un père vertueux, attendant le retour,
Vous vivez de douleur, d'espérance et d'amour.
Reçois-moi dans ton sein, famille aimable et chère,
Honore-moi des noms et de fils et de frère;
Que de la noble ardeur dont je suis enflammé,
Ton espoir chancelant puisse être ranimé!
Une voix éloquente, embrassant ta défense[9],
En faveur de tes droits a soulevé la France.
Les enfans de Sorèze, à ce premier signal,
Dans des rangs inégaux, émus d'un zèle égal,
De leur chef qu'on menace entourent la vieillesse;
Leur foule, chaque jour, et s'augmente et le presse:
Pour le frapper en vain le trait vole dans l'air;
D'un bouclier d'amour tous ses fils l'ont couvert.
Amis, en ce moment le Dieu du jour m'inspire.
Si nous sommes vaincus, brisons, brisons sa lyre.
Ah! gardons que son temple, aux beaux arts destiné,
Ne soit par l'ignorance un seul jour profané.
On proscrit Apollon; nous invoquons Mercure[10].
Génie industrieux, viens venger notre injure.
Que ce beau monument, muet de nos concerts,
De ses riches produits puisse couvrir les mers;
Du Permesse outragé que les ondes divines
Epurent les toisons, animent les machines;
Que ces mêmes parvis, au lieu de nos leçons,
De la jeune fileuse entendent les chansons.

Toi qui nous révélois les secrets d'Uranie,
A l'art du fabricant abaisse ton génie:
Emule de Gérard, conserve tes pinceaux;
Trace sur les tissus mille dessins nouveaux.
Toi, coursier orgueilleux, qu'une main souveraine
Fait bondir fièrement dans la poudreuse arène,
Oubliant et ta grâce et ta noble valeur,
A tourner une roue enchaîne ton ardeur:
Soyez utiles tous: et qu'encor la patrie,
A défaut des beaux arts, vous doive l'industrie.

NOTES.

[1] Sur l'heureux défenseur mon espoir se repose,
Et je n'ai que des vœux pour la plus noble cause.

Si j'ai jamais regretté de n'avoir pas suivi la carrière du barreau à laquelle j'étois destiné, c'est dans cette occasion, et ce n'est pas sans intention que j'appelle *heureux* l'honorable défenseur à qui M. Ferlus a confié sa cause. J'ai la plus grande foi dans ses lumières et dans la ferme équité du conseil d'Etat. Je crois que le savant jurisconsulte a réuni toutes les forces de son érudition pour démontrer que l'arrêté de l'Université, qui ordonne la réorganisation de l'école de Sorèze, est justiciable du conseil d'Etat, et que justice doit en être faite; mais, tel est mon désir de concourir de tout mon pouvoir à notre défense (car nous sommes parties intégrantes au procès), que j'oserai, en toute humilité, proposer quelques observations.

La grave question que le conseil d'Etat est appelé à décider me paroît en même temps universitaire et administrative. *Universitaire* en ce sens, que l'Université prétend exercer un pouvoir absolu sur tous les établissemens d'instruction publique; (et déjà, sous ce premier rapport, je nie sa souveraineté, je crois qu'elle est soumise à la révision du ministre de l'intérieur.) *Administrative* en ce qu'elle touche au droit de propriété. Cette distinction établie, il reste à examiner si l'arrêté qui ordonne la réorganisation de l'école de Sorèze, et impose à son directeur *propriétaire*, une administration étrangère *dont il supportera les charges et les fautes*, ne viole pas le droit de propriété.

Que, dans un collége royal, *propriété de l'Etat*, l'Université désorganise et réorganise à sa volonté, soit. Fait-elle bien ou mal? Peu importe, à elle surtout. *C'est l'Etat qui profite ou qui perd.* Mais que, dans un collége, *propriété particulière*, elle veuille désorganiser et réorganiser *souverainement*, sous les plus vains pré-

textes, et ne laisser au propriétaire *que les chances de cette mesure*, voilà ce qui ne sauroit être admis en principe d'équité et de droit.

Ainsi, suivant elle, l'Université auroit le droit d'imposer au directeur-propriétaire de l'école de Sorèze une administration étrangère, et de lui dire :

« Vous ne serez plus rien chez vous. Je vais m'emparer de la » direction de votre établissement : j'en ai le droit. *Votre pro-* » *priété* vous rapporte *cinquante, cent mille francs* par an, que » vous appliquez religieusement à payer votre héritage d'honneur » et de gloire; trois ou quatre cents pères de famille vous con- » fient successivement leurs enfans : *ce sont des irréligieux, des* » *ennemis du Roi*, et leurs enfans avec eux. Vous invoquez en vain » *tous* les noms qui, depuis trente ans, figurent dans vos pro- » grammes; *tous* les genres de gloire qui ont illustré vos élèves; » les témoignages de *tous* les inspecteurs-généraux, témoignages » consignés dans nos registres, jusqu'au rapport du dernier, *envoyé* » en mission extraordinaire *à cause de l'imminence du péril*, dont » l'honorable recteur de l'Académie de Toulouse ne s'étoit pas » même douté, tout cela n'est rien pour moi, Université, qui » *veux* et *puis* réorganiser votre école, et la diriger exclusivement. »

Mais le directeur n'a-t-il pas le droit de répondre :

« Observez, je vous prie, *que je suis propriétaire*. Vous dites » que, sous votre administration exclusive, mon école donnera à » Dieu plus de cœurs, au Roi plus de sujets fidèles! J'affirme le » contraire. Mais, enfin, *vous voulez la diriger*. Et si, au lieu de » *cinquante à cent mille francs* qu'elle me produit *sous ma direc-* » *tion*, elle m'en coûte *cinquante, cent mille sous la vôtre, me* » *donnerez-vous le revenu que je reçois, et paierez-vous la somme* » *que je perdrai?* Et les deux à trois cent mille francs que je dois » encore pour achever l'œuvre de ma libération héréditaire, *les* » *paierez-vous aussi?* Dans ce cas, *dirigez* mon établissement. Si » je perds le bonheur d'une administration qui charmoit et hono- » roit ma vieillesse, j'aurai du moins la satisfaction de libérer mon » héritage et d'assurer le sort de mes enfans. »

Qu'opposer à cette juste et touchante réponse? Rien, ou du moins rien d'équitable.

Je me résume. Si l'Université ne décidoit qu'une question purement universitaire, il y auroit encore lieu à recours devant le ministre de l'intérieur, dans les attributions duquel elle est placée. Mais la question *touche au droit de propriété*, dès lors le jugement universitaire ressort du conseil d'État, tribunal supérieur et *souverain* en pareille matière.

[2] Non; ils fleurissent tous! tendrement enlacés,
Ces frêles arbrisseaux ne sont pas terrassés.

S'il étoit possible que les détracteurs de l'école de Sorèze se rendissent à l'évidence des faits, il en est un qui prouve quel esprit anime ses élèves, et quelle est la confiance des pères de famille dans le chef de cet établissement. Les exercices annuels qui terminent l'année classique étoient à peine passés, que l'orage vint fondre sur Sorèze; un grand nombre d'élèves étoient en vacances. Le premier coup de tonnerre qui retentit fut la menace de la clôture de l'établissement. Cette terrible menace étoit accompagnée de griefs d'athéisme et de faction, graves accusations qui devoient inspirer de vives craintes aux parens des élèves. Cependant *tous* les ont ramenés dans ce prétendu foyer d'irréligion et de révolte.

L'époque du paiement du semestre est arrivée *après la connoissance du fatal arrêté*. Ordinairement, quelques élèves sont retirés, alors, par leurs parens; mais cette année, quoique *informés de la réorganisation de l'école avant le 1er août*, avant la fin de l'année classique, *aucun d'eux* n'a rappelé ses enfans. Ces circonstances sont frappantes, et n'ont pas besoin de commentaires.

[3] Amis, et vous mes fils, qu'en cet heureux séjour.

L'auteur, outre le fils aîné qu'il a retiré de Sorèze à la fin de ses études, en a confié deux autres à l'école, où ils sont encore. Il lui reste un quatrième enfant qui, *si fata sinunt*, y sera aussi élevé.

[4] Vengeons-nous! vengeons-nous!... mais par un noble excès
En écrasant l'envie à force de succès.

On ne sauroit croire à quel point l'émulation a été poussée à

Sorèze par le désir de confondre la calomnie. Sans doute cette école a donné, *dans tous les temps*, l'exemple de la plus grande subordination, tandis que dans de vastes établissemens, *placés sous la direction immédiate de l'Université*, divers mouvemens ont eu lieu; mais jamais la discipline observée par les élèves de Sorèze, n'a été plus remarquable que dans ce moment; elle est égale à leur zèle dans leurs études.

[5] L'espoir!..... hélas! séduit par une douce erreur,
Le peuple, avec son père, attendoit le bonheur.

Un moment la nouvelle courut dans Sorèze que M. Ferlus avoit été déchargé des accusations portées contre lui, et qu'il revenoit triomphant. (Il est probable que c'est à l'époque du rapport de l'honorable M. Rendu, conseiller qui, le premier, remplit les fonctions du ministère public.) La joie des élèves, celle du peuple tenoit du délire, et, en effet, on lui prépara la plus touchante réception; mais la douleur, le désespoir succédèrent bientôt à la joie.

[6] Et que, dans son effroi, se retranchant chez lui,
De cent *gardes du corps* il demanda l'appui.

Ce n'est pas une plaisanterie. On m'a assuré qu'une des autorités de Sorèze, qui figure parmi les dénonciateurs de l'école, s'alarma des transports du peuple, et demanda une garde à l'autorité supérieure.

[7] Que je serre en mes bras un ami généreux,
Mon émule autrefois de travaux et de jeux.

Je saisis avec bonheur cette occasion de parler d'un de mes condisciples les plus distingués, Anselme de Bernard, fils de M. de Bernard, chevalier de Saint-Louis, l'un des plus fidèles serviteurs de nos rois, mort il y a quelques années dans un âge avancé, heureux du retour de l'auguste famille. Son fils, officier distingué dans l'artillerie, décoré, très-jeune encore, de nos deux ordres

militaires, quitta la carrière des armes pour celle de l'enseignement. Il a épousé la fille aînée de M. Ferlus, femme charmante dont les grâces égalent l'instruction et la bonté. Appelé à succéder à la direction de l'école, il apprend sous son père l'art difficile d'élever la jeunesse; et dans l'absence du vertueux directeur, il a su inspirer aux élèves les sentimens les plus admirables d'ordre et d'émulation.

[8] Toi, l'idole des cœurs! nouvelle Sévigné!
Toi, que de pleurs d'amour si souvent j'ai baigné!

Je ne connois pas de plus aimable, de plus excellente femme que la mère de mon ami, madame de Bernard. Nommée par tous les élèves de Sorèze *la bonne mère*, elle justifie ce titre par les soins les plus maternels pour tous ceux, surtout, dont le jeune âge réclame une tendre protection. Je la compare à Sévigné pour le charme et l'abandon du style. Ceux qui ont eu le bonheur d'entretenir avec elle des relations épistolaires peuvent juger du mérite de ma comparaison, et dans ce moment surtout, quelle touchante délicatesse dans l'expression de sa douleur! Il faudroit lire les lettres qu'elle écrit tous les courriers à son gendre, le vénérable M. Ferlus!

[9] Une voix éloquente, embrassant ta défense,
En faveur de tes droits a soulevé la France.

Honneur et grâces soient rendus au journal qui, dans sa ferme impartialité, se plaçant au-dessus des passions, a défendu avec une modération courageuse l'école de Sorèze, et son directeur! C'est ainsi que les hommes appelés à diriger l'opinion publique doivent accomplir leur utile mission. Rien de plus intéressant que les scènes auxquelles l'arrivée du Journal des Débats donnoit lieu à Sorèze. On se l'arrachoit, on finissoit par l'afficher, et l'on se heurtoit pour le lire.

On proscrit Apollon; nous invoquons Mercure.

Cette péroraison n'est pas une déclamation vaine. Le projet de convertir un collége attaqué en une manufacture inattaquable, s'accomplira, et les élèves de Sorèze n'attendent que la décision du conseil d'Etat pour publier le plan généreux qu'ils ont conçu et qu'ils mûrissent dans le silence. Ce vaste monument ne sera pas perdu pour une population qui lui doit son existence.



MA VIEILLESSE.

AVERTISSEMENT.

Je dois à l'amitié de M. Ferlus cet intéressant discours; il voulut bien me le donner en retour des foibles vers que je lui avois adressés.

J'ai conservé religieusement cet ouvrage, aussi remarquable pour le mérite poétique que pour l'expression de la plus touchante sagesse; et, dans cette grave circonstance, je ne saurois mieux honorer son vénérable auteur qu'en le faisant connoître par lui-même.

Ce discours, du nombre de ceux qu'il composoit pour les exercices publics de l'école de Sorèze, a pour titre : *Ma Vieillesse*. On sera frappé de la triste prévision qui le termine, et dont l'événement désastreux se réalise neuf ans après.

MA VIEILLESSE,

DISCOURS EN VERS,

AUX ÉLÈVES DE L'ÉCOLE DE SORÈZE,

PRONONCÉ

AVANT LA DISTRIBUTION GÉNÉRALE DES PRIX EN 1815,

PAR M. R. D. FERLUS,

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE.

Ce Dieu, qui, dans son vol, vous comble de bienfaits,
Et m'ôte, chaque jour, l'un des dons qu'il m'a faits,
Le Temps, chargé de fleurs et de palmes nouvelles,
A ramené, vingt fois, ces fêtes solennelles,
Depuis que, de la foule évitant les regards,
J'enseigne dans ces lieux les vertus et les arts.
Au seul poste, où mon choix fixa mes destinées [1],
J'ai doucement atteint mes dernières années,
Sans aspirer plus haut, sans regarder plus loin,
De mille changemens immuable témoin.
J'aurois pu, comme un autre, affranchi de l'école,
Devenir des partis l'instrument, ou l'idole,

Echapper, par l'intrigue, à mon obscurité ;
J'ai préféré l'honneur à la célébrité :
Modeste précepteur, j'aime mieux, sous ce titre,
Former des citoyens, que d'en être l'arbitre.
Quand le Ciel, ramenant l'aurore de mes jours,
Permettroit qu'à mon gré j'en réglasse le cours,
Par le même sentier que suivit ma jeunesse,
Je voudrois arriver à la même vieillesse.
Il m'est doux de me voir entraîné, par le Temps,
Parmi les jeux du Pinde et les fleurs du printemps,
Comme un tronc, déjà vieux, déguise son grand âge,
Sous les bouquets naissans et le tendre feuillage.
Ainsi mes nourrissons couronnent mon déclin.
Si le cultivateur, au retour du matin,
Jouit des plants féconds, des moissons qu'il fait naître,
Si l'œuvre de sa main rit aux yeux de son maître ;
De quel charme, à mon tour, ne suis-je pas épris,
Quand je vois, par mes soins, éclore les esprits,
Fructifier les mœurs et germer la pensée ?
L'âge affoiblit en vain ma parole oppressée,
De la sagesse encore elle dicte la loi,
Et forme des vertus qui vivront après moi.

De ces fruits, trop souvent, l'espérance flétrie,
Coûte, il est vrai, des pleurs à mon âme attendrie ;
J'ai vu trahir mes soins et mes vœux les plus chers ;
Mais aussi quels succès j'oppose à ces revers !

Un noble sentiment, une pensée heureuse,
Dont j'ai su pénétrer une âme généreuse,
Circule, mène au bien tout un peuple abusé.
Tel, en un riche fonds, un germe déposé,
Invisible long-temps, enfin s'ouvre un passage,
Croît, étale déjà ses fleurs et son ombrage,
Et, comblant le vallon de sa fécondité,
Il fait bénir au loin les mains qui l'ont planté.
En dépit de l'orgueil qui me plaint, et s'admire,
Il est beau, croyez-moi, de pouvoir se redire,
En voyant triompher quelque principe sain,
Ceux qui l'ont propagé l'ont puisé dans mon sein.
Mon œil, suivant parfois une maison rivale,
A, de mes plans aux siens, mesuré l'intervalle.
J'ai vu le préjugé, la folle déraison,
Transformer le gymnase en affreuse prison,
Où de pâles essaims, que leur perfide maître
Enfonçoit dans l'erreur, me rappeloient ce traître
Qui, vendant les enfans confiés à ses mains,
Vint au camp ennemi les livrer aux Romains.
Plus criminel encor, lui les vendoit au vice.
Mais vous, que j'ai guidés de ma main protectrice,
Vous, qui fuyant le siècle et sa contagion,
Suivez, au pur flambeau de la Religion,
Sous l'enseigne des lis, la foi de vos ancêtres,
Amis, que vos vertus rendent gloire à vos maîtres!

Par les arts et les mœurs éclairés à ma voix,
Honorez ma vieillesse et l'état de mon choix.
Chantez, jeunes amans de la gloire française,
Ce Roi, dont les regards ont illustré Sorèze,
Souvenir immortel, qui, de charmes nouveaux
Embellit, près de vous, ma vie et mes travaux!
Oui, me dit un plaisant; mais, au douzième lustre,
On est d'âge à s'asseoir dans un rang plus illustre.
Ah! je plains les mortels à qui le temps jaloux,
Dans leurs premiers penchans, fait trouver des dégoûts!
Je suis fidèle aux miens! tout ce qu'ils ont de peines
S'adoucit aux attraits des plus touchantes scènes:
Tantôt, c'est un talent, naguère enveloppé,
Qui fait luire un rayon de la nue échappé;
C'est un long préjugé, que la raison dissipe;
C'est un vice qui cède aux forces d'un principe;
Je réduis quelquefois, dans un doux entretien,
Un âpre caractère à se plier au mien;
Je condamne, ou j'absous, j'applaudis, ou je gronde;
On aime, en vieillissant, à régenter son monde:
Nul éclat ne me suit, je le sais; mais la foi,
Le goût, le sentiment, croissent autour de moi;
L'imagination, de ses traits, les décore;
L'espérance, au front gai, les embellit encore.
Laissant donc les mortels, avec un zèle affreux,
Pour l'or et le pouvoir se déchirer entre eux,

Je sors, heureux vieillard, du chaos où nous sommes,
Je m'entoure d'enfans pour ne pas voir les hommes [5].
Que dis-je? ces grandeurs, ce pouvoir plein d'appas,
Je les trouve en ces lieux; et oui, j'ai mes États!
Denys, privé des siens, fut régent à Corinthe;
Il mit autour de lui le silence et la crainte,
Et, tenant la férule, au lieu du sceptre d'or,
Parce qu'il faisoit peur, il crut régner encor.
Mon empire me plaît, mais c'est parce qu'on l'aime.
J'abjurerois bientôt l'autorité suprême,
S'il falloit par la haine en soutenir l'éclat.
Un travail obstiné, quoique souvent ingrat,
Le progrès des vertus, l'honneur de la science,
Voilà l'objet, le but, l'orgueil de ma puissance.
Après ces graves soins, le plaisir à son tour.
Vingt groupes sont formés au classique séjour;
Les courses, les défis, les attaques folâtres,
Se succèdent sans fin sur de rians théâtres.
Là, le hardi nageur, soutenu sur les eaux,
Combat d'un bras nerveux et l'onde et ses rivaux;
De deux camps opposés là deux troupes s'élancent,
Les efforts, les succès, les revers se balancent;
Le rapide volant, frappé, reçu, rendu,
Va, revient, trompe l'œil, et semble suspendu;
Le cerceau fuit et roule autour du même espace,
La paume rebondit sous la main qui la chasse;

Tandis que, plus heureux, d'apprentis cavaliers
Voltigent dans la lice au gré de leurs coursiers.
Tous voudroient prolonger ces heures d'allégresse,
Où renaît la vigueur, la grâce, la souplesse;
Et moi, parmi ces jeux, plein d'un doux souvenir,
Je revois mes beaux jours et me sens rajeunir.
Si je porte mes yeux sur la scène du monde,
Quel tableau vient charmer ma vieillesse féconde!
De son sein maternel, comme autrefois Memphis
Voyoit mille cités se peupler de ses fils,
Sorèze voit partout ses glorieux élèves
De mon superbe espoir justifier les rêves.
Dans les camps, à la cour, au temple de la loi,
Leur noble caractère illustre leur emploi;
Les uns savent tenir, d'une main ferme et sûre,
Le glaive de Thémis, l'aviron de Mercure;
Par le charme des arts d'autres sont entraînés,
De splendeur, ou du moins d'estime environnés.
L'un d'eux, dont le commerce occupoit la jeunesse [6],
Construisit un vaisseau, l'espoir de sa richesse;
Tu porteras, dit-il, un nom cher à mon cœur;
Sois LE SORÉZIEN, ce sera mon bonheur;
Vas braver, sous ce nom, l'écueil et la tempête!
Il part, et, dans quel lieu que sa voile s'arrête,
Mille enfans de Sorèze, empressés de le voir,
De l'heureux armateur vont couronner l'espoir.

Tels ils prospèrent tous. J'avois, dès leur enfance,
Pressenti le talent qui brille sur la France.
J'admirois sur leur front leurs vertus en espoir,
Les goûts qu'ils n'avoient pas, mais qu'ils devoient avoir.
Ils me redisent tous mes *notes* prophétiques ;
Chacun, en me pressant de ses bras énergiques,
Rapporte son bonheur à ma tendre amitié ;
De vingt ans de travaux cet aveu m'a payé.
C'est peu d'avoir vaincu l'ignorance et les vices,
Mon cœur se préparoit de plus pures délices.
Le malheur atteignit, par des coups redoublés,
Vos amis gémissans, dans mes bras exilés.
La mer, qui libre encor les porta sur nos rives,
Leur annonça bientôt que ses ondes captives
Ne prodigueroient plus à leurs jeunes besoins
De leur famille en pleurs les trésors et les soins.
Bannis de leurs foyers, où sera leur asile ?
Ah! venez, je vous offre un refuge tranquille;
Je ne céderai pas l'ineffable bonheur
De soulager les maux dont gémit votre cœur.
Partagez avec moi tout le fruit de mes peines.
La guerre a moissonné, sur les plages lointaines,
Vos pères, vos amis; précieux orphelins,
Un autre père, ici, relève vos destins;
Croissez pour la vertu, croissez pour la patrie
Je souffrirai pour vous ; je suis digne d'envie.

Qui fit beaucoup de bien n'est jamais malheureux.
Je brave la fortune et l'âge rigoureux.
Peut-être, contre moi, l'opinion légère [8]
Va faire triompher une voix mensongère;
Ce temple des beaux-arts, par mes mains élevé,
Cédant, peut-être, aux coups dont je l'ai préservé,
Ne sera bientôt plus qu'un amas de décombres,
Où je resterai seul, sous des nuages sombres.
Mais j'ai l'espoir qu'alors mes élèves chéris,
Voyant mes pas tremblans au milieu des débris,
Dans ce triste abandon sauront me reconnaître;
Ils me tendront les bras, oui, tous! et leur vieux maître [9],
Par la douce tendresse auprès d'eux ranimé,
Vivra long-temps encor du bonheur d'être aimé.

NOTES.

[1] Au seul poste, où mon choix fixa mes destinées,
J'ai doucement atteint mes dernières années.

Voué dès sa première jeunesse à l'instruction publique, M. Ferlus n'a jamais interrompu son premier état. Il a constamment refusé les diverses places auxquelles ses talens et ses relations l'appeloient. Il y a bien peu de Français que la fin d'une si longue révolution ait trouvés au même poste que le commencement.

[2] Par le même sentier que suivit ma jeunesse,
Je voudrois arriver à la même vieillesse.

En effet, pour un homme de mœurs aussi pures, aussi simples que celles de M. Ferlus, je conçois tout le bonheur qu'il devoit trouver dans les utiles et brillans succès de son établissement. Adoré de tous ses élèves, de qui l'âge n'a fait qu'accroître la filiale vénération; honoré par eux dans les diverses carrières qu'ils parcourent; comblé des témoignages les plus flatteurs des divers chefs de l'instruction publique, Ginguené, Fourcroy, Fontanes, MM. de Bausset, Royer-Collard, Cuvier, ainsi que des ministres de l'intérieur qui se sont succédé, personne plus que lui ne devoit espérer une heureuse fin de vieillesse..... Un jeune inspecteur a paru!....... paix, fortune, gloire, bonheur : tout est menacé!..... Il faut attendre le dernier jour pour se proclamer heureux!

[3] Mon œil, suivant parfois une maison rivale,
A, de mes plans aux siens, mesuré l'intervalle.

M. Ferlus n'avoit, je pense, aucun établissement en vue à l'époque où il écrivit cette épître. Il entendoit opposer à sa méthode et à sa direction morale les vieilles routines et la licence qu'on

trouvoit dans d'autres maisons d'enseignement. Aujourd'hui, le plan d'instruction de l'école de Sorèze est lui-même attaqué. On lui reproche de ne pas faire de l'étude des langues anciennes l'occupation à peu près exclusive des élèves. Il est vrai que, quoique considérées comme la base fondamentale de l'instruction, elles n'absorbent pas toutes les heures de travail, mais se combinent avec l'étude approfondie de notre langue, des langues modernes, des hautes sciences, des arts et de la gymnastique. Cette diversité, que l'on a frondée comme un système moderne, a été ordonnée par Quintilien lui-même, l'instituteur des instituteurs. Ce sont les résultats avantageux de ce plan d'instruction qui attirent dans l'école de Sorèze une si grande affluence d'enfans étrangers. Ils sont toujours pour un quart dans sa population. Détruisez ce plan qui fait le caractère propre de cette maison, et vous l'anéantissez.

[4] Chantez, jeunes amans de la gloire française,
Ce Roi dont les regards ont illustré Sorèze.

Le Roi, dans sa jeunesse, en parcourant le midi de la France, honora de sa visite l'école de Sorèze. On se souvient encore qu'il entra dans la classe de seconde, professée alors par don Ferlus, bénédictin, et, qu'ayant interrogé un élève sur les odes d'Horace, le prince substitua avec la plus grande facilité la traduction la plus élégante à celle du jeune élève.

[5] Je m'entoure d'enfans pour ne pas voir les hommes.

M. Ferlus a passé les douze dernières années sans voir à Sorèze d'autres maisons que la sienne, sans autre société que celle de ses élèves et des pères de famille qui viennent visiter leurs enfans. Il n'a été, n'est et ne veut être qu'instituteur; et cependant on lui envie encore cette gloire modeste!....

[6] L'un d'eux, dont le commerce occupoit la jeunesse,
Construisit un vaisseau, l'espoir de sa richesse.

Le vaisseau *le Sorézien* a été construit et armé par un de mes

anciens condisciples, qui a dû à cette idée une bonne partie de sa fortune. Il a été accueilli dans tous les ports par une foule de négocians, élèves de Sorèze.

« Le malheur atteignit, par des coups redoublés,
Vos amis gémissans, dans mes bras exilés.

J'ai déjà eu occasion de parler de ce trait admirable de générosité. La manière simple et touchante avec laquelle M. Ferlus rappelle cet acte de bienfaisance est pleine d'intérêt et de charme.

« Peut-être contre moi l'opinion légère
Va faire triompher une voix mensongère.

Voilà cette prophétie remarquable dont j'ai parlé dans mon avertissement. Je me rappelle qu'ayant demandé à M. Ferlus ce qui avoit pu exciter en lui une pareille idée, il me répondit que je n'étois pas seul à lui avoir fait cette question; qu'à l'époque où il lut publiquement sa pièce, tout le monde fut frappé de cette prévision qui attristoit la fin d'un discours destiné à célébrer le bonheur de sa vieillesse; et qu'il ne put en donner d'explication. Il ne craignoit pas encore; il pressentoit!.....

« Ils me tendront les bras, oui, tous! et leur vieux maître,
Par la douce tendresse auprès d'eux ranimé,
Vivra long-temps encor du bonheur d'être aimé.

Qu'il nous jugeoit bien notre digne et malheureux directeur! Au premier bruit de l'attaque dont il est l'objet, tous ses élèves, depuis trente ans, se sont empressés de lui adresser les témoignages les plus vifs de leur douleur et de leur reconnoissance. Il lui ont offert de présenter une requête au Roi, pour invoquer sa justice et sa protection sur une école indignement calomniée. M. Ferlus s'est opposé à leur élan, craignant que ses ennemis ne l'accusassent encore d'avoir fait un appel à ses élèves. Ils ont été

réduits à consigner l'expression de leurs sentimens dans des lettres envoyées à M. le rédacteur du *Journal des Débats* qui, n'ayant pu les insérer dans ce journal à cause de leur nombre, a bien voulu en faire mention. Mais notre amour filial a trouvé le noble moyen de se faire connoître. Il n'attend que la décision du conseil d'Etat.



PROSPECTUS

DE L'ÉCOLE DE SORÈZE.

AVERTISSEMENT.

En fouillant mon petit portefeuille littéraire, dont Sorèze fait les principaux frais, j'ai retrouvé un prospectus de l'école; et, quoique j'aie cité dans mes notes les principaux avantages qu'elle présente, j'ai pensé qu'on ne liroit pas sans intérêt les détails de tout genre qui sont réunis dans ce prospectus, et qui font connoître l'ensemble de l'établissement d'éducation le plus complet, existant en France, et peut-être dans le monde.

PROSPECTUS

DE L'ÉCOLE DE SORÈZE.

L'école de Sorèze tient depuis plus de soixante ans un rang très-distingué parmi les établissemens consacrés à l'éducation. Dès sa naissance, élevée au-dessus de la routine, elle s'attira l'estime des pères de famille, tant nationaux qu'étrangers, et s'est soutenue et considérablement agrandie sous la successive direction des deux frères Ferlus.

Eclairés par une longue expérience; recueillant tout ce qui a paru de lumineux dans les ouvrages sur l'éducation; ne craignant pas de faire les plus grands sacrifices et les plus grandes avances, ils ont étendu le plan, perfectionné les méthodes, fait des augmentations dans les édifices, déjà immenses, et formé un ensemble beaucoup plus complet que ce qui existoit avant eux. Ils y ont réuni tout ce qu'on ne trouve qu'épars dans les diverses écoles. A la connoissance des langues anciennes et des mathématiques, ils ont associé, non seulement l'étude des langues modernes, trop négligées en France, mais encore les sciences naturelles, physiques et métaphysiques, avec leurs applications les plus étendues; les compositions littéraires, l'histoire, la géographie, la

théorie commerciale, les arts d'agrément les plus dispendieux, tels que l'équitation, etc., qu'on ne trouve qu'à grands frais dans les grandes villes.....

D'après ce système, un corps de maîtres nombreux et choisi, prenant les élèves aux premiers principes, et les suivant jusqu'aux notions les plus élevées, enseigne :

La lecture, l'écriture, toutes les parties de la littérature, la déclamation, la grammaire, le latin jusqu'à la rhétorique inclusivement, le français, l'anglais, l'italien, l'espagnol, l'allemand; l'histoire, la géographie, la philosophie, en latin, contenant logique, métaphysique et morale; l'arithmétique, la géométrie, l'algèbre, le calcul intégral et différentiel, la navigation, la géométrie descriptive, la physique générale et particulière, l'astronomie; les connoissances relatives à la tenue des livres et au commerce; l'histoire naturelle, y compris la botanique; le dessin de la figure, du paysage, de la topographie, l'architecture, le lavis à l'encre de la Chine et en couleur; la peinture en miniature et au pastel; la musique vocale et tous les instrumens d'usage, sans excepter la harpe et le piano (lorsqu'on fournit ces deux instrumens); l'équitation, la danse, l'escrime, la natation, les manœuvres militaires.

Sur tout cet ensemble on donne à chaque élève, outre les connoissances généralement nécessaires, les maîtres que sa capacité et ses progrès le mettent en état de suivre, selon les vues de ses parens et l'état qu'il doit embrasser. Celui qui veut être négociant s'attache à une belle écriture, à tous les genres de calcul, à la tenue des livres, aux théories commerciales, à la géographie, à celle des langues modernes que ses relations lui rendront plus nécessaires. — Celui qui se destine à l'artillerie, au génie, à la marine, approfondit les mathématiques, il suit les cours de fortification, de géométrie descriptive..... A-t-on en vue la carrière diplomatique? on

prend plus particulièrement des maîtres de statistique et d'histoire ; on cultive l'art de parler en public, d'analyser et d'écrire, en y joignant les langues modernes et les talens qui peuvent faire valoir de solides connoissances, etc.... Le grec, le latin, l'histoire naturelle, l'art de raisonner, d'analyser les pensées, la physique expérimentale, l'éloquence, la diction oratoire se présentent à ceux qui se destinent à défendre les hommes contre les attaques de l'injustice ou contre le danger des maladies. Ainsi, l'école de Sorèze évite le défaut de n'offrir à la jeunesse qu'un seul cours d'études égal pour tous les élèves, quelle que soit leur destination.

Le grand nombre de maîtres qu'on a pour chaque partie facilite la distribution, de manière que les classes soient formées d'élèves d'une même portée, et assez peu nombreuses pour que le professeur s'assure du travail et des progrès de tous. Le mélange bien combiné de l'agréable et de l'utile écarte l'ennui si funeste à l'avancement des élèves, et fait soutenir sans fatigue les dix heures qu'ils donnent, chaque jour, au travail.

Pour les entourer de toutes les ressources et de toutes les facilités, on a formé des établissemens relatifs aux diverses branches d'instruction : un cabinet de physique, un laboratoire de chimie, un observatoire, une collection d'histoire naturelle, un jardin de plantes indigènes et exotiques, un manège couvert et une carrière, un bassin pour la natation, un théâtre, un athénée composé des élèves les plus instruits, qui, s'assemblant périodiquement, se communiquent leurs productions, font des lectures publiques, et livrent à l'impression d'époque en époque, ceux de leurs ouvrages qui peuvent intéresser les lecteurs.

Le goût que développe cette réunion de connoissances ; l'émulation qui résulte d'un concours d'élèves de tous les

pays, les visites fréquentes des étrangers qu'attire la réputation de l'école, les encouragemens des autorités constituées, les solennités des exercices qui terminent l'année classique influent puissamment sur les progrès et la bonne tenue. De là ce grand nombre d'excellens sujets que chaque année nous rendons à la société, et qu'on distingue, dans tous les corps instruits, à la solidité, à la diversité de leurs connoissances et à l'honnêteté de leurs principes.

Un bon enseignement est la seule chose qu'on exige d'une école qui n'est fréquentée que par des *externes*. Mais un *pensionnat* doit fournir encore toutes les ressources pour l'éducation physique et morale. Il faut rendre les enfans instruits; mais il faut les rendre surtout bons et honnêtes : c'est à quoi nous nous attachons, et les moyens sont aussi étendus pour l'*éducation* proprement dite que pour l'*instruction*.

Le directeur suit les élèves avec une sollicitude paternelle. Des entretiens, soit publics, soit particuliers, une communication journalière et facile le met à même de connoître et de rectifier leurs inclinations naissantes. L'esprit de l'école bien dirigé développe en eux le sentiment du beau et du bon. Chaque professeur dans ses leçons saisit habilement tout ce qui peut corriger les mœurs. Un corps de *préfets* seconde les soins du directeur relativement à l'exacte discipline. Ils ne quittent jamais les élèves, président au lever, au coucher, aux repas, aux récréations, aux promenades; ils ne les aban-

(a) Les exercices, ou examens publics, qui attirent beaucoup de monde à Sorèze, sont invariablement fixés au [illegible], et continuent les trois jours suivans. L'affluence des spectateurs, la variété des talens que montrent les élèves, la sensibilité de leurs parens, la distribution des prix, qui termine les séances, rendent cette solennité très-intéressante, et en font véritablement la fête de la jeunesse et des arts.

donnent pas même aux heures du sommeil. Logés à la tête de chaque dortoir, ils sont à portée de les observer facilement; des *veilleurs* s'y promènent pendant la nuit, pour prévenir les besoins et les désordres. Chaque élève a individuellement son lit et sa chambre, où il est enfermé jusqu'au lever. Nul ne peut sortir de l'enceinte de l'école pour une raison quelconque, si ce n'est avec ses plus proches parens, ou suivant l'ordre que les règlemens ont déterminé.

Cette surveillance continuelle, jointe à la variété des occupations qui se succèdent depuis cinq heures et demie du matin jusqu'à huit et demie du soir, prévient ou diminue l'effervescence des passions, et est la sauvegarde des bonnes mœurs, qui sont l'objet continuel de notre sollicitude. Au reste, l'art d'élever l'adolescence, de lui donner des inclinations louables, de corriger les vicieuses; de lui inspirer cette confiance honnête, aussi éloignée de la suffisance que de la timidité scolastique, se compose d'une foule de soins qu'on ne sauroit, ni préciser, ni détailler. On en verra le résultat, si l'on observe le ton qui règne parmi les élèves, et les habitudes de ceux qui, ayant grandi dans l'école, rentrent, ou sont prêts à rentrer dans la société.

Nous avons senti que la religion est le frein le plus puissant dans les mains de l'instituteur. C'est sur cette base qu'il faut asseoir la moralité des élèves. Des prêtres distingués par la pureté de leurs principes, comme par leurs lumières, les instruisent régulièrement des vérités de leur religion, et leur en font suivre toutes les pratiques; ils président chaque jour à la prière du matin et du soir. Outre les instructions générales, il y en a de particulières pour chaque âge, et pour disposer les cœurs aux actes solemnels que la piété commande. Les parens les plus religieux n'ont rien à désirer sur cet article, qui sera toujours regardé dans l'école comme le plus important.

